

les **Inrockuptibles**

N°1207 DU 16 JANVIER 2019

**AYA
NAKAMURA**
portrait
d'une reine

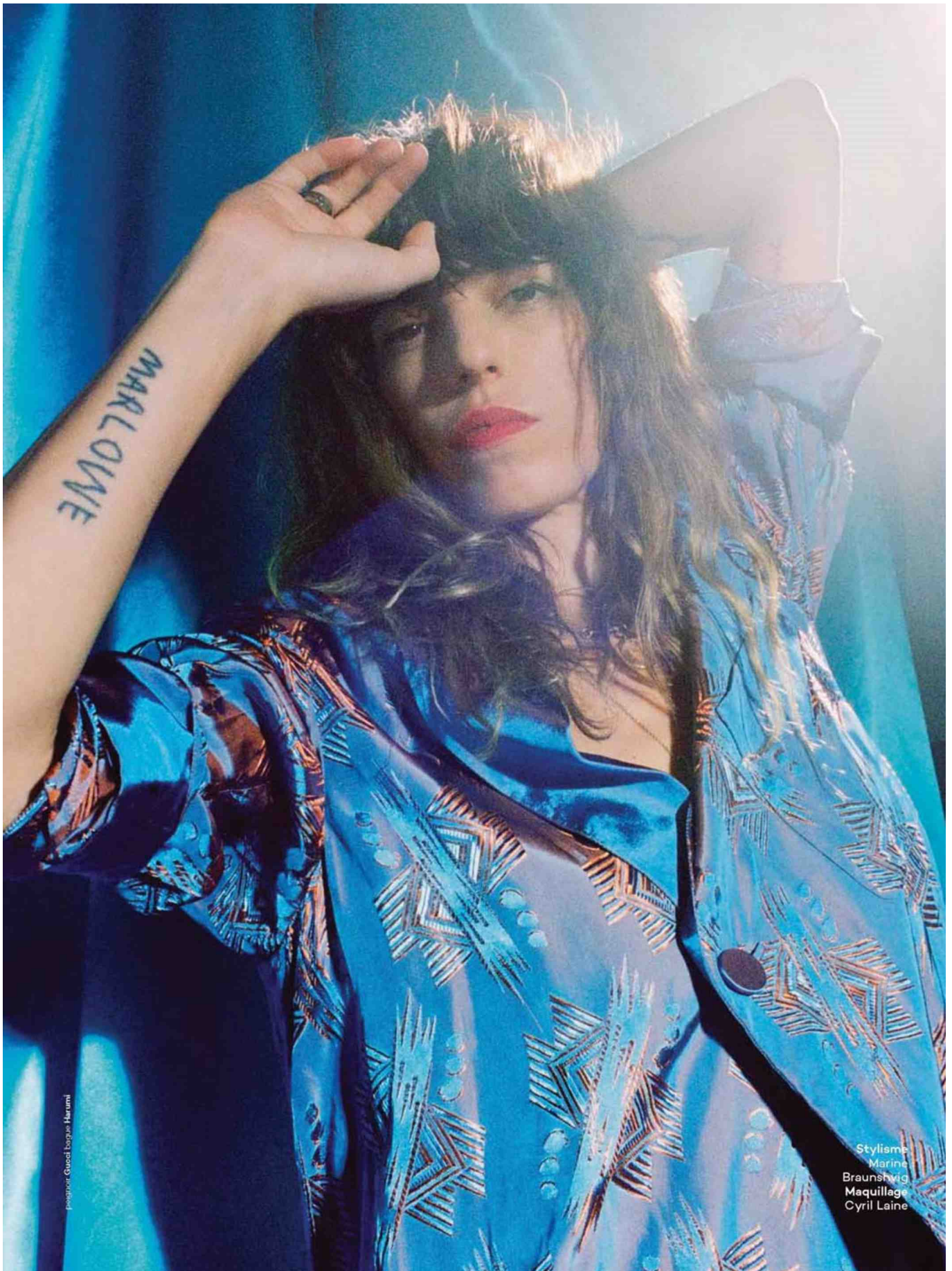
**RENTRÉE
SCÈNE**
Eribon par
Ostermeier
+
les 20
spectacles
de l'hiver

Allemagne 5,30 € - Belgique 4,20 € - Espagne 4,40 € - France 5,00 € - Italie 5,20 € - Japon 8,00 € - Luxembourg 4,80 € - Maroc 4,20 € - Pays-Bas 5,00 € - Royaume-Uni 7,20 € - Suisse 7,80 CHF - Tunisie 7,80 TND



LOU DOILLON **VOIT LA VIE EN ROSE**

L'artiste tourne le dos au folk dépressif et sort *Soliloquy*, un troisième album plus pop, apaisé et radieux



Proposé : Guesdi Laganer Harumi

Stylisme
Marine
Braunshvig
Maquillage
Cyril Laine



En Une

Depuis son entrée dans la musique en 2012, **LOU DOILLON** est devenue, succès aidant, une chanteuse à plein temps. A l'aube de la sortie de *Soliloquy*, un troisième album cathartique et étonnamment synthétique, la trentenaire radieuse se confie avec son franc-parler habituel.

TEXTE Franck Vergeade PHOTO Camille Vivier pour Les Inrockuptibles

“FINI LE TRANCHAGE DE VEINES”

DE QUOI LOU DOILLON EST-ELLE LE NOM ? BEAUCOUP SE SONT LONGTEMPS POSÉ LA QUESTION

avant la parution inattendue de son premier album, *Places* (2012), dont l'unanimité critique et le succès populaire ont sidéré plus d'une mauvaise langue. Après le cinéma, la mode, le mannequinat et le théâtre, la fille de Jacques Doillon et Jane Birkin embrassait, l'année de ses 30 ans, la musique à pleine bouche. Pas avare d'autodérision, *“la bâtarde de la famille royale”* (dixit elle-même) interrogeait l'auditeur au détour d'une chanson : *Devil or Angel*. Avec sa voix troublante, magnétique, agile et reconnaissable entre mille, **Lou Doillon** entrait dans la catégorie prisée des auteures-compositrices-interprètes. *“Tout le monde a un a priori sur moi.*

Je suis la preuve vivante de l'absurdité du monde d'aujourd'hui et de jusqu'où l'on peut fantasmer une image”, regrettait-elle déjà dans nos colonnes en 2011.

Forte de son brillant coup d'essai produit par Etienne Daho, à la fois ange gardien et *“obstétricien”*, selon sa formule, la benjamine du clan Birkin s'évade au Canada pour un disque ouvert aux grands espaces, *Lay Low* (2015), qui prend le public hexagonal à rebrousse-poil (à l'image de sa pochette échevelée), mais lui ouvre une large audience internationale. C'est une femme rayonnante, presque apaisée, que l'on retrouve, en amont de la sortie de *Soliloquy* (2019), dans l'une des adresses fétiches de son quartier parisien. Avec un grand sourire et son éloquence proverbiale, **Lou Doillon** raconte

les dessous chic d'un album coloré, synthétique et affranchi, tout en confessant un long cheminement pour assumer définitivement son statut de chanteuse, à la ville comme à la scène.

Quels seraient tes premiers mots pour évoquer *Soliloquy*, ton disque sans doute le plus pop ?

Il y a une évidente prise de risques pour sortir de ma zone de confort et frotter le poil dans le sens inverse (*sourire*). Et aussi une fantaisie qui, je l'espère, transparait à l'écoute. Je me suis beaucoup amusée à le faire, mais ce ne fut pas, loin s'en faut, une sinécure. Le désir d'un album coloré était plus fort que tout, même si j'en reste encore la première étonnée... C'est bien plus facile pour moi de réaliser un album en noir et blanc. →



Comment as-tu réussi à maintenir le cap ?

En partie grâce à Richard Hawley, au moment du 3 Ring Circus, les concerts partagés à trois avec John Grant entre Paris et Sheffield, à l'automne 2017. Richard m'a prise en flagrant délit d'absurdité. Je restais encore dans la position d'une petite fille qui disait tout le temps oui à tout le monde. Il m'a donc appris à dire "Fuck off!" (*rires*). Chez moi, il n'y a pas un désir de plaire, mais une angoisse de décevoir.

Au point de réfréner certaines envies artistiques sur tes deux premiers disques ?

Bien sûr, je pense qu'il y avait encore quelques tabous, fussent-ils inconscients. Cette fois, j'ai décidé de ne m'interdire ni un clavier ni un son de batterie pouvant rappeler les années 1980 de mon enfance, comme les tubes de Niagara. Pour mille raisons, j'avais besoin d'enregistrer un deuxième album païen, quitte à jouer parfois un jeu dangereux. Avec *Lay Low* (2015), je ne pouvais pas m'approcher plus près de l'intime, à l'instar du selfie pris au réveil dans mon lit sur la pochette. Pour *Soliloquy*, rien ne m'a échappé du début à la fin de l'enregistrement. Il y a une mise en scène consciente jusque dans le titre explicite du disque. C'est la première fois que je réfléchis autant pour concevoir un album.

En quoi cette réflexion a-t-elle influé sur le disque final ?

L'idée sous-jacente était d'écouter au mieux chaque chanson, sans se priver d'aucune envie, même la plus farfelue ou improbable. Pour le premier album, j'avais Etienne Daho comme mastermind. Le suivant possédait la couleur du Canada et du vernis de Taylor Kirk (Timber Timbre). Pour *Soliloquy*, j'ai quasiment fait du sur-mesure. Tel morceau comme *Brother* ou *Too Much* appelait un arrangement pop, tel autre comme *The Joke* justifiait un rock premier degré, et ainsi de suite. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi plusieurs pères adoptifs suivant les titres : Dan Levy (*The Dø*), Benjamin Lebeau (*The Shoes*) et Nicolas Subréchicot. Ce fut un mélange paradoxal de labeur et de folie douce.

As-tu craint, par moments, de perdre pied ?

Ça a effectivement été la panique jusqu'au dernier jour de mixage avec Julien Delfaud, en plein mois d'août. Mais c'est la première fois de ma vie où j'étais l'épicentre. J'avais ébauché un plan de travail assez précis, avec quelques éléments avancés au bluff, comme le duo avec Chan Marshall (*Cat Power*). C'est assez étrange de se retrouver capitaine avec un équipage en demande de consignes et en attente de réponses. Pour y parvenir, je me suis servie de mon expérience cinématographique et surtout théâtrale, où j'ai parfois connu des situations assez chaotiques, d'autres plus conflictuelles. Tout le monde s'est montré suffisamment patient et dédramatisant alors que je finissais par devenir totalement hystérique (*sourire*). Mais je refusais de lâcher prise. J'ai dû faire preuve d'une capacité d'adaptation insoupçonnable.

“Rien ne m'a échappé du début à la fin de l'enregistrement. C'est la première fois que je réfléchis autant pour concevoir un album”

Au final, *Soliloquy* sonne-t-il exactement comme tu l'espérais ?

Oui, mais contrairement à Etienne Daho, je ne pars pas avec l'album achevé en tête. Avec moi, c'est toujours du *work in progress*. Je trouve émouvant d'écouter ce disque sachant les centaines d'options sonores écartées par mes producteurs et moi-même. La production, c'est un exercice infini de probabilités. Comme répétait souvent un professeur de philosophie au lycée, ce qui est important dans un choix, c'est ce que tu élimines, pas ce que tu gardes. Entre Benjamin Lebeau, qui est une véritable machine à idées, et Dan Levy, qui est un chirurgien cérébral, je me suis retrouvée à faire du saut à l'élastique malgré moi. Tout changeait tout le temps, mais c'est grâce à ces allers-retours incessants que *Soliloquy* sonne comme j'en rêvais secrètement.

Le titre de l'album, qui renvoie à l'idée du monologue intérieur, était-il un point de départ pour dérouler les textes ?

Non, c'est bien la dernière chose qui me vient à l'esprit. Ça devient même un rituel puisque *Places* et *Lay Low* m'étaient déjà apparus en bout de course. J'ai noirci des pages entières à partir des maquettes réalisées au Studio Pigalle avec seulement deux instruments : la guitare de François Poggio et la batterie de Nicolas Subréchicot. Mais il se dégageait un tel groove de ces chansons à poil que j'ai décidé de rédiger les paroles en y posant un regard extérieur. Grâce à mes lectures, j'ai ainsi écrit du point de vue de Dorothy Parker, d'Ingeborg Bachmann, de Pénélope et d'Ulysse... J'ai forcément choisi des auteurs qui faisaient écho à ma propre trajectoire. De toute façon, je n'ai jamais rencontré d'artistes qui exprimaient autre chose que leur vie personnelle.

As-tu éprouvé plus de liberté que sur tes deux premiers disques ?

Le plus agréable avec ce troisième album, c'est de me situer enfin dans mon environnement de travail. C'est même très gratifiant. Je commence à me connaître assez pour avoir une telle démarche. Fini le tranchage de veines (*sourire*). La prise de conscience est réelle autant que la remise en question. La fierté de *Soliloquy*, c'est que j'en suis entièrement responsable. C'était la dernière étape nécessaire pour m'asseoir dans mon métier de chanteuse et musicienne.

Dans la chanson d'ouverture, *Brother*, à qui t'adresses-tu avec ces mots-là : “Cause we need song, give us dance/We need love and innocence” ?

J'avais besoin d'écrire ce texte, mais mon cynisme a fini par me rattraper sur le côté mielleux des paroles. En même temps, j'ai besoin de rêver et de m'extraire de cette époque si violente depuis les attentats de 2015. Mon premier souvenir d'enfance à la télévision, c'est la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989. Depuis, le sentiment européen est ancré en moi. Encore plus à l'heure où des murs invisibles se dressent un peu partout en Europe. →



© G. Gucci, Top / Harumi, Elis Top / Charlotte Chénais



peignoir Gucci, pantalon Masscob, bague Harumi



“Dans *Soliloquy*, la route n'est pas linéaire, il fait plein jour, puis soudain nuit avec quelques néons allumés”

Dirais-tu que *Soliloquy* est ton album le plus européen ?

Peut-être. Un journaliste anglais m'a récemment dit qu'à travers ce nouveau disque je traversais plusieurs styles de musique sans jamais m'y arrêter. J'aime bien cette idée de voyage, comme lorsqu'on se balade en bagnole, où l'architecture, l'atmosphère, la vue changent d'une rue à l'autre. Dans *Soliloquy*, la route n'est pas linéaire, il fait plein jour, puis, soudain, nuit, avec quelques néons allumés.

Ce disque aurait donc pu s'intituler “Trompe le monde”.

De manière générale, il n'y a rien de mieux que le mouvement. Et tant pis pour ceux qui ont voulu me ranger dans la case du folk dépressif.

Ressens-tu désormais davantage de pression qu'au commencement en 2012 ?

En dépit des ventes alarmantes de disques, ce qui m'importe avant tout, c'est que l'album puisse être entendu. Que les gens l'aiment ou pas, ce n'est plus de mon ressort. Je peux juste m'arranger pour continuer à faire et à tourner dans une économie réaliste, surtout par les temps qui courent... Ce qui est déjà une chance folle. Tout comme recevoir ma première commande de chanson de la part de Sophie Calle pour son album *Souris Calle* (2018). Écrire pour d'autres est un terrain de jeu qui m'intéresse.

Penses-tu que l'écoute de ton auditoire a changé ou bien qu'il subsiste un “a priori” tenace à ton endroit ?

Les gens projettent sur moi comme ils le font sur d'autres. Malheureusement, ça restera le karma de ma vie (*sourire*). Malgré moi, je me retrouve parfois dans un grand fourre-tout, où tout se confond : mes disques, ma mère, mon père, mes sœurs et même mon chien (*sourire*). Depuis le début de cette aventure, j'ai le sentiment qu'une partie du public a reçu ce que je lui envoyais. C'est ma voix qui revient le plus souvent dans les commentaires : elle aurait des vertus apaisantes. Le plus fou est de rentrer dans l'intimité des autres grâce à la musique. Mon éternité se situe quelque part par là. Je me pince encore pour y croire. Tout le reste n'est pas bien grave.

Qu'as-tu le plus appris sur toi-même à travers ces trois albums ?

Ça dépend des jours, mais l'essentiel est que j'en suis finalement capable. Et surtout, je peux tenir tête (*sourire*). Ce n'est pas rien d'être la seule gonzesse en studio et de devoir dire non aux mecs qui t'épaulent. D'autant qu'ils sont souvent plus âgés et possèdent plus d'expérience que moi. J'aime travailler en bande, où l'émulation fonctionne à plein régime.

Tu es d'un caractère “buté”, pour reprendre le titre d'une chanson (*Stubborn*) écartée de ton premier album.

Absolument. J'ai même vu craquer quelques ego en face de moi (*sourire*). Chanter, écrire, composer est un besoin viscéral. Alors, forcément, si quelqu'un se met en travers de mon chemin, mon côté bouledogue peut vite se réveiller. Je ne lâcherai rien pour la musique. D'Étienne Daho à Keren Ann, j'ai d'ailleurs de très bons exemples autour de moi.

Tu étais aussi à bonne école avec ton père, réputé pour son intransigeance.

Je viens d'une école où s'entourer des meilleurs est une preuve d'amour. Et je suis particulièrement reconnaissante envers mes producteurs respectifs.

Tiens-tu toujours ton journal intime ?

Oui, mais davantage sous la forme d'un organisateur. J'y consigne les dessins, les personnes à rappeler, les rêves, les choses à ne pas oublier, les brouillons de chansons...

Jane Birkin a récemment publié le premier volume du sien, *Munkey Diaries (1957-1982)*, qui se termine l'année de ta naissance. Qu'en as-tu pensé ?

Elle me l'a offert, mais je ne l'ai évidemment pas lu. C'est le journal intime de ma mère, tout est dit (*sourire*). Quelle fille aurait envie de lire le journal intime de sa mère ? Il y a certains artistes qui en font une œuvre comme Sophie Calle,

mais dans mon cas, je préfère ne pas savoir. Cela dit, j'entretiens une relation fusionnelle avec ma mère, renforcée par certaines épreuves de la vie.

Y a-t-il des chanteuses qui te rendent jalouse ?

Plein, mais pour des raisons différentes : Brittany Howard d'Alabama Shakes, qui possède une voix démoniaque, Lana Del Rey et, bien sûr, Cat Power.

Quel regard portes-tu sur le mouvement MeToo ?

On avait tellement pris de mauvaises habitudes que cette libération de la parole des femmes oblige tout le monde à désapprendre. Heureusement, j'ai toujours eu un caractère suffisamment fort et... casse-couille pour rester à l'abri de mauvais agissements. Je ne suis pas du genre à ouvrir quand un homme vient nuitamment toquer à la porte de ma chambre d'hôtel. Plus largement, les bras m'en tombent encore que l'égalité salariale et les perspectives d'avenir ne soient pas les mêmes pour tous les êtres humains. C'est pourquoi les garçons et les filles doivent faire cause commune, jusque dans les manifestations féministes. Jusqu'à preuve du contraire, les mecs ont une mère, parfois une sœur ou une fille. On revient de loin en très peu de temps et c'est excitant pour tout le monde. Aujourd'hui, les copines de mon fils peuvent s'imaginer présidente de la République. C'était inimaginable pour ma génération.

Au final, cet album reflète une personne en bien meilleure forme qu'à l'époque de *Places* (2012)...

C'est plutôt pas mal de vieillir un peu. Je me sens plus épanouie dans ma vie personnelle et professionnelle. Car j'ai traversé des années dans la mode ou le cinéma en étant très seule. Je me connais mieux aujourd'hui, je sais combattre mes névroses égocentriques et j'essaie d'éviter de tomber dans mes propres pièges. Et s'il m'arrive encore de faire n'importe quoi, au moins je le fais consciemment. Le syndrome du loser est derrière moi (*sourire*). ●

Soliloquy (Barclay)





ELLE

SE MARIER
AVEC STYLE
TOUS NOS BONS
CONSEILS MODE

IVG
LA LIBÉRATION
DES IRLANDAISES,
ENFIN !

SANTÉ
LE CANNABIS EST-IL
UN MÉDICAMENT ?

MUSE MODE ET
NOUVELLE VOIX DU ROCK
**LOU DOILLON
A TOUT BON**

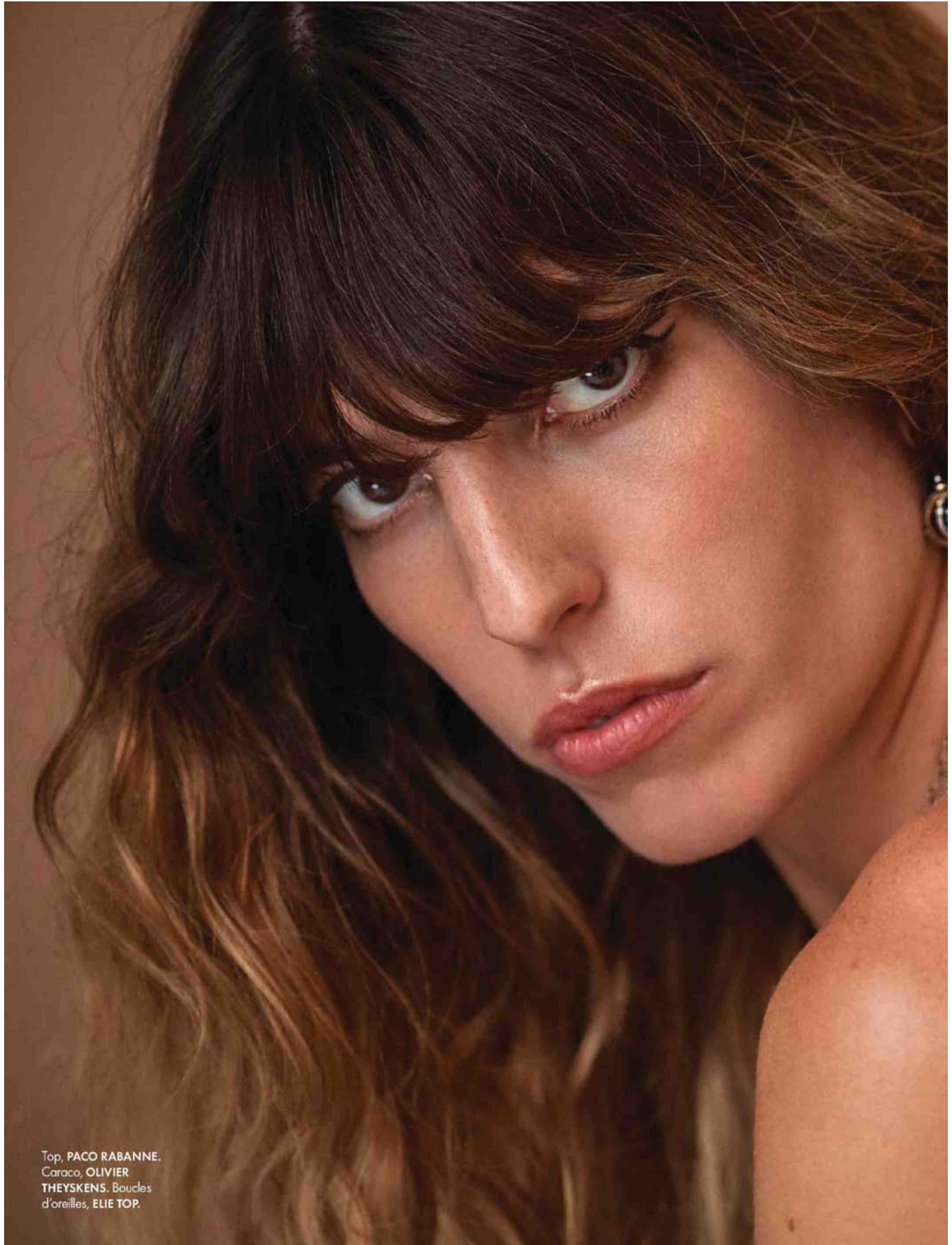
**LA MAGIE
DU PÉROU**
LE NOUVEL
ELDORADO
DE LA FOOD

M 01648 - 3813 - F: 2,30 €



HEBDOMADAIRE 18 JANVIER 2019 FRANCE METROPOLITAINE 2,30 € A : 4,90 € - AND : 2,70 € / 85 : 2,10 €
CAN : 5,90 \$ CAD / CH : 4,30 CHF / D : 4,70 € / ESP : 3,80 € / GR : 4,60 € / IT : 3,80 € / LUX : 2,60 € / MAR : 35 MAD / MEX : 4,90 € / Post. Com. : 3,80 €
TUN : 5,70 TND / ANTILLES A : 5,70 € / REUNION A : 6,70 € / GUY S : 4,20 € / POLY FR S : 500 CFP / NCA : 1150 CFP / NCS : 480 CFP

elle.fr



Top, PACO RABANNE.
Caraco, OLIVIER
THEYSKENS. Boucles
d'oreilles, ELIE TOP.



LOU DOILLON SEULE EN SCÈNE

LA CHANTEUSE SORT UN TROISIÈME ALBUM
AMBITIEUX, « SOLILOQUY ». RENCONTRE
AVEC UNE ARTISTE ÉPANOUIE, BIEN DÉCIDÉE
À DÉPLOYER TOUS SES TALENTS.

PAR **PATRICK WILLIAMS**

PHOTOGRAPHE **ERIC GUILLEMAIN** RÉALISATION **MARINE BRAUNSHVIG**



Veste, blouse, pantalon,
boucles d'oreilles
et bague serpent,
GUCCI. À la main gauche,
bague « Monete »,
BULGARI. À la main
droite, bague, **ELIE TOP**.



elle

est grande, souriante, simplement vêtue d'un jean et d'un chemisier à fleurs

multicolores. **Lou Doillon** nous a donné rendez-vous comme toujours dans le bar où elle a ses habitudes, près de chez elle dans le 12^e arrondissement de Paris. On pourrait dire d'elle qu'elle est une « star next door », comme il y a des « girls next door ». Une star de proximité, dont on ne se lasse pas de suivre le parcours. Au fil des années, on s'est réjoui de la voir se débarrasser de ses démons, se glisser dans la peau d'une chanteuse à succès, faire sa mue. Et s'épanouir enfin, comme l'atteste son troisième album, « Soliloquy » (Universal/Barclay, sortie le 1^{er} février).

Avouons-le, les « filles de » et les « fils de » nous intéressent. En naissant déjà célèbres, ils héritent à la fois d'une chance et d'un fardeau. Toute leur vie, ils devront être à la hauteur de leur patronyme fameux, essayer d'être aussi bons, aussi beaux, aussi forts que leurs parents. Et s'ils n'y parviennent pas, tenter tout au moins d'inventer leur propre existence. À cet égard, l'itinéraire de **Lou Doillon** est exemplaire. Fille de Jane Birkin et du réalisateur Jacques Doillon, demi-sœur de Charlotte Gainsbourg, on l'a toujours associée à l'une des familles les plus glamour de France – les Birkin-Gainsbourg – sans qu'elle en fasse totalement partie. Elle n'a pas connu le faste et l'aisance matérielle de la branche Gainsbourg, la vie auprès de Jacques Doillon était beaucoup plus discrète, désargentée.

Se considérant comme le vilain petit canard d'une lignée prestigieuse, entourée de gens formidablement talentueux, elle a eu des débuts hasardeux. Elle a longtemps fait la fête, menant avec désinvolture ses carrières d'actrice et de mannequin. Jusqu'au jour où, en 2012, elle a enregistré son premier album, « Places », sous la houlette d'Étienne Daho. Et trouvé sa voie, à 29 ans : elle serait musicienne. Depuis, Lou n'a cessé de tourner, d'écrire des chansons, de se réinventer. Elle revient aujourd'hui, à 36 ans, avec un disque ambitieux, « Soliloquy », pour lequel elle s'est entourée de pointures pop (Dan Levy de The Dø, Benjamin Lebeau de The Shoes). Toujours plus à l'aise dans son rôle de chanteuse, elle délaisse le folk intimiste qui était sa marque de fabrique pour une musique plus colorée, et elle endosse différents personnages. Le petit oiseau timide se déploie en oiseau de paradis. Interview.

ELLE. Comment décririez-vous votre nouvel album ?

LOU DOILLON. Je voulais qu'il y ait des violons, des claviers, plus d'arrangements qui créent une ambiance parfois cinématographique, épique. Mon précédent album était austère, dépouillé, avec surtout de la guitare folk. Cette fois-ci, je souhaitais mettre en avant un côté théâtral. Ne plus être seulement dans la confidence, mais faire la part belle à la mise en scène.

ELLE. Pourquoi un tel changement ?

L.D. Cela correspond à une étape de mon parcours. Pendant longtemps, dans mon activité d'actrice, de mannequin, j'étais malléable, au service des autres. Aussi, quand je suis devenue chanteuse, en 2012, j'ai voulu me mettre à nu, être la plus authentique possible. Aujourd'hui, grâce à la musique, je me rends compte qu'on peut être soi à travers un personnage, que c'est peut-être en étant grimée qu'on se rapproche de son être profond.

ELLE. Est-ce lié au fait que vous ayez davantage confiance en vous ?

L.D. Oui, certainement. J'arrive mieux à m'assumer en tant que musicienne. Il y a un an et demi, il s'est passé quelque chose qui a beaucoup changé ma manière de voir les choses. Le chanteur britannique Richard Hawley m'a invitée à venir chanter à Sheffield, une ville

“ C'EST UNE QUESTION QUI ME PASSIONNE : COMMENT EST-CE QUE L'ON SORT DE CE QUE LES AUTRES ONT PROJÉTÉ SUR VOUS ? DE QUELLE FAÇON PEUT-ON SE RÉINVENTER ? ET JUSQU'OU S'AUTORISE-T-ON À LE FAIRE ? ”

industrielle du nord de l'Angleterre. Juste moi et ma guitare. Personne ne me connaissait là-bas. Il s'agissait de jouer dans un pub installé dans une usine désaffectée. Il m'a dit : « Tu verras, le public ici est assez direct. Soit les gens adorent ce que tu fais, soit ils te jettent des bières à la figure... » J'étais terrorisée. Mais, finalement, j'y suis allée. Et ça s'est très bien passé. J'ai pensé : voilà, c'est ton métier maintenant, tu es devenue une chanteuse professionnelle. On peut aimer ou pas, mais c'est ce que tu fais... Ce n'est plus une activité en amateur, en dilettante... Cela a été une révélation.

ELLE. Dans une de vos chansons, vous dites : « J'en ai marre de mon nom » (« I'm sick of my name »). Pourquoi ? Cela vous pèse-t-il de vous appeler **Lou Doillon ?**

L.D. Cette chanson parle de l'envie d'être quelqu'un d'autre. On peut tous éprouver ce sentiment. Le nom qu'on porte, c'est un des premiers costards qu'on vous met dans l'existence, une étiquette qui vous colle à la peau toute votre vie, qu'on le veuille ou non. Parfois il y a une voix en vous qui se révolte contre cette identité imposée. C'est une question qui me passionne : comment est-ce que l'on sort de ce que les autres ont projeté sur vous ? De quelle façon peut-on se réinventer ? Et jusqu'ou s'autorise-t-on à le faire ? Car, bien souvent, le plus sévère gardien des traditions, c'est vous-même. ○ ○ ○



Col roulé, PROENZA
SCHOUER. Pantalon,
FRAME. Boucles
d'oreilles et bague
serpent, GUCCI.
Chaîne et médaille
personnelles.
Collier « Monete »
et bague « Monete »,
BULGARI. À la main
droite, bague, KAREN
LIBERMAN CHEZ
WHITE BIRD. Boots,
EMPORIO ARMANI.

ERIC GUILLEMAIN





ELLEACTUCULTURE

“
**À 18 ANS, JE ME SUIS
 RETROUVÉE EMBARQUÉE DANS
 LES FANTASMES DES AUTRES.
 J'AI MIS TRÈS LONGTEMPS
 À REVENIR À CE QUE JE SUIS.**
 ”

○ ○ ○ ELLE. Qu'avez-vous fait ces trois dernières années, depuis la sortie de votre album « Lay Low », en 2015 ?

L.D. De la musique et encore de la musique ! Le rythme que cela impose me convient tout à fait. C'est une boucle de trois ans. On passe un an à écrire des chansons dans son coin, seule, dans une démarche assez introspective. Puis il y a l'année où on travaille avec des musiciens et des producteurs qui vous aident à mettre en forme la musique, à l'enregistrer. Ce sont des moments de complicité magiques. Enfin, la troisième année, on s'ouvre vers l'extérieur : on fait la promo, on part en tournée — une étape que j'adore —, on rencontre une foule de gens. Puis on revient au point de départ.

ELLE. Comment occupez-vous votre temps en tournée ? À quoi ressemble le quotidien ?

L.D. C'est un mode de vie assez étrange. Toute la journée est tournée vers le concert, qui ne va durer qu'une heure et demie. On aimerait pouvoir se balader en ville, discuter avec les gens, mais on n'a pas le temps et on n'est souvent pas très disponible car on est déjà en train de se projeter mentalement vers le soir. J'ai la chance de bien dormir. Donc je me réveille vers 11 heures, je prends un café, et c'est déjà l'heure de la balance. Puis je fais du yoga, je me prépare pour le concert. Et quand on sort de scène, là on est plein d'énergie, on aimerait bien faire la fête. Mais c'est le moment de remonter dans le bus et de repartir. De toute façon, j'évite les excès : j'ai besoin d'être parfaitement en forme pour le concert du lendemain. Cela exige une telle concentration que je ne peux pas me permettre d'être fatiguée.

ELLE. Avez-vous encore des projets d'actrice ?

L.D. Cela me plairait beaucoup, mais la musique me prend tout mon temps. C'est difficile de mener une carrière de chanteuse et de se rendre disponible pour les projets des autres. Avec la musique, c'est différent, j'interviens à toutes les étapes : j'écris les chansons, je m'implique dans l'enregistrement, dans la production, je suis en tournée. Et quand je ne fais rien, j'y pense encore...

ELLE. On a l'impression que vous êtes de plus en plus épanouie. Est-ce le cas ?

L.D. Absolument. J'ai le sentiment d'avoir atteint une certaine maturité, même si c'est un mot que j'ai toujours associé aux fromages ! [Rires.] Avec les années, on se connaît mieux, on se lâche un peu la grappe. C'est appréciable. Quand je vois des photos de moi à 18 ans, j'étais plus mignonne qu'aujourd'hui mais, en même temps, dans mon regard il y avait une telle trouille de la vie... La nature est bizarrement faite : elle nous donne les meilleurs atours quand on ne se sent pas

très bien et c'est quand on commence à aller mieux qu'on enlaidit ! [Rires.] À 18 ans, j'avais envie de plaire, de faire plaisir, d'être aimée. Je me suis retrouvée embarquée dans les fantasmes des autres, dans des projets qui n'étaient pas forcément les miens. J'ai essayé d'être toutes les Lou qu'on voulait que je sois. J'ai mis très longtemps à revenir à ce que je suis.

ELLE. Votre fils, Marlowe, a 16 ans. Comment traverse-t-il cette période ?

L.D. C'est quelqu'un d'une grande douceur et d'une grande sérénité, ce qui me paraît assez étonnant quand je pense à moi au même âge... En fait, je suis comme le témoin de son épanouissement, même si j'ai toujours essayé de mettre des limites, d'imposer des règles. Je crois que son père et moi avons eu une adolescence tellement compliquée qu'il n'a pas envie de vivre les mêmes choses. Il vient d'une famille où certaines personnes ont eu des comportements assez excessifs, du coup il ne veut pas se mettre en danger.

ELLE. Le mois dernier, c'était le cinquième anniversaire de la disparition de votre sœur, la photographe Kate Barry. Ce drame vous hante-t-il toujours ?

L.D. Bien sûr. Il y a des souffrances personnelles et familiales qui restent toujours aussi fortes. Mais au-delà de cet aspect, d'un point de vue plus immédiat, ce qui fait mal, c'est tout simplement son absence. Le fait qu'elle ne soit plus là, à cavalier à droite, à gauche, à la surface du globe. Quand Kate entrait dans une pièce, tout le monde était au courant. C'est comme le soleil qui vous manque. La chaise est vide et il faut composer avec.

ELLE. La mort de Kate a-t-elle changé vos rapports avec votre mère, Jane, et votre sœur Charlotte ?

L.D. Pas vraiment. La façon dont nous nous voyons n'a pas tellement changé. Je pense que le deuil est quelque chose de très personnel. Chacun le vit à sa manière et il faut respecter cela, ne pas forcément essayer de le vivre en commun. Certains ont besoin de regarder des photos tout le temps, d'autres de ne pas en parler, d'autres encore de partir loin. Je viens d'une famille qui, malheureusement, a connu son lot de drames. À la mort de mon cousin, j'ai vu sa mère, son père et son frère qui ne vivaient pas les choses de la même manière et qui essayaient en vain de synchroniser leur deuil.

ELLE. Votre mère a publié récemment « Munkey Diaries », son journal intime de 1957 à 1982, à la fois drôle et impudique. L'avez-vous lu ?

L.D. Non. C'est déjà assez compliqué de vivre dans cette famille, avec ce mélange constant de vie privée et de vie publique, alors je ne vais pas en rajouter une couche... Est-ce que vous voudriez lire le journal intime de votre mère ? Les gens ne se rendent pas compte que, même si nos parents font des métiers publics, nous demeurons leurs enfants. Des enfants comme les autres. Je n'ai aucune envie de savoir ce que faisait ma mère dans les boîtes de nuit ou de connaître des détails sur sa vie amoureuse. Elle reste ma maman. ■





T-shirt, **PETIT BATEAU**.
 Pantalon et sandales à talon, **MIU MIU**. Colliers personnels. Bague « Monete », **BULGARI**.
 Bague tigre, **HARUMI KLOSSOWSKA DE ROLA**.

ASSISTANTE STYLISME
 Lucie Taillandier.

MAQUILLAGE
 Aya Fujita.
 COIFFURE
 Tomoko Ohama.
 MANUCURE
 Elsa Deslandes.

INTERVIEW



Sourires de LOU

Droite dans ses bottes, droit dans les yeux: avec *Soliloquy*, son troisième album, Lou Doillon signe son disque le plus conquérant, le plus audacieux. Et s'affirme comme une musicienne à part entière.

Par Philippe AZOURY et Pascaline POTDEVIN
Photos Mathieu ZAZZO

Elle le précise très vite, dès le début de notre entretien: «soliloquy» n'est pas à prendre comme le discours d'une femme absorbée par son propre monde, mais comme un dialogue avec un autre aspect d'elle-même. C'est cette «autre» Lou Doillon qui signe ce troisième album, une personnalité qui existe au côté de celle, actrice, musicienne, héritière d'une dynastie fantasmée, que l'on connaît depuis des années. Sur la pochette, les gros plans ténébreux ont laissé place à des couleurs vives et à une robe immaculée. Sa voix rauque, si particulière, s'habille pour la première fois d'une urgence inédite, de cordes et de synthés. Occuper l'espace, l'assumer: c'est ce que Lou Doillon nous a expliqué, un après-midi de janvier, avec passion, humour et acuité.

Soliloquy, le titre de votre album, nous semble à la limite du contresens, pour un album dont le moins que l'on puisse dire est qu'il s'avance vers nous...

Mais, pour moi, le soliloque est un terme de théâtre. Il implique une scène. Quand on soliloque un peu, et ça peut m'arriver, on dialogue avec soi-même, et cette seconde voix se rend compte des absurdités. Elle m'amuse, rien à voir avec le triste monologue, qui se prend un peu trop au sérieux.

Vous soliloquez quand? La nuit?

Oh non, souvent dans la rue, le jour. Sur moi-même, c'est permanent, j'écris un texte et deux secondes après, j'entends cette voix: «*Eh bien voyons, encore un texte triste, comme si ça ne suffisait pas assez comme ça...*», en flagrant délit de moi-même. (Rires.) Le soliloque, c'est un jeu de masques, et je suis juste là pour porter un masque.

C'est presque le nerf de la guerre de ce troisième Est-ce dû à l'influence de Richard Hawley et John Grant (singer-songwriters de génie, avec qui elle a donné des concerts l'année dernière, ndr)?

Eux, s'ils acceptent de travailler avec vous, cela sous-entend qu'ils estiment que vous pouvez rentrer dans ce club, très particulier, de gens capables de faire des concerts seuls à la guitare. A Paris, ça allait encore, mais dans un pub à Sheffield, mon niveau d'angoisse prenait des allures de jamais vu. Et Richard de me dire: «*Oh tu vas voir, à Sheffield, c'est hyperbinaire: ou ils te balancent des bières à la tronche, ou ils s'arrêtent pour t'écouter.*» Ah? (Rires.) «*Tu dois aller chercher les gens un par un.*» Une fois que je l'ai fait, j'ai pu commencer à avoir une conversation assez profonde avec lui, durant laquelle il est allé jusqu'à me dire: «*Il y a dans ta musique une sorte de politesse que je ne comprends pas.*»

Il voulait la gommer?

Il la tenait pour une façon de m'excuser d'être là. «*Lou, tu viens de faire deux heures dans un pub devant le public le plus dur du monde, les gens se sont tus pour t'écouter, ce sont tes chansons, tu t'excuses de quoi? Tu dois apprendre à dire un mot et ta vie ira nettement mieux. Ce mot, c'est fuck off.*» Il en sort un album enfin assumé.

Ce n'était pas le cas des deux précédents?

Non, sur le premier, *Places*, je me planquais derrière Etienne Daho, qui l'a produit. Puis, il y a eu ce succès insensé mais, en même temps, des

INTERVIEW

► choses violentes dans ma vie privée. Alors je suis partie au Canada pour le deuxième, *Lay Low*, en choisissant de bosser avec un mec têtu, pas plus sympathique que ça (*Taylor Kirk, de Timber Timbre, ndlr*), à nouveau pour me cacher derrière lui. Richard m'a aussi dit : « *Il va falloir arrêter de jouer à la petite fille. Dans tes paroles, il n'y a pas de petite fille, ni dans ta voix...* » Il a raison : j'ai 36 ans, un même qui va bientôt être majeur, je devrais peut-être arrêter de me planquer. L'autre soir, je regardais un doc sur le rock au Havre et un musicien qui disait que « *finalement le punk, c'est d'une grande pudeur* » : c'est cette pudeur qu'il faut assumer, aussi. Jusque dans la drôlerie. Moi, dans la vie, je suis quelqu'un qui ne fait jamais la gueule. Ce qui est le propre des gens plombés à l'intérieur.

On a donc tout intérêt à se marrer ?

Oui, je ne veux pas que les gens qui m'écoutent deviennent actionnaires de ma détresse. Quand je monte sur scène, je veux qu'ils puissent s'appropriier les titres, danser, se rouler des pelles. J'ai longtemps pensé la phrase de Brecht : « *Si l'acteur ne s'arrête pas avant l'émotion, le public n'est témoin que de l'émotion.* » Il faut s'arrêter un mètre avant l'émotion pour que ce soit le public qui la crée. Donc j'ai ramené de la couleur, de la lumière.

De là est venu le choix des producteurs Dan Levy (The Dø) et Benjamin Lebeau (The Shoes), et de Nicolas Subréchicot (son claviériste)...

Oui, voire de Cat Power, qui chante sur le titre *It's You!* Bon, OK, Chan n'est pas connue pour être la personne la plus blagueuse de la terre. Pourtant, cette chanson a été la plus facile à faire. On se connaissait de loin, mais avec le temps, des échanges se sont créés. Elle fait ce métier depuis vingt ans, moi, je commence. Elle se retrouve sur les routes avec un petit garçon, moi, j'ai commencé comme ça, donc on se refile des plans, de rockeuse à maman... Je lui ai envoyé une démo, en lui disant de faire ce qu'elle voulait. J'y ai ajouté deux photos de Dorothea Lange où l'on voit des femmes regard caméra, hyperfortes, et je lui ai juste dit : « *En aucun cas, la chanson n'est triste.* »

Chan est passée par des gouffres, des enfers.

Ce métier exige un prix à payer. Ça vous fait peur ?

Je dirais que c'est l'inverse : j'étais déjà dans ces gouffres, la musique me permet d'en faire

quelque chose. La grande solitude, elle est présente depuis toujours. Tout va mieux si cela devient de l'ordre d'une... mission. Longtemps, j'ai essayé d'appartenir à un groupe ou à un autre. Mais visiblement, ça n'est pas moi. Moi, mon karma, c'est d'avoir soit le cul entre deux chaises, soit d'être à la porte. C'est sans fin : petite, pour les Gainsbourg, je ne l'étais pas assez, pour les Doillon, j'étais un peu trop Birkin, pour les Anglais, j'étais française, pour les Françaises, j'étais anglaise. Pour les mannequins, je ne suis pas assez belle, pour les actrices, je suis un peu trop mannequin. Dans la mode, je fais du cinéma, pour les gens du cinéma, je fais du théâtre, pour les gens du théâtre, je fais de la musique, pour les musiciens, je suis trop people : c'est une blague ! Alors, je me suis mise à décrypter le monde depuis la porte du club. J'ai vu des gens aux

carrières insensées qui ne fonctionnaient pas du tout dans la vie, d'autres attendre quelque chose qui n'arrivait jamais. Quelle chance, finalement, d'avoir été mise à cet endroit, moi qui aime beaucoup l'observation.

Telle une méga-vigie ?

Oui. Très longtemps, ça a été une grande violence, car enfant, ado, on voudrait bien appartenir à quelque chose. Mais maintenant, je le prends comme une force. C'est l'écrivain Marcelle

Sauvageot qui signe une phrase incroyable : « *Je me suis revenue.* » Aaaaahh, cette phrase... Je vais me la faire tatouer, je crois !

Dans *Soliloquy*, votre voix semble changée, plus affirmée. Cela vient de là aussi ?

Comme je peux être assez vicelarde avec moi-même et pas si sympa que ça, j'ai le bon instinct d'aller trouver des gens qui vont me foutre de petits coups de pied. Benjamin Lebeau passait son temps à me rentrer dedans en me disant « *mais pour moi, tu es rock, punk, assume, gueule.* ». Et Dan Levy, qui peut être d'une rare violence aussi, me disait : « *Je déteste quand tu fais tes gimmicks.* » Il a donc fallu réapprendre à réfléchir, quand je chantais. Jusqu'à chanter de plus en plus aigu.

Parmi vos sources d'inspiration, vous citez Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Simone de Beauvoir, qui connaissent toutes un regain d'intérêt depuis le renouveau du féminisme...

Chez moi, elles ont toujours été là. Ma grand-mère, Judy Campbell, était une femme brillante et

“ Pour les gens du théâtre, je fais de la musique, pour les musiciens, je suis trop people : c'est une blague ! ”

LOU DOILLON



Lou Doillon, à l'hôtel L'Echiquier, à Paris, le 16 janvier.



► adorait la poésie. Vers 16-17 ans, elle m'a fait découvrir celle qui reste l'une de mes préférées, Dorothy Parker. Je lis beaucoup, j'adore ça. Mais des filles publiées, trouvables et intéressantes, il y en a trente, et on revient toujours aux mêmes : Carson McCullers, Flannery O'Connor... je suis toujours contente d'en découvrir de nouvelles. Là, il y a une femme de 68 ans, Anne Carson, qui écrit des poèmes sublimes... enfin une vivante! (*Rires.*) Mais sinon, Sylvia Plath bien sûr, Virginia Woolf souvent, surtout *Une chambre à soi*, parce qu'elle y explique que la création commence par le fait de pouvoir fermer une porte. Moi, pendant longtemps, j'ai écrit dans la cuisine. J'ai conçu ma maison de façon à ne pas avoir de lieu de travail... Comme pour m'excuser d'écrire. Dans cet argumentaire, j'ai voulu officialiser la présence de ces femmes parce que je commençais à être un peu agacée par le fait que folk + fille = on fait des chansons comme on fait du tricot le soir. Comme si ce n'est pas vraiment un travail : il y a des producteurs qui font de la vraie musique et nous, entre deux séances de shopping et une chez le psy, on a peut-être écrit deux ou trois paroles. A un moment donné, ça suffit ! Quand je lis des interviews d'hommes qui font de la musique, on ne mentionne pas toujours qui a produit l'album. Il n'y a qu'avec les filles qu'on fait la liste des hommes qui ont collaboré avec elles. Alors moi, dans la mienne, j'ai voulu mettre des filles qui, elles aussi, sont au travail.

Vous citez la phrase de Sauvageot... Faire cette boucle, s'éloigner, prendre des risques, sortir de soi, revenir en ayant fini par comprendre qui on est artiste, ça a été votre itinéraire ?

Je pense que je n'aurais pas pu faire de musique plus tôt. Ni me retrouver plus tôt. Il y avait plein d'étapes pour arriver à cet endroit. C'est troublant : il y a deux ans, j'ai fait un concert à la Réunion, et une fille avec qui j'étais à l'école est venue me dire : « C'est génial que tu fasses enfin ce que tu faisais. Chanter. » Or, moi, j'ai à peine chanté seule dans ma cuisine jusqu'à l'âge de 30 ans. Mais elle m'a rappelé qu'elle et des amis venaient chez moi et que je me mettais au piano. Mon premier agent de cinéma, Elisabeth Tanner, m'a aussi rappelé que j'avais toujours eu des Moleskine remplis de paroles sur lesquelles je mettais des mélodies. Et Virginie Ledoyen s'est souvenue que sur le film *Saint Ange*, j'étais toujours avec un carnet à écrire des chansons,

“ Faire de la musique, c'est comme se mettre dans ses couleurs ”

LOU DOILLON

et à les scander en tapant dans mes mains. Mais comme j'étais convaincue qu'on m'attendait en tant qu'actrice, je le faisais sans réfléchir. Alors oui, quelle joie de me dire que, vingt ans plus tard, c'est ce que je fais, et je ne peux faire que ça. Et surtout, quel bonheur de l'avoir fait hors de toutes les projections qu'on peut avoir à l'adolescence... Je faisais déjà assez de conneries comme ça à l'époque! (*Rires.*)

Vous parlez de votre métier d'actrice au passé...

Lou Doillon actrice, c'est fini ?

Ça l'a été. Maintenant, je peux à nouveau m'ouvrir à l'idée que je m'amuserais assez pour recommencer.

S'il était nécessaire de ne faire qu'une seule chose, actrice ou musicienne, ce serait pour vous ou pour le public ?

Faire de la musique, c'est comme se mettre dans ses couleurs. Au moment de la sortie de mon premier album, j'étais censée jouer *La Mouette (de Tchekhov, ndlr)*, à Avignon, ce qui est une sorte de consécration dans ce métier. Trois mois avant, je me suis dit que je ne pouvais pas sortir un album et faire *La Mouette* en même temps.

Pourquoi ?

Parce qu'être actrice, c'est être plus ou moins malléable. Chanter, c'est accepter d'être capitaine. Et il faut sacrément l'être pour qu'il se passe des choses et qu'on les assume. Je le sais, ça fait cinq, six ans que je suis un petit monstre qui ne fait que ce qu'il veut et qui donne des ordres. (*Rires.*)

Avez-vous déjà fantasmé sur une sortie de cet album sans votre nom ? Vierge de toute généalogie ?

Oui... mais plus tellement. Quand je dis « *I'm sick of my name* » (« *J'en ai marre de mon nom* ») dans la chanson *Soliloquy*, c'est au nom de tout ce qu'on y a projeté... Mais c'est notre travail à tous de sortir de ces limites-là. Et en sortir en gardant son nom et ce qu'on est, c'est une très bonne chose. C'est drôle, dans *Soliloquy*, il y a les trois lettres de mon prénom : j'aimais aussi ce titre pour ça. De toute façon, je ne sais pas qui est Lou Doillon. Elle ne m'appartient pas. •

Soliloquy de Lou Doillon (Barclay/Universal). En tournée à partir d'avril et le 16 mai à l'Olympia, Paris 9^e.

ENQUÊTE

On a retrouvé deux Caravage en Provence

COULISSES

Macron et Sarkozy, histoire d'une étrange amitié

OPINION

L'exposition D'AU était-elle un fiasco ?

LIFESTYLE

Détox, fleurs, huîtres et couteaux

VANITY FAIR

RÉCITS

Les tribulations du faux cheikh colombien de Miami

+

L'apprentie djihadiste qui voulait faire sauter Notre-Dame

ET AUSSI

Karl Lagerfeld
Naomi Watts
Vernon Subutex
Alec Soth
Marie Darrieussecq
Jeff Bezos
Niels Schneider

UNE JEUNE FEMME MODERNE

LOU DOILLON

Conversation intime sur la musique, les fantômes, la radicalité et l'amour

NUMÉRO 67 - AVRIL 2019 - VANITYFAIR.FR

M 04364 - 67 - F - 4,50 € - RD





COUVERTURE

CAMILLE BIDAULT WADDINGTON

Styliste aussi inspirante qu'inspirée, elle collabore depuis de nombreuses années avec les plus grandes publications (*Purple*, *Dazed*, « M », *The Gentlewoman...*). Ce n'est pas un hasard si la styliste fait partie du jury mode du festival de Hyères. Réputée pour ses séries audacieuses, son inventivité et son sens artistique, elle signe le stylisme de notre shooting de couv' **P.42**. □

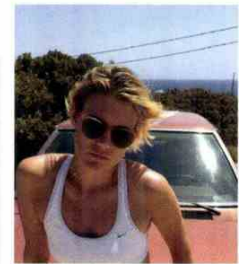


EN COUVERTURE
 VESTE GUCCI.
 JUPE CELINE.
 CEINTURE GIVENCHY.
 BAGUES GUCCI, ELIETOP,
 CHLOÉ, HARUMI
 KLOSSOWSKA DE ROLA.
 CHAUSSURES GUCCI.



MARIE CHAMPENOIS

Biarrotte de cœur et de naissance, passée par les Beaux-Arts et les Arts déco, elle a fait ses premiers pas dans la presse chez *Vogue* avant de lancer *Vanity Fair* France en 2013. Pour ce numéro, elle a organisé la séance photo au studio Astre. Elle est également céramiste avec Maison nouvelle (Instagram @maison.nouvelle). □



KIRA BUNSE

Née en 1978 à Brunswick, dans le nord de l'Allemagne, la photographe vit entre Paris et Berlin, fait du sport tous les matins, puis arpente les rues en quête de visages pour ses images. Son esthétique brute et franche capture sans filtre une jeunesse affranchie. Qui mieux qu'elle pouvait tirer le portrait d'une jeune chanteuse pour la couverture de *Vanity Fair*? □

JOSEPH GHOSN




Le tout nouveau directeur des rédactions de *Vanity Fair* publie sa première contribution – en l'espèce, une grande interview de Lou Doillon, auteure-compositrice, actrice, mannequin et surtout chanteuse qui sortait en janvier un troisième album très réussi, *Soliloquy*, et part en avril pour une tournée qui passe par l'Olympia. □



EN COUVERTURE

*« Je ne
voulais
plus être
une chose
fragile »*





Un troisième album très réussi
et une tournée qui passe par l'Olympia :
Lou Doillon raconte comment elle crée
sa musique, prend des risques, cherche
la radicalité pure, dialogue avec
les fantômes d'une famille trop célèbre
tout en apprenant à dire « fuck ».

Photographie Kira Bunse
Stylisme Camille Bidault Waddington
Interview Joseph Ghosn

VESTE GUCCI.
JUPE CELINE.
CEINTURE GIVENCHY.
BAGUES GUCCI, ELIE TOP,
CHLOÉ, HARUMI
KLOSSOWSKA DE ROLA.
CHAUSSURES GUCCI.



La première fois que j'ai vu Lou Doillon, elle était sur scène. À la Flèche d'or, une salle près de la porte de Bagnolet, qui a fermé depuis. Elle y faisait des débuts joyeux mais discrets. Son premier disque sortait à peine. Nous étions en 2012 ; la salle était plutôt remplie d'amis, de parents, de curieux. Et Lou débütait, timide, habillée d'un T-shirt blanc marqué des mots « *I am a virgin* » (je suis vierge). Ce qu'elle était en chanson, mais pas ailleurs. Sa carrière l'avait déjà menée du cinéma au théâtre et à la mode. La chanson allait-elle être une corde de plus ? Dès la fois suivante, je comprenais que non, que la chanson était certainement ce qui lui irait le mieux. C'était quelques jours après le concert, à la terrasse d'un café de son quartier, quelque part derrière la Bastille. Nous parlions de musique et de la façon dont elle avait grandi. Elle racontait comment elle avait composé ce premier disque. Comment, sans le sou, elle marchait de chez elle jusque chez son producteur, Étienne Daho, pour travailler les chansons. Elle racontait aussi comment durant son enfance, Serge Gainsbourg était toujours là, présent chez ses parents, la chanteuse Jane Birkin et le cinéaste Jacques Doillon. Comment, gamine, elle partait avec sa mère sur des coups de tête, s'évader à la campagne. La fois suivante était totalement imprévue. C'était à la fin d'une soirée, nous avions discuté de musique et de chanteurs aimés et abîmés, Johnny Cash ou Karen Dalton. Et puis cette couverture de *Vanity Fair*. Une journée passée à faire des photos. Des temps de pose durant lesquels Lou rigole, bouge, lève les bras, laisse apparaître des tatouages dont un sur un bras

« J'aime ce qui bouge, ce qui est vivant, les zones de gris, l'ambiguïté. »

marqué du prénom de son fils et un autre qui dit en anglais quelque chose comme : « Nous sommes là pour l'aventure. » Et puis, après les photos, dans un coin du studio, une discussion. À propos de son album et de tout ce qui le compose ; des fantômes qui hantent cette jeune femme née en 1982 et qui pourraient bien être ceux qui habitent l'esprit de toutes les filles de sa génération ; des questions de place, de créativité, de confiance en soi, de famille et d'amour. Lou Doillon est cette femme moderne que nous aimerions être et que nous adorons, surtout, croiser, voir et écouter à intervalles réguliers. Parce qu'elle dit quelque chose de l'époque et du monde tels qu'ils se construisent tout contre nous.

Soliloquy a été très bien reçu. Te souviens-tu de la façon, dont tu l'avais démarré ?

À un certain moment, on se dit qu'il faut y aller. Alors que personne ne te somme de faire quoi que ce soit, mais que les gens dans la rue commencent à te demander quand arrive le prochain disque. Il faut alors prendre la décision de tout secouer, se dire qu'il faut aller vers autre chose. La petite terreur commence à ce moment-là. Je me suis alors demandé comment rendre la chose excitante, pour moi et pour les autres. Et je me suis imposé une interdiction : celle d'utiliser la guitare acoustique. Si je n'avais pas le droit à l'instrument qui m'est le plus naturel, il se passerait quelque chose, forcément.

D'où est venu ce désir de te mettre en danger ?

J'avais terminé la dernière tournée à la Flèche d'or. Je tenais à ce concert, parce que les tournées précédentes avaient été interrompues. La première à la mort de ma sœur et la suivante parce que nous devions jouer avec un autre groupe qui avait annulé au dernier moment. Je voulais casser ce karma et j'ai insisté pour jouer dans cette salle, que j'adorais. Mais vingt minutes avant le début, je me retrouve dans la loge avec mon cœur qui part ; je me demande où je suis ; je ne suis pas dans mes pompes. Une panique monumentale me prend. Et au moment de devoir monter sur scène, je me dis que la seule manière de me recentrer, c'est que j'y aille seule, que je

commence *a capella*. Que ça passe ou que ça casse. C'était l'unique manière d'être « en tonalité » avec moi-même, comme une guitare qui s'accorde. Mon manager me dit non, mais je lui demande de me faire confiance. Je traverse la foule, je me fais le plus peur possible, comme un truc de défiance. Personne ne comprend. Et c'est fou à

quel point j'ai eu raison de faire confiance à mon instinct. Voix et bottes, bruit de bottine. Faire cela m'a aiguillé vers une piste différente. Au moment de retrouver le studio, il fallait que je fasse la même chose, j'ai cherché la radicalité pure.

De quoi es-tu partie pour écrire ?

De la batterie et de *gimmicks* de guitare électrique qui venaient pour me pirater le chemin. Avec une question : « Lorsqu'il n'y a plus rien, qu'est-ce qu'une mélodie ? Qu'est-ce qu'une mélodie contre un rythme ? » Je voulais jouer *live*. On faisait tourner les tonalités et les rythmiques jusqu'à trouver un moment d'adhésion... J'en suis sortie très contente, parce que je n'avais jamais entendu ce genre de musique. Ça a surtout fait flipper tout le



VESTE VIVIENNE
WESTWOOD.
BAGUES GUCCI, ELIE
TOP, CHLOÉ, HARUMI
KLOSSOWSKA DE ROLA.
COLLIER CHLOÉ.
CHAÎNES CHARLOTTE
CHESNAIS, PASCAL
MONVOISIN.



→ monde – ce qui m'a grandement excitée! Parce que la position d'inconfort m'amusait. Tout le monde me disait non. J'ai fait écouter à Étienne Daho qui m'a dit que c'était très radical.

Quelle a été ta propre réaction ?

Ça m'amusait de voir les leurs parce que moi je savais que je n'allais pas en rester là. Je percevais simplement que commencer par la radicalité allait m'apporter du nerf. J'avais un désir de sortir de la fragilité... Je ne voulais plus être une chose fragile et je me suis sentie capable de bouger. J'avais besoin de ne plus être broyée dans le sens du poil.

On a beaucoup dit que Soliloquy est un album joyeux.

C'est un leurre. D'ailleurs, ça m'amuse quand on me demande si ça va mieux... J'avais surtout envie d'un album de pudeur. C'est pour ça que je suis allé chercher un truc à l'anglaise avec de la chaleur au premier plan, de l'extériorisation instrumentale, alors que les paroles sont les plus dures que j'ai écrites. La démarche est plus anglo-saxonne, à la Nick Cave ou PJ Harvey. Avec un look, un paravent instrumental, qui fait que l'on ne prête pas attention aux paroles mais si on les écoute, on comprend mieux.

Ton écriture a changé ?

J'assume davantage. Je n'ai plus eu envie de me censurer. Je fais ce que je fais. J'ai voulu prendre certaines parties comme du cabaret allemand, comme une comédie musicale. On peut taper du pied, tout en chantant des choses sombres. Et ne plus faire craindre aux autres que je pourrais m'effondrer.

Qu'est-ce qui a déterminé ce changement ?

Juste avant d'enregistrer les démos, Richard Hawley m'a demandé de le rejoindre à Sheffield pour une série de trois concerts. Je devais chanter seule avec ma guitare, dans un pub, dans un entrepôt et dans une église. Il avait fallu que je fasse tout toute seule, c'était la première fois, que j'accordais ma guitare, pas d'ingénieur du son, que j'utilisais le même micro que tous les autres. J'étais très émue, et pour pouvoir tenir, j'étais comme un petit soldat, un petit soldat très anglais. Il fallait que je tienne comme une furie, en faisant appel à la petite folle qui est en moi parfois... Pendant le concert de l'église, tout le monde s'est levé, on a terminé *a capella*, c'était très mystique. En sortant de scène, j'étais très émue, Richard était content, tout le monde me tapait sur l'épaule comme un *lad*. Et moi je suis redevenue une petite chose, un peu timide. Richard n'a pas compris, il m'a lancé : « *But I dont get it. That person on stage is gone.* » [Je ne comprends pas où est passée cette personne qui était sur scène.] J'ai tenté de répondre « c'est compliqué, ma famille... » et il m'a coupée : « *Stop making excuses for yourself. I don't fucking care.* » [J'en ai rien à foutre, arrête de te trouver des excuses.] J'ai compris que la petite once de modestie que je tentais d'exprimer l'a tout de suite

énervé. Il m'a dit : « *You dont have to care about your family, your country and the press. There is one thing you have to do, repeat after me : fuck off.* » Alors moi, doucement, j'ai dit : « *Fuck off.* » Et lui m'engueulait encore plus en me disant de le dire plus fort. « *FUCK OFF.* » Et là, à 1 heure du matin, à Sheffield, sur le parking d'un entrepôt, il m'a appris à dire : « *Fuck off.* » Et une fois cela fait, il a conclu : « Voilà. Ce n'est que de la musique. C'est ce que tu fais. Arrête d'en faire tout un plat. »

« Dès que ça devient
complaisant, j'arrête
immédiatement. »

Tu évoquais ta famille quand il te demandait pourquoi tu te tenais comme une chose fragile ?

Il était étonné qu'une femme de 36 ans lui parle de sa famille. C'était absurde. Alors même que j'ai aussi un fils de 16 ans. Et je me rends compte que j'ai

peut-être aussi joué un peu le jeu de tout cela. De retour à Paris, tout avait bougé dans ma tête. Je trouvais dégoûtant ce truc de petite chanteuse à la française... Et après tout, personne ne me tient la main.

VESTE CELINE.
COMBINAISON SAINT LAURENT.
BOUCLE D'OREILLE
VANESSA SCHINDLER.
CHAÎNES
CHARLOTTE CHESNAIS,
PASCAL MONVOISIN.





Plusieurs articles te décrivaient récemment en utilisant une expression qui t'est attribuée : « Je suis la bâtarde de la famille royale. »

Cette expression n'est pas de moi. D'un point de vue mythologique, c'est mon talon d'Achille. C'est le seul endroit faible. Tout le reste est en cuir. Comment répondre à quelque chose comme : « Et si tu n'étais pas la fille de ta mère ? » Impossible de répondre à cela. Et je n'en sais rien, je ne pourrai jamais le savoir. Cette fragilité-là est terrible parce que c'est systématiquement là que l'on frappe. Il n'y a pas un seul papier qui, lorsque l'on n'aime pas ce que je fais, parle de moi : si l'on n'aime pas ma musique, c'est parce que je suis la fille de quelqu'un, parce que je prends la place de quelqu'un. Les pires papiers que j'ai lus ont toujours à voir avec la famille.

« Ce qui me définit le mieux, c'est mon côté solitaire. Je ne supporte pas de faire partie d'une bande. »

On te ramène toujours à la famille et pourtant ce n'est pas elle qui te définit.

Pour les Anglais, je suis Française ; pour les Français, je suis Anglaise. Pour les gens du cinéma, je suis dans la mode. Pour ceux du théâtre, je suis dans la musique. Pour les pro-Jane, je suis trop Doillon ; pour les pro-Doillon, je suis bien trop Jane, etc. J'ai systématiquement eu le pied dans la porte tout en ayant l'impression d'avoir été sur des murets toute ma vie.

Je suis persuadé que tu n'es la fille de personne.

Une astrologue m'avait dit cela et ça m'avait fait rire. Elle prétendait que je venais d'ailleurs, que j'adorais les êtres humains et que je n'aurais pas pu tomber dans un meilleur endroit pour tout observer. C'est ce qui m'a toujours intéressée dans cette histoire de vie, l'observation. Regarder les gens. Et comme je viens d'un endroit très particulier, j'ai eu accès à des choses très différentes. Je ne pouvais avoir meilleur terrain d'observation. Avec le recul, ça m'amuse beaucoup de voir tout cela comme si j'avais été dans une tour de contrôle. Et pour écrire, c'est dément. Ne serait-ce que sur l'amour. J'ai eu droit à toutes les définitions possibles, toutes les formes possibles. Qu'est-ce que c'est que l'appartenance, le rapport à un pays... Avoir vécu tout cela donne une grande tolérance.

Quelle serait alors ta définition de l'amour et de l'appartenance ?

Quand on regrette un amour, que regrette-t-on ? J'aimerais me dire que l'on regrette la personne perdue mais je serai honnête et je crois que l'on regrette qui nous étions à ce moment-là. Ça m'amuse de me demander ce qui renvoie à soi. L'amour, c'est ce qu'il y a de plus proche du saut à l'élastique. En espérant qu'il y ait un élastique... Ça me fait penser à la fin d'*On ne badine pas avec l'amour* avec ce personnage qui dit se rendre compte en regardant derrière son épaule à la fin de sa vie qu'il a eu des hauts et des bas mais qu'au moins il a aimé et a été capable de ça. Je trouve cette idée très belle, parce que c'est un moment de fragilité absolue. J'aime ce qui bouge, ce qui est vivant, les zones de gris, l'ambiguïté. Dès que c'est définissable, c'est mort.

Ça évoque le fait que tu arrêtes net tes morceaux lorsqu'ils commencent à trouver un équilibre, qu'ils font sentir qu'ils pourraient durer longtemps.

Dès que ça devient complaisant, facile ou que ça s'écoute, j'arrête immédiatement. J'ai un radar infailible qui détecte les choses qui ne sont pas honnêtes. Lorsque les gens commencent à se regarder, ça ne m'amuse plus. Je peux repérer les gens instantanément. C'est aussi parce que j'ai vu en grandissant des gens au travail d'une radicalité extrême. Et en studio, lorsque c'est complaisant, ça ne me va pas, lorsque mon guitariste fait des trucs de guitariste ou le producteur des trucs de producteur, je les arrête. Mais à la fin de la journée, ils sont contents. J'aime bien contrer les choses. J'ai été tellement moi-même scrutée et analysée, presque autopsiée, depuis

que je suis enfant, que je m'analyse en permanence, je suis à un millimètre de moi-même, je me juge davantage que qui-conque ne me jugera jamais.

D'où est venu ce titre, *Soliloquy* ?

J'aime tellement ce qui n'est pas nommable que c'est toujours difficile de baptiser une œuvre. Pour les deux premiers albums, j'avais simplement pris comme titre général celui du dernier morceau enregistré. Mais pour celui-ci, il s'agissait de *Snowed In*. Or ce n'est pas un titre qui allait bien avec le reste. Du coup, j'ai pris *Soliloquy*, l'avant-dernier morceau enregistré. Maintenant, il y a la part de ce que j'ai mis, la part du contrôle absolu mais aussi la part d'inconscient. Par exemple, *Places* est devenu l'album avec lequel je cherchais ma place. Le suivant, *Lay Low*, est celui où j'ai voulu être discrète. Et puis celui-ci véhicule l'idée du théâtre, de la mise en scène. Du fait de chercher les masques et que je ne fais que cela : chercher les masques que l'on se met. J'en suis là de ce que ça veut dire.

Le soliloque implique une réponse à une question que l'on se pose à soi-même. Sais-tu à quelle question tu as tenté de répondre avec ce disque ?

Pas encore. Ou alors je me demande si je suis capable et de quoi je suis capable. Il y a quelque chose de l'ordre du jeu, de la marelle. Cet album est comme un caillou que j'ai lancé et tous les jours je dois faire le bond jusqu'au caillou. En suis-je capable ? Cela demande une voix et une énergie que je ne peux pas magouiller.

N'es-tu pas surtout tenue par le sentiment de ne jamais t'installer ? L'album évoque souvent cela.

C'est juste. C'est ce qui convient le mieux à ce que j'ai fait. Pour beaucoup de gens qui me connaissent, ce qui me définit, c'est mon côté « loner », solitaire, et de ne jamais supporter de faire partie d'une bande. Ce n'est pas pour rien que je m'attache tant aux gens de la mode. Ils comprennent cela. Pour eux, savoir à quel point nous sommes seuls est une évidence. Ils savent que tout le monde va nous être infidèle et que tout peut se casser la gueule à n'importe quel moment. Et effectivement tout se casse la gueule, forcément. Nous le savons tous, même si dans les autres métiers, il y a l'illusion que les choses durent. Dans la mode, ça n'existe pas. ➔



⇒ Il n'y a que des sièges éjectables et le siège éjectable est peut-être celui qui m'amuse le plus. C'est pour cela que la mode, c'est la seule bande que j'ai. Une bande qui n'est pas une bande.

Tu t'inscris donc dans l'éphémère ? Contrairement aux carrières de ton père, de ta mère et même de celle de Gainsbourg. C'est compliqué. J'ai été entourée de moments très iconographiés et je n'y ai pas cru une seule seconde. J'ai toujours vu l'envers du décor. Je n'aime pas le papier glacé, je n'aime pas ce qui est figé, je n'aime pas les images d'Épinal, je n'aime pas ce que les gens fantasment. Parce qu'au bout d'un moment, on se fait manger par ça. Il existe un très beau texte de Jackson Pollock sur cette question, écrit lorsque son galeriste lui demande de faire du Pollock. Il comprend qu'il n'y a pas de sortie de cela. Il y a ainsi quelque chose de terrifiant à arriver à un endroit que les gens aiment que nous soyons. Ça devient impossible d'en bouger. J'ai vu peu de gens parvenir à gagner ce duel contre eux-mêmes, contre l'image d'eux-mêmes. Pour ces raisons, dès que ça s'installe, je bouge, je change d'endroit.

Tu es toujours en fuite ?

Ma grand-mère faisait des films en douce pour avoir un compte en banque qu'elle appelait son « runaway money » [l'argent de la fugue]. Dans une fête, la première chose que je repère, c'est la porte, la voie de sortie. Quand je monte sur scène, j'ai toujours 20 euros en poche pour pouvoir sauter dans un taxi et m'en aller, partir. J'ai une grande capacité pour me débrouiller. Je n'ai pas peur. J'ai toujours été surprise par les gens qui ont peur. Je n'ai pas peur de grand-chose, à part pour les gens que j'aime. Pour le reste, je n'ai peur de rien.

Même ta voix donne souvent cette impression. Elle est très terrienne mais en même temps paraît souvent sur le point de s'enfuir, de se désagréger.

J'aime cette idée. Physiquement, mon ORL a rigolé la première fois que je l'ai vu : il m'a dit que c'était un miracle que je puisse parler, sans même parler de chanter. Parce que mes cordes vocales sont étrangement formées. Je passe du coup d'un registre à l'autre très vite, sans prévenir. J'ai une voix qui peut être très puissante dans les registres que je tiens et très absente dans les registres juste au dessus ou en dessous. Je passe mon temps à la travailler pour qu'elle tienne. Je ne sais jamais ce qu'elle va faire, elle me garde sur des charbons ardents. C'est un fantôme qui vit avec moi.

Tu vis avec beaucoup de fantômes ?

Oui. Je viens d'une famille qui en a toujours vu, les a célébrés et appelés, a toujours beaucoup aimé les voir. Ils sont là. Parfois, ça me dérange et parfois non.

Le dernier album de ta sœur, Charlotte Gainsbourg, évoquait les disparus, de votre sœur Kate à son père Serge. As-tu eu envie de suivre son exemple pour ton disque ?

Je ne pense pas. Bien au contraire. Entre l'intimité de son album et l'intimité du journal de ma mère, j'ai eu envie de cavalier dans l'autre sens.

« Dans une fête, la première chose que je repère, c'est la porte, la voie de sortie. »

Récemment, lors du défilé Gucci qui a eu lieu dans le théâtre du Palace à Paris, ta mère était dans le public. Elle s'est levée au milieu du spectacle pour chanter Baby Alone in Babylone. Tu étais assise au balcon et tu la regardais. C'était très émouvant. Tu t'en souviens ?

Ma mère est un phénix convaincu qu'elle ne renaîtra jamais de ses cendres... Quand elle part au défilé Gucci, elle est persuadée qu'elle ne s'en remettra pas. Tout le monde m'appelle pour me dire qu'elle est mourante. Je suis en panique. Elle arrive, elle me regarde. Pendant un quart d'heure, je la fixe, je lui envoie tout ce que je peux, tout l'amour du monde, dans le regard, dans le cœur. Elle a l'air d'un animal qu'on envoie à l'abattoir, je suis en sueur, je suis en colère contre tout le monde. Je suis prête à mordre pour qu'on la sorte de là. Et puis au moment où je ne tiens plus, elle se lève, se met à chanter. Elle cloue littéralement tout le monde sur place. Et elle lève les bras vers moi, elle sourit, elle me dit que c'est grâce à moi qu'elle a tenu. Quelles montagnes russes ! C'est terrible, violent, flippant, des émotions tellement fortes. Et c'est très sincère, ce n'est pas un jeu.

Tu détaches ton travail des autres parties de ta vie, de ta mère, de la famille. Le lien avec ta mère est fort mais très lointain, finalement.

Oui, effectivement. Je l'ai toujours vue et aimée mais il n'y a jamais eu de fusion. Je l'ai toujours regardée et j'aime cette place-là. Je n'ai jamais voulu prendre sa place, jamais voulu être dans ses souliers.

Tu ne chantes d'ailleurs pas en français.

En anglais, il n'y a pas de genre. C'est ce qui me plaît le plus. Ma mère remarquait d'ailleurs l'autre jour que j'utilise des termes très anciens en anglais. Ce serait poussiéreux d'utiliser les mêmes termes en français.

Regardes-tu les films de ton père ?

Pas toujours. Mais son avant-dernier film m'a beaucoup plu. Tout cela demanderait une énorme distance qui me semble impossible. Il faudrait décoder en permanence, chercher les fils.

Finalement, tu as sans doute le métier de ta mère mais avec la radicalité de ton père.

Oui, ça me plaît bien comme ça.

Et alors que tu aurais pu t'inscrire dans une lignée, tu as choisi d'être ailleurs. Tu ne te mets même pas au diapason du renouveau récent de la variété et de la chanson françaises...

Il y a trop de bébés de gens que j'ai connus. Des bébés Gainsbourg, des bébés Dutronc... Ce serait grotesque de ma part de faire la même chose. J'ai un autre désir. Et puis si je tentais 5 % de ce que font mes collègues chanteurs qui s'inspirent des gens que j'ai connus, je me ferais trucher en place publique. Ça m'oblige à être systématiquement ailleurs. Je suis obligée de trouver d'autres limites. □



VESTE ET PANTALON
 VIVIENNE WESTWOOD.
 ROBE MIU MIU.
 BOUCLE D'OREILLE
 VANESSA SCHINDLER.
 BRACELET ELIE TOP.
 BAGUES ELIE TOP.
 HARUMI KLOSSOWSKA
 DE ROLA.

MAQUILLAGE MAYIA
 ALLEAUME @ CALLISTE.
 COIFFURE TOMOKO
 OHAMA @ CALLISTE.
 MANUCURE HUBERTE @
 MARIE-FRANCE
 THAVONEKHAM.

VOGUE

PAYS : France

DIFFUSION : 116755

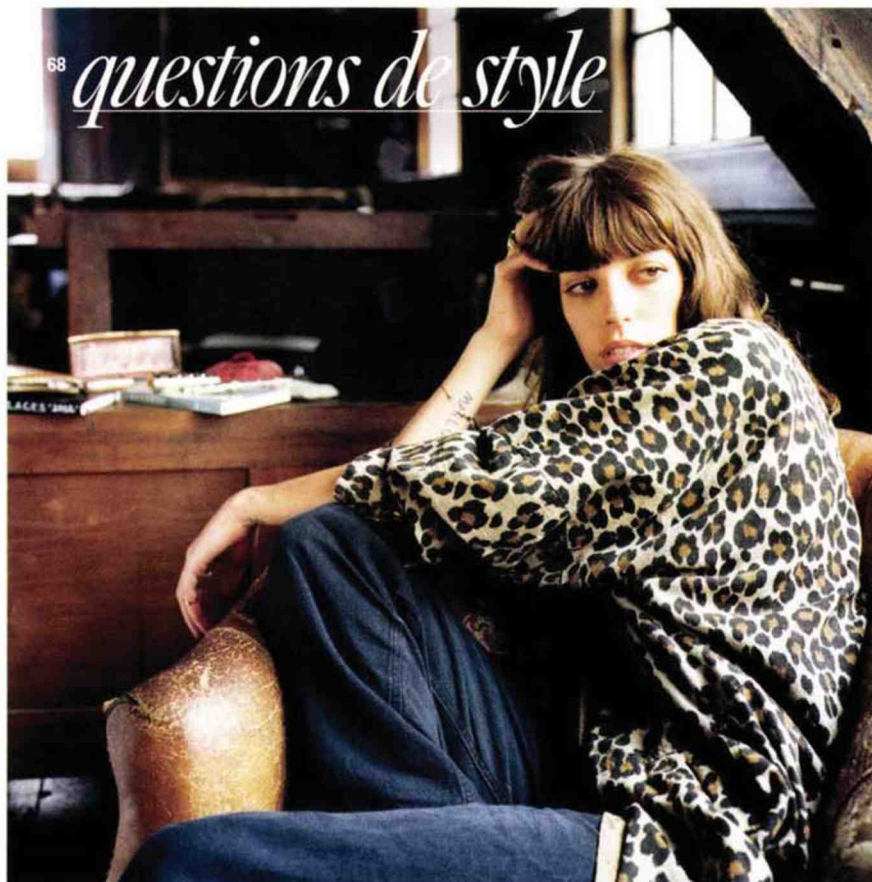
PAGE(S) : 1

SURFACE : 99 %

PERIODICITE : Mensuel

► 1 décembre 2018 - N°993





68 questions de style

Lou Doillon

La chanteuse à l'irrésistible timbre chauffé à blanc qui s'apprête à dégainer un troisième album est aussi l'héritière d'une famille où le style et l'allure font partie de l'ADN. Elle répond à nos questions existentielles sur la mode.

Quelle est la pièce la plus extravagante que vous ayez jamais achetée ?

Un costume de mariachi vert pelouse, à grelots dorés et ganse rouge trouvé dans une brocante à L.A. (Avalon Vintage). Mon dressing est plein de pièces improbables, notamment une collection de casquettes et de chapeaux de métiers anciens (aviateur, cheminot, infirmier, contrôleur...).

Le fétiche de votre dressing ?

Mes boots, une collection qui s'agrandit depuis vingt ans.

C'est quoi l'élégance ?

C'est l'ultime connaissance de soi, aller à l'essentiel de qui l'on est.

Le vêtement que vous ne porterez jamais ?

Pantacourt, Crocs, doudoune... Je n'aime pas dire jamais, mais je ne me reconnaîtrais pas dans la glace.

L'incarnation du style à vos yeux ?

Le style se doit d'être une version/vision de soi, c'est un langage, une prise de parole... J'aime porter des vêtements qui me font rêver, qui me rappellent à, qui me rapprochent de... Ce sont des fétiches, des bas verts pour Egon Schiele, du cuir rouge pour Otto Dix, des chignons hauts pour La Goulue, des godillots pour Van Gogh, des casquettes pour Zola, des bottines pour Tess de Thomas Hardy...

Et celle du mauvais goût ?

Être habillé pour les autres. Le vêtement, c'est une histoire personnelle.

Quel est le comble du luxe selon vous ?

Être maître de son temps.

En matière de mode, qui est votre fournisseur officiel et pourquoi ?

Je n'ai pas de fournisseur officiel mais j'ai la chance d'avoir des amis talentueux, Haider Ackermann, Natacha Ramsay, Alessandro Michele, Riccardo Tisci, Olympia Le-Tan, Elie Top, Harumi Klossowska... J'aime voir leur travail, ils enlèvent la/ma rêverie.

Le vêtement qui vous fait craquer ?

En ce moment, le velours frappé m'obsède. Il me fait penser à ma grand-mère Judy, au rideau de théâtre, à Jimmy Page, à mon papier peint... Comme un bijou qui se reflète, et dans la couleur : framboise, moutarde, émeraude.

Et celui que vous voudriez éradiquer ?

Tout m'amuse... sur les autres. Plus sérieusement, le vêtement « mouchoir » me déprime. Acheter des vêtements mal faits dans tous les sens du terme (fabrication et éthique), qui terminent à la poubelle après dix lavages, c'est participer à une hérésie que l'on commence déjà à payer. J'aime un vêtement qui dure, qui se transmet, qu'on retrouvera dans vingt ans en friperie. La transmission est la chose la plus importante.

Le parfum qui vous enivre ?

La sueur sucrée de la nuque des bébés, le vétiver, la verveine, les souks, les cheminées éteintes, l'acajou, les vieux Guerlain : Vol de Nuit, Mitsouko.

Le bijou qui ne vous quitte jamais ?

Ce sont des cycles. En ce moment, ma bague élément « Terre » d'Elie Top, ma panthère Harumi Klossowska et ma bague cercle or et argent de Charlotte Chesnais. Au cou, des médaillons, des cristaux, des chaînes emmêlées. Aux oreilles beaucoup de petits anneaux. Des signes, des symboles, des talismans, des amulettes.

À qui pourriez-vous emprunter son pull ?

À mon père, à mon fils, à mon mec.

Finissez cette phrase de Gabrielle Chanel :

« Pour être irremplaçable, il faut... »

... Il faut être essentiel. ♡

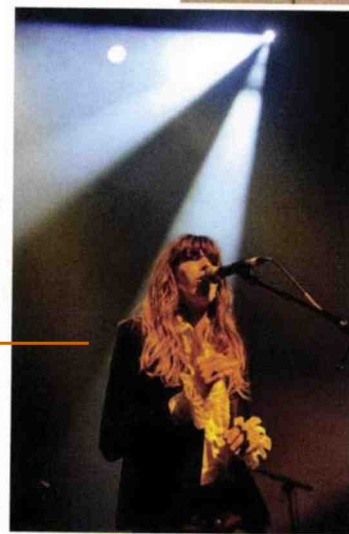


Le coup de cœur:
Lou Doillon

Encouragée par Étienne Daho, elle était arrivée sur la pointe des pieds en 2012, avec «Places», un disque intimiste à la grâce boisée. Depuis, Lou Doillon a persévéré, rassurée par un succès public et critique. Elle revient avec un troisième album qui affirme son goût du risque. Plus nerveux et charnel, le répertoire profite d'une production d'orfèvres signée Benjamin

Lebeau, moitié du duo The Shoes, et Dan Levy du groupe The Dø. Des cordes, des claviers en pagaille et des rythmiques rock'n'roll, dans lesquels elle s'enroule avec la morgue de Patti Smith. Et une ballade folk renversante, *It's You*, en duo avec Cat Power. Des invités qui pourraient se retrouver sur scène à l'Olympia en mai, en clôture de la tournée française. (GG)

«Soliloquy» (Barclay). En concert le 16 mai à Paris (Olympia).





CULTURE

Le soliloque polychrome et post-punk de Lou Doillon

La chanteuse à la voix rocailleuse publie un troisième album ouvert aux dialogues

MUSIQUE

La relance après l'austérité. Lou Doillon change de politique et les sondages repartent à la hausse. Un peu refroidi par la rudesse monochrome de son deuxième album, *Lay Low* (2015), on s'emballe cette fois pour l'ardeur colorée de *Soliloquy*, qui ne se contente pas de se parler à lui-même. C'est en effet dans le dialogue avec différents réalisateurs artistiques que se révèle la fantaisie de l'actrice-mannequin, devenue musicienne à quasi plein temps.

Supporteur et ange gardien, Etienne Daho avait pris seul en main, en 2012, les débuts de la fille de Jane Birkin et de Jacques Doillon, dont les chansons, exutoires de ses échecs et de ses frustrations, voyaient leur dépouillement folk paré de soyeux arrangements pop et soul. Le succès critique et commercial de *Places* (plus de 200 000 exemplaires vendus, Victoire de la musique de l'interprète féminine de l'année) surprit autant celle qui se désignait comme « la bâtarde de la famille royale » que ceux qui voyaient en Lou Doillon une « people » plus qu'une artiste.

Souci d'émancipation ? Quête de crédibilité ? La chanteuse quittait ensuite le cocon musical tissé par Daho pour se confronter, dans *Lay Low*, aux paysages rêches de l'hiver canadien, cadre

des enregistrements réalisés par Taylor Kirk, chanteur et clavier du groupe Timber Timbre, réputé pour ses stylisations dénudées du folk et du blues américains. « Je voulais aller jusqu'au bout d'une démarche, arracher tout ce qui était de l'ordre de l'artifice, pour obtenir un disque terrien, rempli de larmes, de sang, de la violence de la vie », explique la brune filiforme à voix de rocaille à propos de cet album crépusculaire, résonnant aussi du suicide de sa demi-sœur, Kate Barry (1967-2013), et des problèmes de santé de sa mère. « Je prenais le risque de l'impudeur. J'ai pu être gênée que le public ait à subir ça », reconnaît également Lou Doillon, atablée dans le bistrot Square Trousseau, à deux pas de chez elle, dans le 11^e arrondissement parisien.

Frissonnantes esquisses

Depuis, Jane Birkin s'est rétablie. L'autre demi-sœur de Lou Doillon, Charlotte Gainsbourg, a signé à son tour un disque de deuil, *Rest* (2017), essentiellement écrit en français. Sans doute était-il temps pour celle qui continue à préférer l'anglais de passer à autre chose. D'autant que, si son deuxième album, *Lay Low*, avait été plutôt bien accueilli à l'étranger (tourné aux Etats-Unis, en Australie, au Japon, en Corée...), il avait pris à rebrousse-poil nombre des fans français de *Places*.

« Mon goût pour la mélancolie et la solitude ne m'a jamais empêchée de me marrer », constate la volubile Doillon, en expliquant comment elle a cherché à réintroduire de la couleur dans le noir et blanc de ses chansons. « Tout commence avec les maquettes, assure celle qui, jusque-là, fournissait à son réalisateur les frissonnantes esquisses de titres simplement accompagnés d'une guitare sèche. Le réflexe naturel de mon "producteur" était alors de préserver cette fragilité. »

Une fois les morceaux écrits et composés, la chanteuse les a cette fois enregistrés avec un batteur, le multi-instrumentiste Nicolas Subréchicot, et l'habituel complice guitariste, François Poggio, invité à préférer l'électricité à l'acoustique. Cette matière brute a ensuite été confiée, non pas à un, mais deux réalisateurs artistiques, Benjamin Lebeau et Dan Levy, appelés à arranger ces « démos » à leur façon.

Moitié du groupe electro-pop The Shoes, Lebeau a, dans le passé, mis ses ordinateurs au service des productions de Woodkid, Gaëtan Roussel ou Julien Doré. « Benjamin est le punk de ce binôme de réalisateurs, constate Lou Doillon. Il a un rapport très rock aux machines qu'il utilise comme des instruments "live". » Secoués et déconstruits entre ses mains, l'accrocheur *Burn* s'emballe de guitares new



wave, *Brother* valse avec des cordes, *Last Time* mêle Kurt Weill au ska des Specials...

Influences féminines

Membre du duo The Dø, le multi-instrumentiste Dan Levy a installé son studio d'enregistrement dans un ancien château d'eau normand, où il a récemment façonné les productions de Thomas Azier, Owlle, Yorina ou Jeanne Aded. « Si Benjamin a l'instinct fougueux d'un Pollock, Dan aurait plutôt la méticulosité pointilliste d'un Seurat », analyse la chanteuse, dont des chansons comme *All These Nights*, *Widows* ou *Nothings* ont bénéficié de la sensibilité cérébrale – et parfois ombrageuse – de Levy. « Cela n'a pas toujours été simple, mais j'ai connu plus compliqué », s'amuse Lou Doillon, en se souvenant de ses premiers tournages avec son père – *Trop (peu) d'amour*, *Carrément à l'ouest* – ou avec des réalisateurs de « caractère » tels Bernie Bonvoisin (*Blanche*) ou Abel Ferrara (*Go Go Tales*).

Avec son batteur et clavier, Nicolas Subréchicot, la chanteuse a aussi participé au renouvellement polychrome de *Soliloquy* en réalisant une poignée de titres (*The Joke*, l'excitant *Too Much...*), rappelant que, loin de se contenter de folk dépressif, la trentenaire franco-britannique est une pimpante enfant des années post-punk et une fan de comédies musicales. Ce troisième album ne serait pourtant pas ce qu'il est sans la plus-value émotionnelle apportée par *It's You*, le duo enregistré avec Cat Power, icône du spleen musical américain : « Nous nous sommes croisées une première fois à Paris, il y a quelques années, quand elle enregistrait dans le studio de Philippe Zdar. Nous avons ensuite continué d'échanger sur Instagram. Je lui ai envoyé la session Pro Tools de *It's You* en lui disant : "Fais-en ce que tu veux" ».

La délicatesse fantomatique de cet échange est l'un des sommets de ce disque marqué d'autres influences féminines. « Parmi les gens qui me reflètent et m'inspirent, il y a d'abord une garde rapprochée de filles », reconnaît Lou Doillon, citant des poétesses ou romancières comme l'Autrichienne Ingeborg Bachmann, la Canadienne Anne Carson, la scénariste américaine Dorothy Parker, les mémoires de Simone de Beauvoir, ou des plasticiennes telles Sophie Calle, Annette Messager et Louise Bourgeois. Des modèles féministes ? « Surtout des femmes qui se sont mises au travail ! » ■

STÉPHANE DAVET

Soliloquy, 1CD Barclay/Universal.
 Concerts : le 31 mars, au festival *Les Paradis artificiels*, Lille ; le 1^{er} avril, au festival *Mythos*, Rennes ; le 16, à l'Olympia, Paris.
 Toutes les dates sur Loudoillon.fr

« Mon goût pour la mélancolie et la solitude ne m'a jamais empêchée de me marrer »

LOU DOILLON
 chanteuse



MUSIC
LOU DOILLON

TEXTE
SOPHIE ROSEMONT

PHOTOS
MANON VIOLENCE

Monologue
à plusieurs voix

LOU
DOILLON

Après la révélation fracassante de Places et la confirmation de Lay Low, Lou Doillon nous envoûte définitivement avec Soliloquy, où son folk intimiste s'aventure dans de nouvelles contrées musicales. Interview.







Comment est né Soliloquy ?

Lou Doillon : C'est très compliqué de savoir quand et comment ça a commencé. Il y a un an et demi, tout était à l'instinct, au sentiment, les chansons s'écrivaient sans que je sache vraiment pourquoi... Certaines sont allées à la poubelle, d'autres me plaisaient assez pour que je veuille les produire. Or, je ne voulais pas de démos guitare-voix qui m'auraient forcément menée à un folk plus ou moins fragile. Jusqu'ici, ma musique avait toujours rencontré le respect de ceux qui la réalisaient. Étienne Daho y était allé avec la plus grande douceur, le plus grand tact. Taylor Kirk [Timber Timbre, NdR], un mec pourtant bizarre et un peu cinglé, n'était pas non plus très brutal. Je voulais sortir de cette politesse, il fallait qu'on dégomme mes chansons. Alors, j'ai fait des démos avec guitare électrique et batterie, des gros riffs... En sortant de là, ma garde rapprochée était terrifiée ! C'est comme si, au lieu d'aborder un dessin au fusain, je l'attaquais directement au marqueur.

— Le yin et le yang

Et vous avez choisi de travailler avec non pas un seul, mais deux producteurs !

L. D. : Le champ des possibles était immense, alors j'en ai profité. Avec Benjamin [Lebeau, la moitié de The Shoes, NdR], c'était une drôle de collaboration : je faisais des titres construits et cohérents, lui les emmenait en studio et les détruisait avec une wrecking ball. Il ne me demandait même pas le titre du morceau ! Dan [Levy de The DØ, NdR], lui, a besoin d'œuvrer seul. Il m'a au contraire posé beaucoup de questions sur le tempo, les tonalités, les thèmes des chansons... Dan et Benjamin, c'est le yin et le yang. Bien que cela m'ait demandé une souplesse insensée, je suis ravie d'avoir prouvé que je pouvais travailler avec ces deux producteurs, les plus excitants du moment mais aussi les plus complémentaires.

Ce qui, sans enlever à sa cohérence, fait de Soliloquy un disque musicalement hybride...

L. D. : Un producteur nous fantasmait forcément un peu l'artiste à qui il a affaire. Étienne m'a vue soul et pop, Taylor m'entendait folk et blues, Benjamin s'est dit que j'étais punk, alors que Dan, quant à lui, me pense profondément classique. Avec mes complices musiciens, Nicolas Subréchicot et François Poggio, on s'est amusé avec tous les masques que je pouvais porter. D'où le titre de l'album, *Soliloquy*, qui fait référence à cette théâtralité. C'est seulement à la fin que tout s'est éclairé. Alors que jusque là, je conduisais sur une route enneigée et ne voyais pas à un mètre !

Il y a eu aussi cette tournée en 2017, 3 Ring Circus, où vous avez joué, seule avec votre guitare, aux côtés de Richard Hawley et John Grant. Ces concerts ont-ils eu une répercussion sur ce troisième album ?

L. D. : Absolument. Il y a eu un avant et un après. Je me souviens de cette soirée à Sheffield où Richard m'a prévenue : « Ici, soit ils t'applaudissent, soit ils te balancent des bières à la gueule ! ». Je lui ai répondu : « J'y vais quand même ! ». Après, il m'a expliqué que j'étais une « crazy kid », mais que je devais apprendre, une fois pour toutes, à dire « fuck off ». Il ne comprenait pas ma position de petite fille gentille. Et à moi d'essayer d'expliquer que je n'avais pas le droit de faire de la musique, parce que je suis « fille de », que dès que je faisais un truc, on me demandait pour qui je me prenais ! Là, j'ai eu le déclic. Je vais avoir quarante ans, mon fils est bientôt majeur et moi, je suis encore désolée. Mais pour quoi au juste ? J'ai beau avoir affronté des choses violentes, enfanté, enterré des gens, je devais sortir d'une peur réelle.

— Sortir d'une démarche d'excuse

Quelle peur ?

L. D. : Celle que j'ai ressentie entre *Places* et *Lay Low*. J'avais l'impression d'être sur un siège éjectable... Quand on passe une heure avec une journaliste charmante qui finit par écrire un article qui vous détruit en passant toujours par les mêmes canaux, la mère, la filiation, on se dit que ça peut toujours nous tomber dessus, tout le temps. Ça m'a tétanisée. Pour les Français, je suis anglaise, pour les Anglais, je suis française,

“J’ai beau avoir affronté des choses violentes, enfanté, enterré des gens, je devais sortir d’une peur réelle.”

Lou Doillon



“J’ai été actrice, j’ai toujours aimé me déguiser, jouer des personnages, alors j’ai le droit d’être en robe sur la couverture de mon album. Au vu de la réalité du monde actuel, on ne sait pas jusqu’à quand on va s’amuser, alors profitons !” Lou Doillon

pour les gens Gainsbourg, je suis Doillon, pour les gens Doillon, je suis Birkin, pour le milieu de la mode, je suis cinéma, pour le cinéma je suis musique, pour les féministes je ne le suis pas assez, pour les autres beaucoup trop... Ça fait vingt ans qu’on ne comprend pas ce que je suis. Mais, comme l’écrit si bien Marcelle Sauvageot : « *Je me suis revenue* ». Et qui m’aime me suive ! Grâce à cette parole de Richard, j’ai assumé de faire exactement ce qui me passait par la tête sur Soliloquy. Sortir d’une démarche d’excuse.

Après Places, il y a cet album plus sombre et rugueux, Lay Low... Etait-ce lié à cette appréhension ?

L. D. : Lay Low a insisté sur quelque chose qui était là, dans Places. Je souhaitais me montrer sans artifice. D’où la texture organique, avec beaucoup de grain, d’où la pochette avec un selfie que je fais toute seule au réveil... Pour offrir mon imaginaire, mon inconscient, ma rêverie, mon sommeil, etc. Cette radicalité, c’était une étape indispensable. Après, soit je rentrais encore plus dans les tréfonds, soit je bousculais tout et je repartais dans un album avec lequel j’avais de la distance. Comme le disait Bertolt Brecht, et mon père également, il faut savoir s’arrêter. Quand tu filmes quelqu’un en larmes, le public le voit ; si tu filmes quelqu’un qui retient ses larmes, le public pleure... Des concerts façon chapelles ardentes, ça rend le public témoin de trop d’émotions, ça peut mettre mal à l’aise. Et puis, le fantasme de la folkeuse qui prend sa guitare le soir quand elle a mal au cœur, stop ! Non, c’est dix heures de studio par jour, pas aller poser sa voix entre deux virées shopping. Je voulais un cadre, une mise en scène. J’ai été actrice, j’ai toujours aimé me déguiser, jouer des personnages, alors j’ai le droit d’être en robe sur la couverture de mon album. Au vu de la réalité du monde actuel, on ne sait pas jusqu’à quand on va s’amuser, alors profitons ! Et si je peux transmettre ce message par la musique, je suis ravie.

— **Juste de l’encre**

À propos de transmission, que pense votre fils Marlowe de Soliloquy ?

L. D. : Une phrase qui veut dire beaucoup et qui m’a fait rire : « *Celui-là, je pourrais peut-être l’acheter !* ».

Vous dessinez aussi... En quoi cette pratique artistique est-elle liée à votre musique ?

L. D. : On m’a déjà dit que je dessinais comme je chante, sans doute parce que je fais très attention à trouver l’équilibre. Mes dessins, avec juste de l’encre, doivent définir une ligne entre vide et plein. Dans mes albums, il y a beaucoup de silences. Quand un piano doit intervenir dans une chanson, il doit être comme un personnage dans une pièce, il fait ce qu’il a à faire et repart. Je ne veux pas que trop d’instruments se superposent. J’avoue être vite submergée quand il y a trop d’informations en même temps. Comme une araignée, je passe mon temps à tisser ici et là, insuffler du classique dans un son trop rock, et inversement. Il faut créer de la nuance.

— **Copines sur Instagram**

Sur Soliloquy, il y a ce duo avec Cat Power. Comment vous-êtes vous rencontrées ?

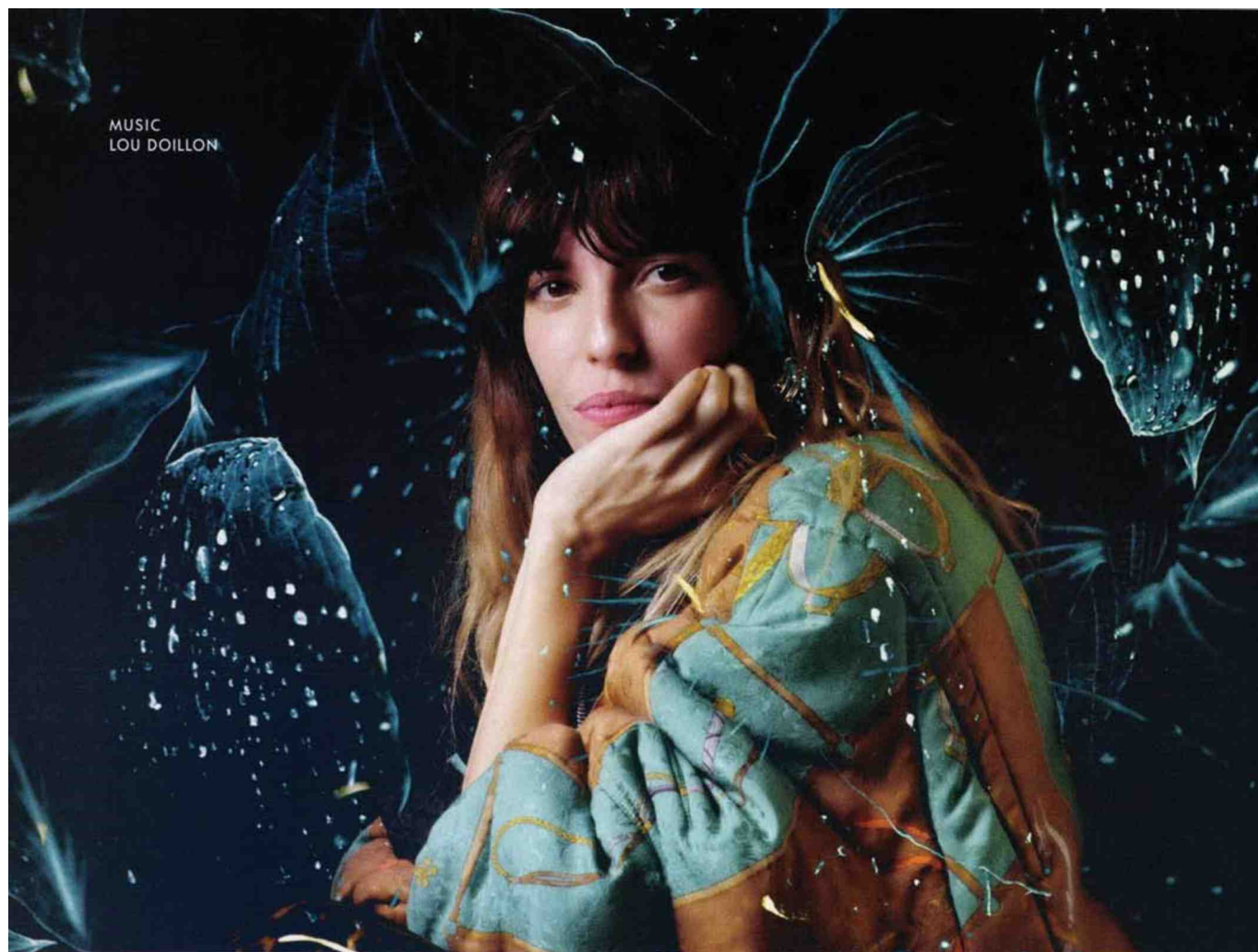
L. D. : On s’était croisées quand je faisais le mix de mon premier album avec Philippe Zdar avec qui Chan enregistrait Sun. Un peu plus tard, on est devenue copines sur Instagram : quand elle a posté une photo de Lay Low, j’ai failli avoir une attaque cardiaque ! On se connaît peu mais on échange régulièrement : depuis vingt ans, Chan fait ce métier que je découvre depuis quelques années et, depuis trois ans, vit seule avec un petit garçon, ce que je fais depuis vingt ans ! Quand j’ai écrit « *It’s You* », qui ne supportait aucun arrangement et à qui il fallait un apport singulier, j’ai pensé à Chan, et uniquement à elle.

— **Tous les livres de Patti Smith**

Quelles étaient vos références pendant la confection de l’album ?

L. D. : Sans le faire exprès, j’ai lu beaucoup de femmes. Celles qui travaillent l’intime avec une honnêteté insensée : Dorothy Parker, Sylvia Plath, Emily Dickinson, ne se laissent jamais tranquilles. Les mémoires





MUSIC
 LOU DOILLON

“Je prends le plaisir partout où il est : boire, manger, cuisiner pour mes amis, voir un film dans une jolie salle, rouler de belles clopes !” Lou Doillon

de Simone de Beauvoir comme celles de Kim Gordon. Tous les livres de Patti Smith. Seules, elles ont cherché loin en elles. J'adore le travail de Sophie Calle, Annette Messager, Louise Bourgeois. C'est une famille choisie à laquelle je tiens beaucoup. Elles ont toutes quelque chose en commun...

La solitude, peut-être, le prix à payer pour vivre pleinement son art ?

L. D. : C'est fort possible. De mes vingt à trente ans, l'âge où on sort beaucoup, j'ai passé 90% de mon temps chez moi, à écrire des chansons et dessiner, sans savoir où ça me menait... C'est à la trentaine que tout s'est réalisé. Peut-être du fait de mon côté cancre, dès l'adolescence, je voulais passer des soirées à lire et écrire. Comme je le dis à mon fils : c'est à nous, de mettre la barre aussi haut qu'on le veut. Même quand on fait une tarte aux pommes, il faut de l'amour, de l'investissement : moi je regarde 52 tutos et je compare 15 recettes pour qu'elle soit la meilleure ! Ma mère n'en peut plus... (rires) Mais je prends le plaisir partout où il est : boire, manger, cuisiner pour mes amis, voir un film dans une jolie salle, rouler de belles clopes !

Donc vous êtes un peu perfectionniste sur les bords ?

L. D. : Control freak, on peut le dire ! Ce qu'on peut me reprocher de pire, c'est l'opportunisme, le dilettantisme... Jamais je pourrais me permettre ça. Quand on m'a un jour proposé un disque en « cadeau d'anniversaire », j'ai refusé, bien sûr ! Je préfère faire un album que tout le monde n'aime pas forcément, mais qui vienne de moi, à mille pour cent. Quand les gens me parlent de leur émotion à écouter une chanson comme « I.C.U », je vois qu'elle ne m'appartient plus, qu'elle est devenue la bande sonore de certains instants de leurs vies. Et c'est merveilleux. — P

ludoillon.fr & facebook.com/ludoillon

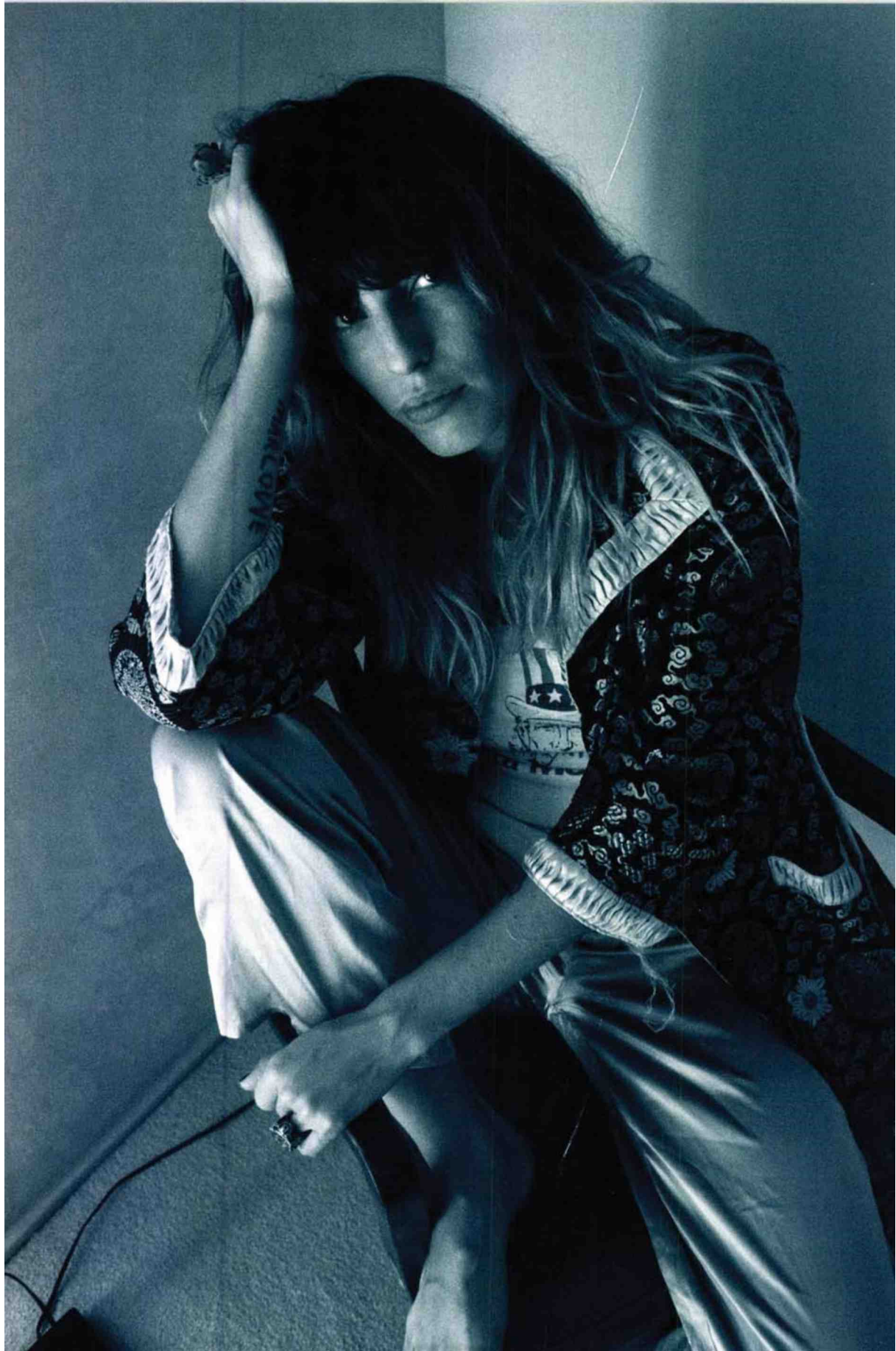


Sacré numéro

LOU DOILLON SE RÉINVENTE

Depuis ses débuts dans la musique il y a six ans, la pétillante Lou Doillon dévoile au fil de ses albums différentes facettes et humeurs qui font d'elle une auteure-compositrice-interprète passionnante. Sur son troisième opus, *Soliloquy*, la talentueuse artiste développe un dialogue fertile avec plusieurs producteurs. Aux antipodes de la folk intimiste, elle y révèle une exubérance et une audace joyeuses et théâtrales à l'énergie communicative.

Portraits Cameron McCool





Sacré numéro – Lou Doillon

Propos recueillis par Christophe Conte

Plus de six ans après la sortie de *Places*, son premier album, Lou Doillon a bel et bien trouvé sa place dans le paysage de la musique en France. Partie avec un lourd handicap aux yeux des procureurs du métier – ancienne mannequin et comédienne, (jolie) fille de... – elle a conquis le public sans leur laisser le temps de sortir le lance-flammes, laissant agir en contre-feux son naturel irradiant, sa voix capiteuse et son écriture féline et habitée. De *I.C.U.*, premier titre à combustion immédiate, jusqu'à *Burn*, qui présente son nouvel album, la température n'a pas baissé et Lou Doillon demeure cette chanteuse chaleureuse qui a sauvé bien des hivers de son style calfeutrant, feutré et accueillant. Après s'être aventurée dans les frimas canadiens avec *Lay Low*, son deuxième album de 2015, on la retrouve aujourd'hui en pleine effervescence thermique tout au long de *Soliloquy*, disque qui n'a de solitaire que le titre. Fruit d'un dialogue fertile avec plusieurs producteurs – Benjamin Lebeau de The Shoes, Dan Levy de The Dø, Nicolas Subréchicot –, cet album aux humeurs multiples et aux audaces de chaque instant la voit quitter le confort du folk à guitare et de la pop ourlée pour des terrains plus accidentés, sans rien perdre au passage de sa singularité d'auteure et de compositrice, et ici de coréalisatrice de haut vol. Comme sa demi-sœur Charlotte ou sa sœur de cœur Cat Power (invitée sur le très beau et fantomatique *It's you*), elle prouve que l'intime n'est pas forcément synonyme de repli, mais peut au contraire devenir le lieu de toutes les offrandes, et qu'un soliloque peut parler à tous. Quant à parler avec Lou, c'est toujours un grand plaisir à chaque fois renouvelé.

NUMÉRO : Pourquoi cette idée du soliloque ?
LOU DOILLON : Ce qui m'amuse le plus, c'est que le soliloque implique une forme de théâtralité. Ça me plaisait de sortir de l'intime, même si on se parle à soi, car c'est une forme beaucoup utilisée dans le théâtre classique. Il y a l'idée du chœur, comme dans les tragédies, et il se trouve que j'ai beaucoup utilisé les chœurs dans ce disque, notamment sur ce morceau avec Cat Power, où sa voix se place comme les chœurs de femmes dans les tragédies antiques. Je voulais trouver une forme de distance qui me permettrait de me libérer un peu plus.

Vous parlez beaucoup à haute voix lorsque vous êtes seule ?
 Oui, très souvent, et ça m'a fait beaucoup rire lorsque j'ai vu le spectacle de Blanche Gardin, qui évoque ça. Je me suis sentie beaucoup moins seule. Comme les gens vieux ou un peu fous, il m'arrive de parler à haute voix dans

la rue. Le manque de civisme, par exemple, peut déclencher chez moi de longs monologues. [Rires.] Un mec qui passe trop vite en voiture dans une rue où il y a une école, comme c'est le cas à côté de chez moi, et je suis partie... Une vraie petite vieille reloue. [Rires.] C'est peut-être le fait d'avoir passé beaucoup trop de temps toute seule, on finit par se parler comme à quelqu'un d'autre.

Écrire une chanson, c'est également tenir une conversation avec soi-même ?

La plupart du temps, c'est le cas. Même si je ne pars pas d'un point de vue personnel, j'y reviens forcément à un moment, et, a contrario, si je parle trop de moi, je m'en échappe au bout de deux couplets. En raison de mon statut familial, la notion d'intimité est assez compliquée à gérer, car je pourrais très vite faire du *Voici* en chanson. Donc je fais en sorte de noyer le poisson, et à force de noyer le poisson, j'en arrive à écrire des choses qui m'échappent totalement, et c'est à ce moment-là que ça me plaît.

Le fait de chanter en anglais vous sert-il de paravent ?

Je suis française et le français est ma langue courante. Pourtant j'ai toujours chanté en anglais de façon naturelle, et lorsque je me suis trouvée dans des situations familiales ou amoureuses compliquées, c'était également l'anglais qui s'imposait. Il y a une simplicité dans la langue anglaise qui fait immédiatement décoller un texte, alors que le français me paraît plus compliqué à manier. En français, je fais toujours attention à ce que je dis, c'est sans doute la conséquence d'avoir été mise en lumière très tôt, pour moi, ça reste la langue de la politesse. J'ai le sentiment que l'anglais est plus libérateur.

Votre sœur Charlotte a réussi à chanter en français sur son dernier album, tout en abordant des thèmes très intimes...

Ce qui est très étonnant et très beau avec Charlotte, c'est ce paradoxe qu'elle a d'être à la fois très fragile et très forte. Il suffit de regarder sa carrière au cinéma pour voir qu'il y a chez elle une prise de risque insensée. Que ce soit du côté paternel ou maternel, elle a clairement hérité du gène du risque. Le fait qu'elle ait déménagé, qu'elle vive hors de France l'a peut-être aidée à écrire de cette façon très franche et directe. Elle n'aurait sans doute pas écrit comme ça si elle vivait encore en France. Et puis, comme je le disais, dans cette famille notre intimité n'est pas si intime que ça, et la sienne encore plus, donc à un moment elle a pu trouver la force de le faire, et je pense qu'elle a eu raison.

Soliloquy de Lou Doillon (Wrasse Records). Disponible.



“Pour l’album *Lay Low*, j’étais obsédée par l’idée qu’il fallait être “vraie”, et j’ai voulu que l’album soit comme la captation d’un spectacle. Pour le nouveau, je me suis beaucoup plus centrée sur la production.”

La couleur musicale de votre nouvel album est assez radicalement différente des deux précédents. Sentiez-vous que le moment était venu d’aller voir ailleurs ?

Le danger, c’est d’être tenté de refaire la même chose. Il y a moins de danger pour moi à me renouveler, et j’ai surtout cherché à m’amuser. Je ne pourrai jamais retrouver l’innocence que j’avais sur le premier album. Pour le deuxième, j’avais besoin d’un truc un peu animal, un peu sauvage, et je ne pouvais pas aller plus loin dans cette veine, à moins de faire un album guitare-voix. C’est une option qui s’est posée à un moment, mais je me suis dit que je pourrais toujours faire ça plus tard. Et là, j’avais envie de m’amuser, je voulais m’éloigner le plus possible de l’endroit où l’on était censé m’attendre. Pour *Lay Low*, j’étais obsédée par l’idée qu’il fallait être “vraie”, et j’ai voulu que l’album soit comme une captation sur le vif, comme la captation d’un spectacle. Pour le nouveau, je me suis beaucoup plus centrée sur la production, sans me soucier de la transposition des chansons sur scène, et avec Benjamin Lebeau, j’ai été servie. Maintenant que je dois répéter les chansons pour la scène, je me rends compte du nombre de choses qu’il a mises sur les bandes, des choses chimiques, étranges, que l’on a du mal à définir.

Cela correspond aussi à des choses que vous avez pu découvrir, musicalement, hors de votre socle folk, qui est la base de votre culture musicale...

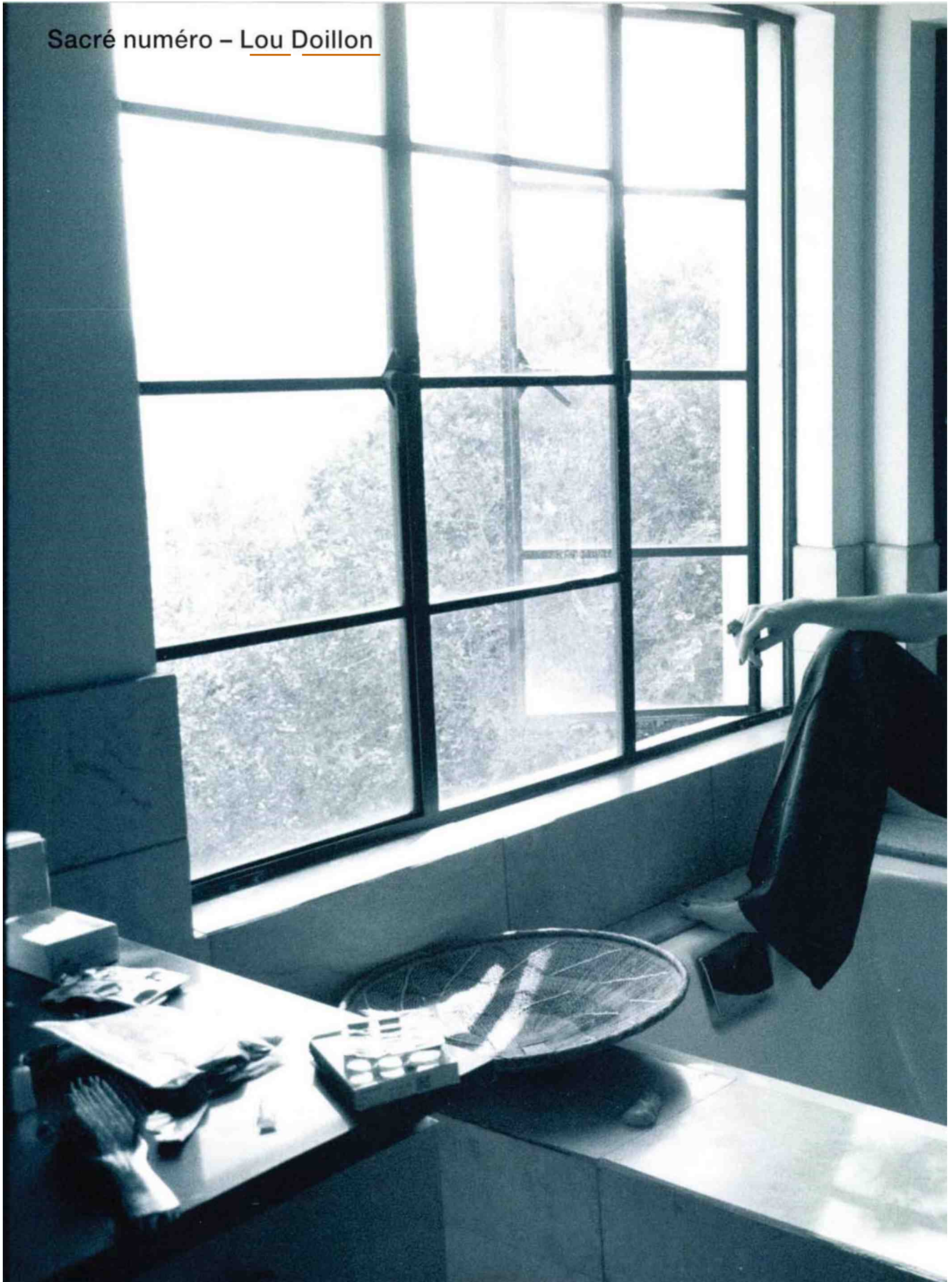
Chez moi, j’écoute le groupe Suicide toute la journée. Les premières choses que j’ai aimées se situaient plus dans une lignée punk ou ska, je n’ai jamais passé mon temps à écouter Joan Baez comme on pourrait le croire. Jusqu’ici, je n’avais pas trop osé aller vers ces territoires qui me semblaient moins rassurants, moins balisés, mais cette fois je me suis dit qu’il était temps d’essayer autre chose. J’ai dû aussi m’adapter à chaque producteur avec lequel j’ai travaillé, que ce soit Benjamin Lebeau ou Dan Levy, car pour chacun il y avait une méthode particulière qui conduisait à une façon de chanter particulière, presque un rôle différent.

Le côté théâtral dont vous parliez au début, aimeriez-vous aussi le transposer sur scène ? J’adorerais, même si je n’aurai sans doute jamais l’aplomb d’une [PJ Harvey](#), qui peut se permettre d’arriver sur scène avec un show hyper théâtral où elle porte des chapeaux de plumes hallucinants, tout en tenant un discours politique très puissant. Mais à mon niveau, j’aimerais faire partager aux jeunes qui viennent me voir quelque chose du rock des années 70 et 80 qui m’a fascinée quand j’étais ado, avec des extravagances que l’on ne trouve plus aujourd’hui. Je me suis toujours reconnue dans le côté *Spinal Tap* du concert rock, ou dans les mises en scène très “drama” de certains artistes de l’époque. À part Björk ou Nick Cave, personne ne fait plus ça aujourd’hui. Pour le premier live en radio de l’album, je suis arrivée en robe lamée, et tout le monde s’est foutu de moi parce que c’était pas filmé, mais je m’en fous. Il y avait un public, il y avait mon père. Et puis peu importe, je fais ça avant tout pour moi. C’était la première fois que je chantais dans une robe, avec des talons, et à mes yeux c’est déjà une étape énorme.

Enfinement vous redevenez la comédienne que vous ne vouliez plus être ?

Dans un sens, oui, mais là, c’est moi qui me mets en scène, ça change beaucoup de choses. C’est aussi parce que mes premiers albums ont marché que je peux me permettre ça aujourd’hui. J’ai démarré cette carrière de chanteuse avec beaucoup de plomb dans les ailes. Si j’avais débarqué en robe lamée à l’époque d’*I.C.U.*, je pense que ça n’aurait pas été possible. Les gens n’auraient même pas voulu écouter la chanson. Aujourd’hui ça passe mieux parce que j’appartiens à la scène musicale française. Qu’on aime ou pas ce que je fais, personne ne me trouve illégitime, enfin je pense.

Sacré numéro – Lou Doillon







Sacré numéro – Lou Doillon

Formaliser le fait d'être une chanteuse, cela vous surprend-il, vous qui ne vouliez pas faire écouter vos chansons au départ ?

Je serai toujours "amateur", déjà parce que j'aime ce mot, et cette idée des choses faites avec amour, mais je n'ai plus envie d'être vue comme un petit animal fragile, sachant que je ne le suis pas du tout. Je n'ai pas envie qu'on me tienne la main pour traverser, et c'est le plus grand cadeau que m'a fait Étienne Daho quand il a produit mon premier album : il m'a prise par la main, mais surtout, à un moment, il m'a lâché la main. Quand j'avais 12 ou 13 ans, une période que j'ai occultée pendant longtemps, je chantais en grimant sur le piano, je m'habillais avec des robes complètement folles, j'étais très extravertie. C'est une amie d'enfance rencontrée lors d'un festival à La Réunion qui me l'a rappelé récemment. Charlotte aussi m'a dit ça, alors que moi j'avais le souvenir de l'ado qui se planquait dans la salle de bains pour chanter, et qui souffrait de devoir aller chez Ardisson faire de la promo. Mais la préado, celle qui correspond beaucoup plus à ce que je suis aujourd'hui, je l'ai laissée longtemps hors de ma mémoire. Cette année je repars avec Gucci, qui est quand même la maison la plus folle, parce que je pense qu'ils ont su déceler ça en moi. J'ai l'image d'une fille à frange et à clope car c'est le temps qui a fait ça, mais au départ j'ai adoré être mannequin, pour la drôlerie que ça représentait, avant que ça ne devienne plus drôle et plus léger du tout.

La gravité de certaines choses autour de vous ces dernières années vous a-t-elle aussi conduite à retrouver une forme de légèreté ?

Je pense, absolument. Ces derniers temps, j'ai eu souvent l'impression de me retrouver métaphoriquement dans une maison avec des fuites de toutes parts, à devoir courir de partout avec une casserole. Quand on prend conscience que ça ne sert à rien, que ça continue de fuir et qu'il faut prendre les choses comme elles viennent, alors on peut revivre en étant un peu plus apaisé. J'ai passé beaucoup de temps avec des gens très proches qui étaient hospitalisés, j'ai connu beaucoup de drames et de morts, et tout ça m'a fait comprendre qu'il fallait que je respire et que j'apprenne à mieux vivre avant que ce ne soit mon tour.

Le succès public de votre premier album vous a-t-il encouragée dans cette voie ?

Il est certain que sans ce succès je n'aurais sans doute jamais refait un disque, et je ne sais pas si je serais encore là aujourd'hui. À l'époque, quand on a commencé à dire que je faisais de la musique, les gens du milieu étaient plus que sceptiques. Les retours étaient plutôt hostiles, alors que personne n'avait écouté la moindre chanson. Je parlais avec un handicap énorme,

“Je serai toujours “amateur”, déjà parce que j'aime ce mot, et cette idée des choses faites avec amour, mais je n'ai plus envie d'être vue comme un petit animal fragile, sachant que je ne le suis pas du tout.”

et c'est le public qui a fait office de premier domino. Le disque d'or la première semaine de la sortie, puis l'enchaînement jusqu'aux Victoires de la musique six mois plus tard, c'est parce que le public a été touché par les chansons... Ça se poursuit aujourd'hui, je croise tous les jours des gens dans la rue qui me parlent avec précision de l'effet qu'a produit sur eux telle ou telle chanson.

Pensez-vous que cela vous a sauvé la vie, au sens premier du terme ?

Oui, car avant ça j'étais finie, cramée, dans un milieu qui te le fait savoir. J'ai commencé à faire des chansons quand il n'y avait plus rien qui marchait, plus un casting à l'horizon, plus une seule perspective. Ce succès m'a sauvée personnellement, professionnellement, financièrement, alors que j'avais déjà joué le dernier biffeton. J'ai fait l'album parce que, justement, il n'y avait plus aucun enjeu. Aujourd'hui on me reconnaît pour ma musique et aussi pour mes dessins, et c'est une belle récompense pour moi, car lorsque je regarde mes journaux intimes de l'époque où j'étais ado, il y a des dessins et des textes de chansons. J'ai l'impression d'avoir fait un grand huit et d'être revenue là où j'ai toujours voulu être.





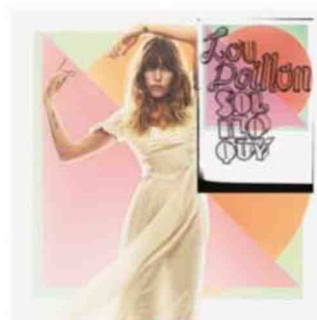
Lou Doillon

“Soliloquy”

BARCLAY/UNIVERSAL

Avec ce troisième album,

Lou Doillon révèle toutes ses potentialités et change de dimension pour s'imposer comme l'une des meilleures chanteuses actuelles. Le parti pris musical est ici très différent : elle s'éloigne du folk au profit d'une optique pop et rock qui se teinte d'électronique et de blues, soigne particulièrement les mélodies et fait la part belle aux ballades mutantes et aux excitations en apesanteur. L'ouverture (“Brother”) donne le ton, et l'impression perdue au fil des douze morceaux qui, avec une concision exemplaire, s'enchaînent sans la moindre baisse de tension et alternent phases de recueillement (“All These Nights”, “Nothing”), éclats de vivacité (“Burn”, “Too Much”) et envolées lyriques (“The Joke”, “Soliloquy”, “Widows”) : tout en s'inscrivant dans une certaine intemporalité et en adoptant, parfois, une optique vintage qui peut évoquer les années quatre-vingt, l'ensemble est de facture très moderne grâce à une production futée à laquelle elle a contribué directement au côté de Benjamin Lebeau (The Shoes), avec des respirations différentes lorsqu'elle confie trois titres plus dépouillés à Dan Levy (The Do) ou s'offre une parenthèse acoustique



en compagnie de Cat Power à l'occasion d'une mélodie émouvante (“It's You”). La poignée de musiciens qui l'accompagne avec délicatesse confectionne un écrin qui met en valeur sa performance vocale : impossible de ne pas succomber au charme de sa voix légèrement voilée, dont le timbre rauque et envoûtant métamorphose son répertoire en une entreprise de séduction hypnotique et addictive.

☆☆☆ 1/2

H.M.



CRITIQUES

82 Lire 88 Voir 92 Ecouter 93 Sortir



AVANT-PREMIÈRE

Lou y es-tu ?

Cela fait longtemps que Lou Doillon n'est plus seulement la fille de Jane Birkin et du cinéaste Jacques Doillon. Car, à 36 ans, elle mène plusieurs carrières en alternance : mannequin, comédienne et auteur-compositeur de ses chansons. Depuis que l'excellent « Places » l'a révélée au public en 2012, on reconnaît immédiatement son style, cette voix grave qui s'exprime en anglais et, pour l'accompagner, une musique ample. Son troisième disque, « Soliloquy » (*Barclay, le 1^{er} février*), a été conçu pendant la tournée de son album précédent, « Lay Low ». Dans un long soliloque, elle exprime sa solitude, son féminisme, ses espoirs et ses doutes. Elle s'est appuyée sur Benjamin Lebeau (*The Shoes*) et Dan Levy (*The Do*) pour coréaliser cette suite de ballades qui contiennent la part d'intimité que veut bien offrir la discrète Lou Doillon.

SOPHIE DELASSEIN



CULTURE

Lou Doillon, la danse de la souplesse

CHRONIQUE Sur son troisième album, «Soliloquy», la chanteuse assume sa dualité et casse son image de folkeuse sensible.



LA MUSIQUE

Olivier Nuc
onuc@lefigaro.fr

Son retour est une des réjouissances de ce début d'année. Depuis son premier disque, *Places*, Lou Doillon est devenue une artiste qui compte dans le paysage. Après avoir consacré deux années à sa conception, et s'être investie comme jamais dans sa réalisation, la trentenaire sort vendredi *Soliloquy*, «un album dont je suis plus responsable que les précédents», souffle-t-elle. D'elle, on apprécie le timbre grave, l'écriture personnelle et le phrasé reconnaissable entre mille. Après deux albums centrés autour de sa guitare acoustique, Lou Doillon a décidé de dynamiter l'architecture de sa musique. «J'ai voulu chercher de nouvelles limites, à travers des expériences nouvelles, notamment dans la joie de la collaboration», explique-t-elle. C'est le disque le plus compliqué que j'ai eu à faire, entre autres parce qu'il m'a fallu tenir tête aux fortes personnalités dont j'avais choisi de m'entourer.»

D'un côté, Benjamin Lebeau, artificier de The Shoes et collaborateur recherché. De l'autre, Dan Levy, fondateur de The Do, réalisateur soigné et exigeant. «C'était comme de travailler avec Pollock et Seurat à la fois, s'amuse la jeune femme. Cela m'a demandé beaucoup de souplesse.» Avec Lebeau, qui dynamite les morceaux de l'intérieur, le travail tient du cadavre exquis, tandis que Levy œuvre dans la minutie. Pour faire le lien entre ces deux pôles, des titres réalisés par Lou Doillon elle-même, avec son complice Nicolas Subréchicot. Il en résulte un album paradoxalement homogène, électrique, zébré d'élec-

tronique et empreint d'une distance assez anglo-saxonne. «L'idée du titre, *Soliloquy*, c'est celle de la deuxième voix qui rigole, celle de l'observateur. J'avais envie de théâtralité, de mise en scène, de jeu de masques et pas envie qu'on frôle le manque de pudeur. Quand je chante la jalousie, c'est que je suis capable de la dépasser, de la mettre à distance», glisse-t-elle dans un grand sourire.

Un double héritage

À vouloir être acceptée comme musicienne, Lou Doillon avait peut-être gommé plusieurs aspects de sa personnalité et poussé le curseur trop loin sur l'austère *Lay Low*, en 2015. Un disque que son père Jacques Doillon lui-même avait trouvé trop sérieux. «Au lieu d'annuler la comédie, l'humour et la mode, j'ai choisi cette fois-ci d'accepter la fanfare étrange que je suis. Il était temps», dit-elle. Française et cérébrale par son père, anglo-saxonne et fantasque par sa mère, Jane Birkin, Lou Doillon assume ce double héritage avec bonheur. «J'adore le côté clown des Anglais, qui parlent de choses graves avec la plus grande légèreté possible.» Truffé de références à la musique des années 1980 qu'elle affectionne pour sa simplicité, *Soliloquy* revêt le côté direct de notre époque. «Nous vivons des temps où tout est saccadé, où l'on passe de la gifle au bisou sans transition. L'album reflète ça.»

On pense parfois aux climats de The Cure ou de Siouxsie and the Banshees sur des morceaux aux gimmicks sonores obsédants, dans lesquels se cachent des paroles souvent sombres et violentes. Avec ce disque bigarré et ludique, Lou Doillon s'affirme dans toute sa complexité et ses harmonieux paradoxes. ■

Soliloquy (Barclay-Universal Music), le 1^{er} février. Le 16 mai à l'Olympia (IX^e).



MUSIQUE

LOU ET APPROUVÉE

Lou Doillon signe un nouvel album composé de belles ballades mais aussi de chansons plus électriques et dansantes. Un mélange réussi.

Encouragée par Etienne Daho à ses débuts, **Lou Doillon** met actuellement sa carrière de comédienne entre parenthèses pour se consacrer à la musique.

Elle défendra son nouveau disque sur les scènes françaises et européennes à partir d'avril.

Le meilleur rôle d'une actrice est parfois celui de chanteuse. **Lou Doillon** ne l'ignore pas. C'est dans cette discipline que s'impose désormais la jeune femme dont le premier album, *Places* (2012), lui avait valu de décrocher le prix de l'interprète féminine de l'année aux Victoires de la musique. Avec *Soliloquy**, qui succède au majestueux mais sombre *Lay Low*, la chanteuse à la voix rauque et à la pop-folk raffinée confirme tous les espoirs placés en elle. Etienne Daho, qui fut son premier mentor, ne doit pas regretter de l'avoir encouragée à sauter le pas. Il y a dans cette parution de très jolies trouvailles, plus punchy que jamais. Comme si la fille de Jane Birkin et de Jacques Doillon avait envie de se lâcher davantage, de hurler à la face du monde ce dialogue avec elle-même (d'où le titre choisi par l'artiste) et d'oublier les accords délicats et bien troussés de sa seule guitare. L'une des têtes pensantes du groupe The Shoes, Benjamin Lebeau, a sûrement contribué à cette métamorphose bienvenue. Sonorités punk, accents reggae, envolées électriques et dansantes : la chanteuse s'en donne à cœur joie sur certains morceaux, mais n'oublie pas ses premiers fans en livrant parallèlement de solides ballades, plus proches de l'univers de l'autre chef d'orchestre de *Soliloquy*, Dan Levy, de The Dø. Des moments de grâce pure sont même atteints, comme ce duo qu'elle forme avec Cat Power le temps d'une chanson. Un ensemble à découvrir bientôt sur scène – sa tournée démarre début avril. Un tapis rouge l'attend...

Pierre de Boishue

* Barclay/Universal.



CULTURE

SOLILOQUY, par LOU DOILLON (BARCLAY)

Elle en fait beaucoup, Lou Doillon : actrice, chanteuse, égérie de mode, et même *people* à son corps défendant. Difficile de faire autrement, quand on est la fille de Jane Birkin et du cinéaste Jacques Doillon, la sœur de Charlotte Gainsbourg et de la regrettée photographe Kate Barry. Au Café de Flore, à Paris, elle déboule pour parler de son troisième album, « Soliloquy », où elle chante, toujours en anglais, tout ce qui cloche en elle. Devant un café allongé, sans fard et décoiffée, elle parle vite et de tout. De ses failles surtout.

HAUTS ET BAS

« Dans mes précédents albums, j'avais tendance à me dévoiler, mais comme ce n'est pas toujours simple, je ne le faisais que partiellement, en noir et blanc. Cette fois, j'ai davantage puisé dans ma singularité, dans ce que j'ai de décousu, d'étrange, de varié. J'ai insisté sur les couleurs, la fantaisie, la drôlerie. Sur les hauts et les bas auxquels je suis sujette depuis l'enfance. Je n'aime rien tant que la diversité des sentiments. Nous vivons une époque où il est de bon ton de positiver, de dire que tout va bien, et où chacun se présente comme le héros de sa propre vie. Dans mes chansons, je n'ai pas envie de surli-gner ce que j'ai de fort en moi. Je préfère travailler sur les failles. C'est réconfortant, cela me permet de prendre de la distance. C'est aussi ce que j'aime et recherche dans la musique des autres, la littérature, l'art contemporain. Rien ne me fait plus plaisir que de croiser des gens qui me disent avoir survécu à des moments de solitude grâce à l'une de mes chansons. Parce qu'ils s'y sont reconnus. »

POP

“Je parle toute seule”

LOU DOILLON sort un troisième album, “SOLILOQUY”, où elle sonde ses états d'âme avec autodérision

Propos recueillis par SOPHIE DELASSEIN



SOLILOQUE

« Je parle toute seule. Je me sonde tout le temps, et mon métier m'amène à parler de ce que je suis, de ce que je fais, de ce que je ressens. Mais je suis arrivée à un âge de lucidité, je me connais désormais assez pour me choper en flagrant délit et me foutre de ma propre gueule. Je me coince moi-même, ça m'amuse de me surprendre à parler tout haut. En même temps, ce qui m'intéresse, c'est la récurrence des choses, ce que nous est commun, ce que nous faisons machinalement, sans réfléchir.

Mes potes et moi avançons dans la vie en parallèle. Or si nous nous regardons en face, avec franchise, nous constatons que dans nos histoires d'amour, par exemple, nous reproduisons sans cesse les mêmes schémas sentimentaux. Les gens changent, pas les scénarios amoureux. »

BESOIN DE PERSONNE

« Je suis indépendante techniquement puisque je ne dépends de personne : ni de mes parents ni d'un conjoint. Je gagne ma vie, plus ou moins bien, depuis mes 15 ans.

C'était la condition pour ne pas poursuivre mes études – je le regrette maintenant. A l'adolescence, la discipline du collège m'était insupportable, mais comme je suis une petite maligne, je n'ai quitté le bahut qu'après avoir trouvé un agent et signé deux engagements au cinéma. J'ai su très tôt que le fait de m'assumer garantissait ma liberté en général et ma liberté de choix dans la mode ou au cinéma. Seule ma peur de la solitude me rend dépendante : j'aime profondément les autres, j'ai besoin d'eux. A quoi bon vivre si on n'a pas des potes, des amoureux ? »

MON FILS ET MOI

« Mon fils a 16 ans. Je réalise, quand je le vois avec ses amis, que j'ai été mère à 19 ans. Il est en opposition avec ses parents, comme c'est souvent le cas à cet âge. Sa façon de se rebeller, c'est d'obtenir de bons résultats en classe. Le métier de parent me passionne : j'adore m'asseoir avec un bol de pop-corn sur les genoux pour le regarder évoluer. Ce que je vois me plaît énormément. »

BOUGEOTTE

« La mère de ma mère était actrice, et le père de ma mère, peintre. Si on remonte plus haut dans l'arbre généalogique, le père de ma grand-mère avait un théâtre et une troupe. Par atavisme, j'ai ce rapport particulier au quotidien qu'ont les gens du cirque, par exemple. Qui peut comprendre ce que cela représente de faire un métier où on se met en danger presque tous les jours ? Depuis que je suis petite, je bouge tout le temps. Mon seul point fixe, c'est moi, je suis ma propre maison. J'adore cette existence nomade, a fortiori la vie en tournée : dormir dans le bus, former une tribu avec les musiciens. Je sais voyager léger. » ■

DISQUE Lou Doillon retrouve le sourire

LOU DOILLON

« **SOLILOQUY** », Barclay.

En concert le 31 mars à Lille, le 1^{er} avril à Rennes, le 6 avril à Alençon... et le 16 mai à Paris à l'Olympia.

Jusque-là, il fallait avoir le moral pour écouter Lou Doillon. Deux albums beaux mais dépressifs : un premier qui soignait une rupture, un second hanté par la mort de sa grande sœur, la photographe Kate Barry. Cette fois, pour « Soliloquy », qui vient de sortir, la fille du cinéaste Jacques Doillon et de la chanteuse Jane Birkin a fait entrer la lumière.

Les couleurs éclatantes ont remplacé le noir et blanc triste et élégant. Douze chansons foisonnantes, où l'artiste de 36 ans semble s'être amusée. « Il fallait, confirme-t-elle dans un grand éclat de rire. C'est une grande force de rire justement, c'est revenu, et ça fait du bien. » Et ça s'entend. Lou Doillon se lâche sur « Soliloquy » où elle assume tout. « Le dé clic s'est fait grâce à Richard Hawley. J'ai joué avec lui dans un pub de sa ville à Sheffield. Trois concerts où les gens venaient sans savoir d'où je venais. Richard m'a dit : *Je ne comprends pas que la fille qui habite autant ses chansons en concert se planque dans la vie.* Sur scène, j'assumais, mais au quotidien j'avais un peu peur. Ce n'est plus le cas. C'est la première fois que je me sens musicienne à part entière. »

Et elle fait de la musique, de la vraie, entourée de l'Américain Cat Power le temps d'un duo et surtout de deux sorciers français du son : Benja-



LAFFRÈRE/POULPQUET

min Lebeau, du groupe électro pop The Shoes, producteur de Gaëtan Roussel, Julien Doré, Woodkid, Clara Luciani et Dan Levy, moitié du duo The Dø. Ils ont malaxé, bousculé ses chansons, grâce aux cordes qui filent comme des serpents sur « Brother », au blues branché sur 100 000 volts de « The Joke », ou à la pop des années 1980 incarnée par l'entêtant single « Burn ». « J'avais envie d'embrasser toute la musique que j'aime. » Avec bonheur plutôt que malheur. « Je suis plutôt rigolarde dans la vie. Les moments sombres, personne ne les voit. Sauf quand j'en ai fait des chansons. *Soliloquy*, ça vient de soliloque, le fait de parler tout haut, avec cette petite voix qui se moque un peu de soi-même. Mon père a toujours dit : *Lou, elle a de la fantaisie.* Mais il a aussi tendance à me répéter : *Attention à ne pas devenir trop sérieuse.* »

EMMANUEL MAROLLE

Après deux albums noirs, Lou Doillon met de la couleur dans son nouvel album.



L'ÉPOQUE



La fille de Jacques Doillon et de Jane Birkin, animal farouche.

DANS LA GUEULE DE LOU

La chanteuse et comédienne sort *Soliloquy*, un troisième album tempétueux, traversé par un sentiment d'urgence.

MUSIQUE

Le premier album de Lou Doillon, réalisé avec le parrain de la pop Etienne Daho, fut celui de la révélation (*Places*), le deuxième, confectionné au Canada avec l'artisan Taylor Kirk (Timber Timbre), celui de la confirmation (*Lay Low*). Avec le troisième, *Soliloquy*, vient le temps de la remise en question. La fille de Jacques Doillon et de Jane Birkin ne se repose pas sur ses lauriers. L'auteure et compositrice de 36 ans déterre la hache de guerre dans un disque qui respire l'urgence. La démarche volontaire, la batterie martiale, les guitares saccadées, la basse implacable, l'artiste, quand elle

fait équipe avec les producteurs Benjamin Lebeau (The Shoes) ou Dan Levy (The Do), dégage des chansons orageuses (*Brother, All These Nights*). Cet album est un animal farouche, capable d'une indocile cavalcade new wave (*Burn*) et de ruades synthétiques (*Nothings*). Le grondement sonore s'apaise le temps de quelques titres et d'un duo avec Cat Power (*It's You*). Les deux voix félines se mêlent alors dans une ambiance folk crépusculaire et fantomatique, entre chat et Lou. ▲

Soliloquy (Barclay/Universal). En tournée. Le 16 mai à l'Olympia, Paris (IX^e).



ESPRIT WEEK-END

LE DIMANCHE IDÉAL DE...



LOU DOILLON

Quatre ans après « Lay Low », la chanteuse-comédienne signe paroles et musique de son troisième album chez Barclay, « Soliloquy », avec un titre phare, « It's you », réalisé avec l'Américaine Cat Power.

À quoi associez-vous le dimanche en priorité ?

Sur ce point, je suis très française et le dimanche se passe en famille. Aujourd'hui, c'est devenu une famille d'amis. Le dimanche soir, quoi qu'il arrive, les meilleurs amis, et aussi la famille, savent que je suis en train de cuisiner. Les Anglais appellent ça le « Sunday Roast ». Ma mère m'a transmis cette passion qui va de pair avec sa générosité. Le dimanche soir, je fais volontiers un shabu-shabu, sorte de fondue

japonaise. Si j'ai plus de temps, j'aime les projets un peu ambitieux : le pulled pork, le porc à l'effiloché, ou un shepherd's pie, une sorte de hachis parmentier. La cuisine me repose la tête.

Vos lieux fétiches le dimanche ?

Mon église, s'il devait y avoir un lieu de recueillement, c'est la librairie Shakespeare & Company, à Paris. C'est un peu une fusion entre une librairie et une bibliothèque. J'y vais

régulièrement pour y lire pendant une heure, près du piano, au premier étage. Il y a des alcôves. J'aime aussi Page 189. Les librairies sont mes lieux préférés pour me ressourcer.

Plutôt Houellebecq ou Modiano ?

J'ai envie de dire les deux. Ce qui m'amuse avec Houellebecq, c'est qu'il arrive à percer dans l'actualité à travers la littérature. C'est très plaisant. Cela dit, par esprit de contradiction, j'ai préféré lire *Crac* de Jean Rolin, la semaine de la sortie de *Sérotonine*. D'une manière générale, c'est rare que je lise des auteurs contemporains. J'ai encore une soif de lire les classiques et la poésie. J'aime beaucoup Sylvia Plath et la canadienne Anne Carson, ou encore la poésie étrange de Charles Bukowski et de Richard Brautigan.

Pourquoi la poétesse américaine Sylvia Plath ?

Pour moi, elle fait partie d'une constellation de femmes qui me fascinent, tout comme la canadienne Anne Carson, Joan Didion, Dorothy Parker que j'adore, Sagan ou Simone de Beauvoir... Ce qui m'émeut, c'est la force, voire la brutalité, dans leur manière de parler de soi. C'est aussi le cas d'artistes contemporaines comme Tracey Emin ou Sophie Calle qui travaillent sur l'intime. Quand on entend Sylvia Plath lire ses propres poèmes, il y a une sorte d'humour tragique. Pour moi, l'humour est de l'ordre de la lucidité. Les gens drôles sont souvent plombés. J'aime cette formule de Benoît Poelvoorde : « *Le rire est une forme d'accalmie.* » J'ai eu la chance de grandir entourée de gens très drôles dans ma famille.

La « bâtarde de la famille royale », c'est fini ?

On m'a parfois résumée en ces termes. Mais je n'aime pas trop les étiquettes et les raccourcis. C'est vrai que je suis un paradoxe : pour les Anglais, je suis française. Pour les Français, j'incarne la mode à l'anglaise. Pour les gens du cinéma, je suis quelqu'un de la mode. Pour les pro-Doillon, je suis un peu trop Birkin. Pour les pro-Birkin, je suis un peu trop Doillon... Ce n'est pas grave. On ne m'a pas accepté dans beaucoup de clubs. Et je n'ai jamais voulu faire partie d'un club non plus. Donc, tout ça va assez bien.

Le Brexit est-il une catastrophe pour vous ?

J'ai tendance à penser que tout ce qui est de l'ordre de la séparation l'est. Ce qui fait le plus mal, c'est que les familles se déchirent à ce sujet, comme sur Trump aux États-Unis. Ce qui est terrible, c'est de rompre le dialogue. L'idée d'une confrontation clan contre clan est assez déprimante. Mais je n'aime pas beaucoup juger. Comme disait Churchill, « *je suis un optimiste parce que je ne vois pas l'utilité d'être pessimiste.* » ●

Propos recueillis par Pierre de Gasquet

MATHEU ZAZZOPASCO

Musique

LOU Y EST !

Elle nous a surpris en 2012 avec *Places*, nous a convaincus en 2015 avec *Lay Low* et nous emballe aujourd'hui avec *Soliloquy* (Barclay), son troisième album. Comme le revendique le titre (« soliloque » en français), Lou Doillon a sans doute beaucoup parlé avec elle-même pour composer ces douze titres plus électriques, sensuels et rock (*The Joke*, entre autres) que folk, tous écrits alors qu'elle était sur la route, en tournée. Normal qu'ils nous donnent, à notre tour, la bougeotte, à l'instar de l'entêtant premier single brûlant *Burn*. Sa voix au grain éraillé à tomber s'affirme et se déploie dans des chansons sans fard, jusqu'à se marier divinement avec le timbre de la chanteuse Cat Power pour *It's You*, un duo teinté de guitare relevé de quelques notes de piano. Magique. Ici, Lou, plus incandescente que jamais, s'embrace sans jamais manquer d'audace et d'élégance. Une pépite. V. R.





Lou Doillon

Soliloquy ★★★



Contrairement à sa demi-sœur Charlotte Gainsbourg, la benjamine de Jane Birkin a moins un héritage à porter que des références à assumer : Cat Power, Beth Gibbons (Portishead), Patti Smith, tout dans la langue de Lennon, rien dans celle de Serge. Bientôt sept ans après avoir fait son *Places* dans la chanson avec la bénédiction d'Étienne

Daho, l'ex-mannequin ne dévie pas de ses balises vocales. Ce qui change avec ce troisième album ? Du folk, Lou Doillon est passée à un rock minimaliste au gros son (batterie, guitares, quelques notes de claviers), plaisamment produit par Dan Levy de The Dø et Benjamin Lebeau du tandem The Shoes. C'est chic, bien foutu, d'un bon goût mélodieux, offrant ses respirations aux brisures d'un chant qui n'hésite pas à se confronter à ses modèles le temps d'un duo avec Cat Power (*It's You*). **L.P.**

(Barclay/Universal)



... L'ALBUM

Lou Doillon.
UN CHARME DOUX AMER
La mélancolie de Lou trouve ici de nouvelles couleurs, des reliefs, des pleins et déliés. Une belle palette de sons sert les mélodies sans les envahir. Aussi bien sur les ballades (*It's You*) que sur les titres plus nerveux (*Burn*). Beau travail. «*Soliloquy*» (Universal).



Musique

Confessions **intimes**

Lou Doillon a éprouvé le besoin de se parler à elle-même dans ce soliloque musical qu'elle nous dévoile ici.

Notre avis
★★★

Titre
Soliloquy

Label
Barclay

Style
Folk

Date de sortie
Déjà disponible

Elle s'est longtemps cherchée, mais elle semble s'être trouvée aujourd'hui. Armée de ses démos enregistrées avec une batterie et quelques riffs de guitare, Lou Douillon est allée trouver Benjamin Lebeau (The Shoes) et Dan Levy (The Dø) pour qu'ils insufflent un peu de leur synthé pop dans son blues folk sur quelques titres de l'album. Pour le reste, elle s'est fiée à son instinct et ça donne de très jolis moments comme son duo folk aérien avec Cat Power (*It's You*). A la fois indolente et sauvage, pudique et sexuelle, apaisée et indomptable, cette fille-là est fascinante.

F.H.



Chanteuse, est-ce vraiment son meilleur rôle ?





MUSIQUE

Interview **Karelle Fitoussi**

@KarelleFitoussi

Paris Match. "Soliloquy" est un disque plus léger que les précédents. Il paraît aussi plus schizophrène, entre l'énergie des mélodies et ses paroles extrêmement sombres. Vous avancez plus masquée qu'avant ?

Lou Doillon. En effet, c'est peut-être les paroles les plus noires que j'ai jamais écrites. Mais si je peux avoir de tels textes, c'est parce que j'ai pris un chemin à l'anglaise, plus pudique. J'adore **PJ Harvey**, Nick Cave ou Iggy Pop, mais quand on lit leurs paroles, c'est insoutenable ! Sauf qu'il y a un show, une tenue à distance, une mise en scène grâce à la musique qui permet d'aller encore plus loin.

Vous donnez l'impression de vous déguiser, d'arborer plein de couleurs – notamment sur la pochette – pour dire "ça va aller"...

[Elle rit.] C'est un peu notre mission, si les artistes servent à quelque chose. Ça a aussi à voir avec mon âge : à 36 ans, quand on voit qu'on a réussi à être amoureux quinze fois en croyant à chaque fois que ce serait la dernière, qu'on a déjà pleuré de cette manière-là, qu'on s'est dit qu'on n'y arriverait plus et qu'en fait, c'est quasi hebdomadaire, bon, ça fait relativiser. Si on observe et écoute les gens qu'on aime, on se rend compte qu'on peut remplacer les prénoms par X ou Y ; c'est à peu près toujours la même histoire d'amour qui se joue, les mêmes émotions. Comme en musique : avec juste sept notes, on joue toutes les mélodies du monde...

LOU DOILLON

PAROLES ET MUSIQUE

Concocté avec Benjamin Lebeau (The Shoes) et Dan Levy (The Do), « Soliloquy », son nouvel album, est l'une des meilleures nouvelles de ce début d'année.

C'est l'album d'une libération ?

Oui. Le statut qui me met le plus mal à l'aise, c'est celui de victime, ça ne m'amuse pas du tout. Ce que j'aime chez une Dorothy Parker, une Sylvia Plath ou une Sophie Calle, c'est qu'elles sont les premières à savoir qu'elles se sont volontairement mises dans cette position. On choisit les gens qu'on va attendre. Les relations de bourreau à victime, c'est des situations qu'on entretient. Et puis on est souvent très obsédée par soi alors que, si on s'ouvre un peu et qu'on élargit le regard, on se rend compte qu'on n'est pas la seule à souffrir.

Votre premier disque, "Places", avait été écrit en réaction à un chagrin d'amour. Et celui-ci ?



Il y avait l'idée que je ne pouvais pas passer ma vie assise sur "Places". Si je ne me remettait pas en question, on le ferait pour moi. J'avais aussi envie de réabsorber mon enfance. D'après ce qu'on me raconte de moi petite, je n'avais peur de rien, j'avais déjà une grande fantaisie, une singularité. Mais dans mes premiers journaux, je peux déjà lire une tristesse du monde monumentale. Dès que j'ai appris à lire l'heure, je me traumatisais toute seule avec ma montre en me disant : "Il ne sera plus jamais 7 h 12 le mardi 15 février" et je pleurais. Ensuite, ado, puis jeune femme, on commence à vivre dans le regard des autres, on se met à se déformer un peu pour plaire à un type, à changer de voix pour que ça passe, à mettre tel vêtement parce qu'il paraît que ça fait mieux... Or je ne veux pas me réveiller à 50 ans en me disant : "Qu'est-ce qu'il s'est passé ?" Toutes ces couleurs, toutes ces oppositions, finalement c'est moi. Je suis née d'un paradoxe. C'est presque dans mon ADN, comme une sorte de fée qui se serait penchée sur mon berceau. Moi, ce qu'on m'a offert, c'est un mélange de plein de choses très contradictoires. Et tant mieux.

Sur cette pochette, il y a une volonté d'ouverture. Vous dites : "Regardez, j'ai une belle robe bleue et je suis légère"...

Ce disque, c'est une déclaration d'amour à la musique. J'ai travaillé comme un chien parce que j'avais envie de faire le meilleur album possible et de tout remettre en question. Quel intérêt de refaire ce qui a déjà été joliment fait avant ? Etre allée donner des concerts en Angleterre, jouer dans des pubs seule avec ma guitare m'a permis de comprendre que c'était mon métier. Que je pouvais l'écrire sur un visa. Oui, je suis chanteuse.

Il vous a donc fallu attendre d'avoir 35 ans pour l'assumer ?

Oui, mais étrangement, en choisissant d'être chanteuse, c'est la première fois que je choisis le tout. C'est pour ça que cet album m'éclate : c'est la première fois que je m'amuse à réaliser des clips, que j'ai pu concevoir des objets qu'il y aura dans une boîte spéciale autour de l'album, où j'ai dessiné des décalcomanies, des tatouages. Aujourd'hui, je me dis : "Je ne vivrai qu'une fois et je suis toutes ces choses-là." Qu'on le comprenne ou pas, je m'en fous!

On vous imagine très solitaire alors que vous faites des tournées très longues dans le monde entier... Vous avez besoin du groupe?

J'aime soit être très sociable, soit toute seule. Il y avait une chanson que je n'ai pas mise sur l'album qui s'appelait "Small Talk". Je suis incapable de small talk, ça me gonfle, j'aime avoir de vraies conversations. Je ne suis pas très forte pour être un peu là tout le temps. Pour vivre un an de tournée, il faut que j'enchaîne avec un an de quasi solitude. C'est terrible, mais je m'amuse beaucoup seule. J'adore plein de trucs d'un autre temps, comme être sur une machine à écrire, dessiner des journées entières en écoutant la radio, m'obséder pour un auteur puis un autre, marcher pour aller chez Shakespeare and Company puis aller bouffer toute seule chez Toraya. C'est la définition de ma journée idéale.

En faisant un enfant à 20 ans, vous avez fait le choix d'une vie rangée?

Oui. Dans un métier où l'on peut très vite être obsédée par soi-même, il y avait l'envie de pallier tout de suite ça. J'ai très vite été un personnage secondaire de ma vie et c'est génial. En ce moment, je passe mes journées à parler de moi et de mon travail. Et je suis très contente

« C'EST TERRIBLE, MAIS JE M'AMUSE BEAUCOUP SEULE »

le soir de rentrer à la maison et d'avoir quelqu'un qui s'en contretape, qui veut juste qu'on fasse à bouffer, qu'on rigole et qu'on fasse une partie

de n'importe quel jeu de société pour passer à autre chose.

Votre fils a l'âge que vous aviez quand vous avez fait votre premier film, "Mauvaises fréquentations". Il n'est pas attiré par ce métier?

Je ne pense pas qu'il veuille faire ça. Il avait eu un mini-rôle de dix secondes dans un film de mon père, "Un enfant de toi". La mission était que ça le dégoûte un peu et ça a réussi. [Elle rit.] Mon père a été d'une violence rare, enfin, comme il l'est avec nous.

Vous avez peur qu'il suive vos traces?

Non, je voulais qu'il sache ce que c'était pour de vrai. Et qu'il commence comme on commence dans cette famille. Dans un truc un peu dur. C'était une scène d'impro où je jouais la mère d'un autre enfant. Il a perdu pied et s'est rapproché de moi pour que je l'aide un peu, et je lui ai tourné le dos.

"Soliloquy" est un disque très féminin. Est-ce que c'est un album post-Weinstein?

En tout cas, sans le faire exprès, je me suis rendu compte que je n'avais lu quasiment que des auteures. Et je suis très émue par les bandes de filles. Aujourd'hui, les mêmes avancent ensemble. J'ai l'impression que ce n'était pas si clair pour ma génération. Il y avait moins cette idée d'unité que je trouve très jolie et qui résout tout. C'est d'ailleurs peut-être ce qui est un peu terrifiant pour les types en face. [Elle rit.] Dans cette jeunesse qui arrive, il y a quelque chose de très beau, non? ■



« SOLILOQUY »
(Universal Music).
En concert, le 16 mai
à Paris (Olympia).




Lou Doillon
Soliloquy

Sa jolie voix grave est de retour, toujours pleine d'émotion. Les mélodies, elles, se font plus solaires, sans perdre en intensité. Sur ce troisième album, la fille de Jane Birkin et de Jacques Doillon semble s'envoler, plus à l'aise que jamais dans son rôle de chanteuse. Mention spéciale pour *It's You*, en duo avec Cat Power. Un bonbon. Pop. Barclay, 15,99 € (10,99 € en téléchargement)

LA CADETTE DU CLAN BIRKIN DE RETOUR

LE ROCK DE LOU DOILLON



© C. MCDEAN

Un troisième album très personnel.

Loin de sombrer dans un soliloque, **Lou Doillon** se parle à elle-même dans son troisième album, *Soliloquy*, qui vient de sortir, et qu'elle a choisi de partager avec son public. Après *Places* (2012) puis *Lay Low* (2015), la fille de Jane Birkin et du réalisateur Jacques Doillon abandonne la guitare folk pour

se tourner vers un registre électrique et rock, venant casser l'image douce et énigmatique de ses précédents disques. Tout en conservant cette voix rocailleuse et grave qui suscite la comparaison avec Cat Power, artiste avec laquelle elle partage le titre *It's You*. Pour accoucher de cet opus très personnel qui réserve de belles surprises comme *Burn* – l'un des douze morceaux –, **Lou Doillon** s'est entourée de Benjamin Lebeau, du duo français The Shoes, et de Dan Levy, créateur de l'indie-pop The Do. Avec ces douze morceaux inédits, la jeune femme de 36 ans, à la gouaille charmante, sort ainsi de sa zone de confort. Et on la remercie, tant le résultat confirme l'étendue de son talent. ■

***Soliloquy*, Lou Doillon (Barclay), en concert le 16 mai à l'Olympia, Paris 9^e.**



Musique

Lou et son
attachée
de presse...
Jane Birkin.

Lou Doillon

“Mes angoisses et mes névroses, je les garde pour moi, désormais”

À 36 ans, **Lou Doillon** sort son troisième album *Soliloquy**, disque électrique et sensuel. Rendez-vous dans un café parisien du XII^e arrondissement avec une femme sereine.

Si vous deviez résumer ce troisième opus, que diriez-vous ?

LOU DOILLON : C'est un album qui dévoile autant ma fantaisie que ma singularité. Il dit le paradoxe que je suis. Les collaborateurs avec qui j'ai travaillé, Benjamin Lebeau du duo The Shoes, et Dan Levy de The Dø, ont fait ressortir de moi un prisme plein de lumière. **Pourquoi ce titre, qui signifie «soliloque» en français ?**

Ce terme exprime une théâtralité. Je voulais revenir à du show pur. Je ne voulais plus être dans l'intime. Après *Places*, mon premier album qui a créé la surprise, *Lay Low* (son deuxième album, sorti en 2015, ndlr) était brutal. La vie était passée par là et elle avait été d'une violence assez folle (Elle a perdu sa sœur, Kate Barry en 2013, ndlr)... Aujourd'hui, mes angoisses, mes névroses, je les garde pour moi.

Vous chantez «The joke is on me». Seriez-vous le dindon de la farce ? J'avais envie que mon humour soit perceptible, et aussi de me

débarasser de toutes les projections que l'on fait sur moi. J'arrive à un âge certain où ces questions me taraudent : qu'est-ce qui vient de nous, de ce qu'on a transmis, à quel moment on arrête de chercher à faire plaisir à son père, à sa mère... ? Aujourd'hui, je me sens enfin capable d'inventer qui je suis. J'assume enfin une forme de féminité, quelque chose de plus charnel, de plus sensuel.

Avez-vous fait écouter l'album à votre mère, Jane Birkin, avant qu'il ne soit fini ?

Pas du tout, je ne fais rien écouter à personne. Mais ma mère est très mignonne, elle est méga fan de moi. Depuis un mois, elle est la meilleure attachée de presse de ma vie. Quant à mon fils (Marlowe, 16 ans, ndlr), il suit ma tambouille à la maison. Là, il m'a dit : «Celui-là, je pourrais l'acheter». Ce qui est un énorme compliment ! ●

Entretien :

Nathalie Vigneau
*Barclay

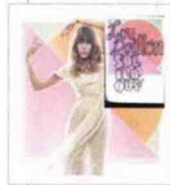
PHOTOS: BESTIMAGE



LE COUP DE CŒUR

"Lou Doillon"

Sa voix nicotinée s'accorde aussi bien aux couplets lents qu'à des rythmes plus enlevés et c'est, avec son physique, l'un de ses grands atouts. Chantant en anglais, Lou Doillon semble s'émanciper de plus en plus, parvenant à synthétiser ses idées dans des morceaux de 3 minutes, rarement plus. Après avoir travaillé avec Étienne Daho et le groupe canadien Timber Timbre, elle a aujourd'hui choisi Dan Levy, du duo The Do, et Benjamin Lebeau, du groupe electro The Shoes, pour offrir un peu de soleil



à ses pièces musicales. Un choix idéal et une réussite totale. **C. E.**
« Soliloquy », Barclay.
En tournée du 1^{er} avril
au 16 mai.



4 **Musique** **SOLILOQUY** ★★

Lou Doillon, Barclay, 15,99 €.

Trois ans après le sombre *Lay Low*, **Lou Doillon** fait son retour avec un album plus gai, moins folk et plus rock issu d'une collaboration avec Benjamin Lebeau, de The Shoes, et Dan Lévy, de The Dø. Sa voix rauque envoûte toujours autant.

NOTRE AVIS **Lou Doillon** confirme son talent de compositrice aux sons planants et efficaces. *It's You*, son duo avec Cat Power, est enchanteur. À écouter en traçant la route. *N.V.*





LOU DOILLON

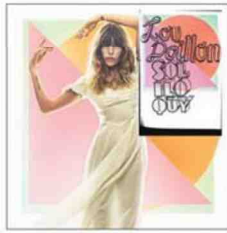
Soliloquy

Barclay

Elle grandit album après album. La benjamine du clan Birkin se révèle davantage plus fantaisiste avec un troisième opus plus coloré, où le rock côtoie ponctuellement des notes plus électro ("Nothings"), sans pour autant oublier son amour pour la folk, marquant son entrée dans la musique loin de sa zone de confort dont la force première est la sensualité qui se dégage au fil des notes. Une mutation douce et électrique à la fois rappelant la Patti Smith de "Redondo beach". Son émancipation artistique s'affiche avec une élégance naturelle et son timbre chaud vient reconforter les oreilles des amoureux du grand Ouest américain. Il est temps donc de brancher les amplis et de laisser place à une musique magnétique. Douze morceaux à savourer sans modération, digne d'une sinécure acoustique.

► loudoillon.fr

CLÉMENCE ROUGETET

**FOLK POP** Lou Doillon

On l'avait laissée avec un bel album de folk rock boisé et hanté; on la retrouve faisant les yeux doux aux tenants d'une pop plus ouverte. Produite et arrangée par Benjamin Lebeau (The Shoes) ou Dan Levy (The Dø), Lou Doillon se cherche encore un style, s'appuyant sur cette voix étonnante, rauque et enrouée qu'on lui a découverte. Et qui fait surtout mouche dans l'épure, ou lorsqu'elle échange avec Cat Power. «**Soliloquy**» (Barclay/Universal).



**Lou Doillon,
intime**

Quatre ans après
Lay Low, l'actrice
et chanteuse sort

Soliloquy, réalisé par Dan Levy (The Dø)
et Benjamin Lebeau (The Shoes). Un opus
brut et sensible en forme de monologue,
pour un message universel.

Soliloquy, Barclay.



L'OFFICIEL MUSIQUE



Tendres monologues

Avec "Soliloquy", Lou Doillon, la plus anglaise des chanteuses françaises, affirme définitivement son talent abrupt.

Par SOPHIE ROSEMONT

Si Lou Doillon a appelé son nouveau disque *Soliloquy*, ce n'est pas par hasard. Au théâtre, un soliloque est un monologue à haute voix avec le public. "J'ai, pour la première fois, eu envie d'écrire sur des choses communes, des petits détails. C'est ce qui manque le plus lorsque les gens ne sont pas là", confie-t-elle. Ce genre de petits détails qui nourrit des chansons universelles... Depuis la sortie de son premier album, *Places*, en 2012, celle qui se cherchait jusqu'alors entre comédie et mannequinat

s'est imposée véritablement musicienne. Il lui avait fallu prendre son courage à deux mains pour présenter à la face du monde son folk introspectif soutenu par Étienne Daho. Sur *Lay Low* (2015), elle a pris des risques en collaborant avec Taylor Kirk (tête pensante du groupe Timber Timbre) pour un résultat plus bluesy, convaincant mais moins accessible. Avec *Soliloquy*, Lou décide une fois encore de tenter le diable. Elle a demandé à Benjamin Lebeau, moitié de The Shoes, et à Dan Levy,

fondateur de The Dø, de s'en partager la production. Résultat, l'ensemble sonne à la fois rock et synthétique, mélancolique et rageur, tendre et sexy. On apprécie particulièrement *It's You*, ritournelle féminine confectionnée à distance avec Cat Power. D'ailleurs, les livres de Sylvia Plath et Simone de Beauvoir étaient à son chevet durant la genèse de l'album... "Lou est pleine de poésie", confie à son propos Cat Power. Ce dont témoignent les douze morceaux miroitants de son album.



Lou Doillon
Soliloquy
Label : Barclay



Délaissant les escapades folk pour une pop plus frontale et nerveuse, Lou Doillon fait une belle mue sur son troisième album. Avec l'aide de Benjamin Lebeau, de Dan Levy de The Dø et de Nicolas Subréchicot, elle trace les contours de chansons à l'âme rock'n'roll. Un rock lettré qui reste ancré dans son époque. Et côté chant, Lou Doillon affirme un peu plus la fermeté d'une voix troublante et charismatique.



MUSIQUE

Lou Doillon

« Dans l'art, on aime ce qui nous reflète »

La chanteuse de 36 ans sort *Soliloquy*, un troisième album plus rythmé et coloré que les deux précédents. Délaissant un peu la folk pour une pop électrique mi-fougueuse mi-mélancolique, la fille de Jane Birkin et du réalisateur Jacques Doillon s'émancipe.

par AMÉLIE MAURETTE
amaurette@nicematin.fr
@Amelie_Maurette



Soliloquy,
Lou Doillon
(Barclay/
Universal)

Avec ses deux précédents albums, *Places* en 2012, produit par Étienne Daho, et *Lay Low* trois ans plus tard, réalisé par le Canadien Taylor Kirk du groupe Timber Timbre, Lou Doillon a commencé à tracer son sillon musical. Une folk discrète, sombre et sans fioriture qui venait tout doucement nuancer son CV de fille « en place ». Actrice, égérie de luxe, illustratrice, invitée *front raw* des défilés, petite dernière de Jane Birkin et demi-sœur de Charlotte Gainsbourg. Avec *Soliloquy*, conçu en collaboration avec Benjamin Lebeau, moitié du duo The Shoes, et Dan Levy, le garçon de The Do, entre autres, l'artiste semble vouloir s'ancre dans la musique. Lou Doillon ose plus et le résultat est solide. Plus d'allant, plus de ruptures, des textes en anglais plutôt sérieux sur des rythmes plus électriques. Elle n'est pas franchement dans un enthousiasme débordant mais elle nous embarque volontiers dans son *road trip* cheveux au vent. Quand elle présente son disque en revanche, c'est avec une vraie envie et une simplicité qu'on ne lui soupçonnait pas. On pourra la voir en *live* au printemps, en ouverture du Mas des Escarvatières à Puget-sur-Argens.

Cinéma, mode, musique... Avec cet album, peut-on désormais simplement vous présenter comme une chanteuse ?
Oui, je pense ! Ce qui m'a amusée dans cet album, c'est de récupérer mes couleurs et mes paradoxes. L'amour profond que j'ai pour la musique, le côté auteur et compositeur mais aussi l'amusement que j'ai à m'exprimer autrement, par le dessin ou la performance scénique. Je voulais tout rassembler pour en faire un objet de fantaisie.

Le visuel est très pop, en opposition franche à ceux des deux précédents. Vous en aviez soupé du noir et blanc ?
Absolument. C'est le principe de l'être humain, si tout va bien, on est drôlement en vie. J'avais l'envie de m'amuser, de me réinventer. Et de collaborer. Pour le deuxième album, j'avais voulu quelque chose sans artifice, brut, j'avais fait la pochette moi-même, j'avais besoin d'être seule. Là, il y avait un désir d'ouverture et d'être en bande.

Est-ce à dire que vous allez mieux qu'avant ?
(Elle réfléchit) Je pense en tout cas qu'il y a une prise de conscience. Un réflexe, peut-être anglo-saxon, qui est de croire





« (En anglais) il n'y a pas de genre, et ça, ça me plaît énormément. J'aime beaucoup l'idée de pouvoir être un homme ou une femme, et de pouvoir m'adresser à un homme ou une femme. »
(Photo Craig McDean)

qu'on peut dire des choses encore plus profondes, tristes ou dures, s'il y a un chant, une musique qui nous met vraiment dans le rapport à l'autre. Je suis une grande amatrice de musique et elle me fait du bien quand il y a une sorte de fête. Les textes peuvent être sombres, c'est d'autant plus beau quand ils vont sur une musique qui permet ce paradoxe. Oui, je voulais qu'il y ait une forme de fête.

De fête ? Parce que ce n'est pas encore franchement l'éclate...

Ah non. (Rires) Je pense que ça je n'en serai jamais profondément capable ! C'est ce qui est intéressant avec un troisième album : on commence à déceler sa propre écriture. Peut-être que je pourrais aller encore plus loin. C'est ce que j'aime dans la musique anglo-saxonne. Si on regarde les textes de PJ Harvey, de Nick Cave, ça pourrait être assez terrifiant si la musique ne nous amenait pas ailleurs. Dans le fond, il y a une pudeur là-dedans qui me plaît beaucoup.

Il y a toujours quelque chose de mélancolique, chez vous ?

(Sans hésitation) Oui ! C'est un trait de caractère, je suppose. Dès que j'ai eu conscience du temps, j'ai eu conscience du temps qui passe. Quand j'ai appris à lire l'heure, je me faisais pleurer toute seule en me disant qu'il ne serait plus jamais le même jour à telle heure. Et ça partait très loin...

Vos références sont-elles toujours anglo-saxonnes ?

C'est vrai que la famille musicale vers laquelle je tends est plutôt anglo-saxonne. Après, j'ai énormément d'amour pour beaucoup d'artistes et d'auteurs français. Je suis une grande fan de Keren Ann, d'Albin de la Simone, de Bertrand Belin, plein de gens que j'aime énormément mais, moi, ce n'est pas comme ça que j'arrive à m'exprimer.

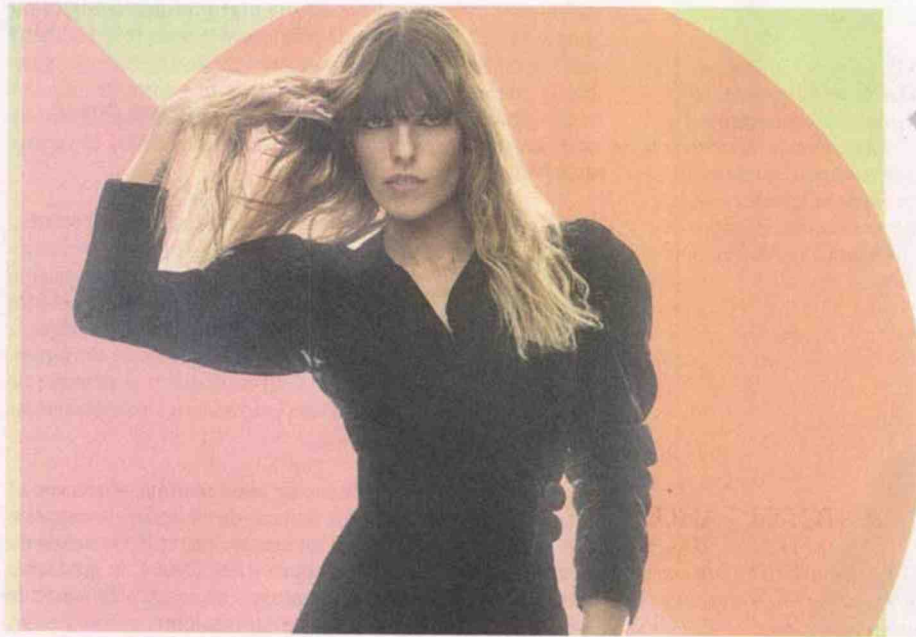
Cet album est de nouveau en anglais. Vous n'avez jamais l'inspiration en français, du moins, pas pour la chanson ?

Exactement, pas pour la chanson. Pourtant j'ai un vrai amour pour la langue française. Mais ce qui me plaît dans l'anglais, c'est qu'il y a un certain mystère. Une simplicité aussi. Et puis, il n'y a pas de genre, et ça, ça me plaît énormément. J'aime beaucoup l'idée de pouvoir être un homme ou une femme, et de pouvoir m'adresser à un homme ou une femme. On peut s'amuser terriblement avec cette ambiguïté. J'aime beaucoup l'ambiguïté.

Pourtant les auteurs auxquelles vous faites référence dans la présentation du disque sont des femmes (Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Simone de Beauvoir). Et des femmes aux œuvres assez genrées ?

C'est vrai. C'est ce qui est étonnant quand on travaille, il y a une part consciente qui décide et une part inconsciente qui peut prendre le dessus. Je me rends compte, oui, qu'il y a eu

“ Quand on est, comme moi, maman d'un enfant déjà grand, ça finit par être bizarre de n'être vue que comme l'enfant des autres. ”



Sur ce disque, Lou Doillon a invité la folk singer américaine Cat Power. Et pour un prochain album, elle viserait qui ? « Nick Cave ! » (Photo Craig McDean)

“ J’ai la chance d’être à la croisée d’énormément de chemins et d’être systématiquement associée à des choses opposées. En France, je peux représenter quelque chose d’anglo-saxon, en Angleterre on m’associe au chic à la française. ”

beaucoup de lectures féminines sur cet album. Il y avait sans doute la volonté de passer par les histoires d’autres femmes pour raconter quelque chose qu’on s’approprie. Chez elles, j’aimais cette force pour exprimer la fragilité. Ce paradoxe m’émeut et me rassure.

Parce qu’il vous ressemble ?

Je pense. Je crois que dans l’art on aime ce qui nous reflète.

Autre paradoxe : vous êtes attirée par les Anglo-Saxons alors que, pour certains, vous êtes un modèle de Française...

Cela m’amuse ! La presque-île étrange sur laquelle je suis est assez merveilleuse... J’ai la chance d’être à la croisée d’énormément de chemins et d’être systématiquement associée à des choses opposées. En France, je peux représenter quelque chose d’anglo-saxon, en Angleterre on m’associe au chic à la française. Mes amis du théâtre m’associent au cinéma, ceux du cinéma à la musique, mes amis de la musique à la mode... En fait, je n’ai jamais fait partie d’un club. Ou toujours

du club d’en face. C’est un endroit assez rigolo pour écrire.

Belle collaboration ici, Chan Marshall alias Cat Power, sur le titre *It’s You*. La référence ultime pour vous ?

Absolument ! Elle représente justement la force et la fragilité. J’ai eu la grande joie, à la sortie de mon deuxième album, de découvrir un post d’elle sur Instagram dans lequel elle disait qu’il lui plaisait beaucoup. Sur ce troisième disque, il y avait un désir d’électrifier les chansons or, celle-ci, je savais qu’elle ne tiendrait pas comme ça. Je me suis dit : “La seule façon pour qu’elle fasse partie de l’album, c’est que quelqu’un de merveilleux la chante avec moi”. Elle a fait quelque chose d’une délicatesse inouïe.

Après un duo pareil, de qui rêve-t-on pour un prochain disque ?

Je suis super contente de celui-là, déjà ! Pour un prochain, on va essayer de taper haut... On va dire : Nick Cave ! (Rires) C’est une voix qui me plaît beaucoup. Avec une élégance et une pudeur absolues.

On vous parle inévitablement de votre illustre famille. Ça vous fait plaisir ou ça vous agace ?

J’ai l’habitude. C’est vrai que... quand on est, comme moi, maman d’un enfant déjà grand, ça finit par être bizarre de n’être vue que comme l’enfant des autres. Je suis un vieil enfant maintenant ! (Rires) C’est ce qui peut être agaçant : avoir l’impression d’avoir de nouveau cinq ans et demi. Mais j’ai la chance d’avoir une famille que j’admire, avec des gens qui ont une passion et une rigueur au travail, qui m’ont certainement influencée. Pour lesquels j’ai un respect immense. C’est sûr, je préfère parler de mon travail, ça je le gère. Le reste m’échappe un peu...

Votre fils vient d’avoir 16 ans, il parle déjà d’une carrière artistique, lui ?

J’aime lui laisser l’anonymat le plus complet donc... qui sait ? Il fera ce qu’il veut !

► **Lou Doillon en concert.** Samedi 1^{er} juin, à 20 h. Au Mas des Escaravatières à Puget-sur-Argens. Tarifs : 34 €, réduit de 4 à 12 ans 11,80 €. Rens. 04.94.81.56.83. www.lemas-concert.com



Lou Doillon, la chanteuse qui reprend des couleurs

<p><i>Recueilli par </i>Philippe RICHARD.</p>

Actrice et mannequin désinvolte, la fille de Jane Birkin s'est révélée en chanteuse folk délicate. Son troisième album reflète son envie de troubler et s'amuser. On la rencontre à Paris. Haute silhouette en pantalon rouge et chapeau à larges bords, l'artiste n'a aucune raison de vouloir passer inaperçue.

On vous considérait comme dilettante. La musique vous a-t-elle donné un cap ?

J'ai commencé par des métiers de dépendance. Être actrice ou mannequin, c'est attendre qu'un réalisateur ou un créateur vous appelle. Le dessin et l'écriture de chansons sont ce qui me plaît le plus parce que je n'ai pas besoin qu'on vienne me chercher. Enregistrer un album, donner des concerts, c'est une histoire de collaboration, mais je peux écrire des morceaux sans dépendre du désir d'un autre. Et ça, ça tranquillise la tête.

« On me sent tragique et épique »

Travailler avec plusieurs producteurs, c'est une manière d'avoir le contrôle ?

Ce qui est amusant, c'est de voir que tous projettent des choses différentes, et que toutes sont vraies.

Benjamin Lebeau (The Shoes) me voit comme une créature plutôt rock, dangereusement féminine, et anglo-saxonne. Dan Levy (The Dø) me sent plus épique, plus tragique, plus pop américaine. Nicolas

Subrechicot, avec qui on a vécu deux tournées de concerts, sait qu'il y a en moi autant de goût pour le rock inassumable, genre Guns N' Roses, que pour les comédies musicales américaines.

Lors d'une récente mini-tournée britannique, vous jouiez seule sur scène. C'est le test ultime ?

Si je prends ma guitare et me mets à chanter dans un pub, est-ce qu'on écoute ? Si on enlève tous les *a priori*, ma famille, la reconnaissance ? On m'a écoutée. Le

doute habite tous les artistes polyvalents. Je viens de lire le deuxième roman de Bertrand Belin. Est-ce que j'aurais eu l'idée de le lire si je n'aimais pas ses chansons ?

Les visuels du nouvel album assument un côté glamour ?

Pendant un moment, il a été nécessaire d'insister sur une seule chose : la musique. Mais il était temps que je me remette à jouer et à me déguiser, parce que j'adore ça.

Même si les textes sont les plus noirs que j'ai écrits, c'est ce qu'il y a de plus anglo-saxon dans cet album, son côté show, coloré. Cela rend la scène plus amusante, les clips vidéo un peu plus simples aussi. Au moment du premier album, mon fils demandait : est-ce qu'on va te voir dans chaque vidéo, déambuler en ville dans un grand manteau ?

Quel regard porte votre fils sur votre travail ?

Ce que j'aime, et il y a un lien avec ce que j'ai vécu enfant chez mon père, c'est qu'il me voit au travail.

Passer du doute à l'euphorie, puis à

la confusion. Il comprend la petite lutte que c'est.

« Je suis plutôt raide avec mon fils »
À son âge, vous aviez déjà arrêté l'école pour le cinéma et la mode...

Avec mon fils, je suis assez exigeante, plutôt raide. Mais j'ai aussi envie de le laisser vivre. Il ressemble à son père et à moi, heureusement en mieux. Il est beaucoup plus studieux, et il s'entend bien avec lui-même.

Votre père, le cinéaste Jacques Doillon, vous a initié à la musique ?
Mon père est très musical. C'est agréable d'être dirigé par lui parce qu'il voit chaque scène comme une partition. Quand j'étais petite, il me faisait lire mes devoirs à haute voix, parce qu'il y a de la musique partout. Même s'il ne parle pas anglais, il écoutait surtout des auteurs-compositeurs interprètes, de Leonard Cohen à Nina Hagen, des gens qui habitent leur propre musique.

Flirt évoque la légèreté de la séduction. On vous imaginait plutôt écrire un texte sur le mouvement [#Me too](#).

La drague peut amuser. On voit si ça marche encore, si un trouble s'installe. Après, on peut appeler un taxi et rentrer seule à la maison, contente. Dans ma vie d'actrice et de mannequin, je n'ai pas vécu de choses traumatiques, j'ai un caractère trop entier. Mais oui, les castings tard le soir, les réalisateurs qui tentent de frapper à votre porte à deux heures du matin, on a toutes vécu ça. Le plus fou est qu'on ne se



rendait pas vraiment compte que ce n'était pas normal. Vous avez souvent évoqué un manque de confiance. Vous avez des rituels avant les concerts ? Au moment de la première tournée, le niveau de superstition est monté en flèche. Heureusement, ma valise s'est perdue entre deux concerts. J'ai dû monter sur scène sans avoir les cinquante-deux pierres dans la poche gauche, les lettres d'amour et les dessins d'enfant dans la droite, le manteau qui porte chance... Sinon, j'aurais fini la tournée comme un sapin de Noël. Ce jour-là, Matthieu Chedid (-M-) m'a sauvé de la panique. Il m'a fait comprendre que le minimum dû à chaque spectateur est d'être totalement disponible. C'est ma priorité, depuis. Quitte à ne pas fumer de clope pour être plus sensible. Mais je me sens toujours comme une fildefériste (équilibriste).

Soliloquy, Barclay/Universal. 40 min, 12 titres.

Le 1 er avril à Rennes, le 6 avril à Alençon, le 30 avril à Hérouville-Saint-Clair, le 16 mai à Paris.



Lou Doillon : « Les castings tard le soir, les réalisateurs qui tentent de frapper à votre porte à deux heures du matin, on a toutes vécu ça. »

■

CHANSON

Les « cadavres exquis » de Lou Doillon

Propos recueillis par Jean-Marc Le Scouarnec

Sa voix rauque fait des merveilles, sur disque et au naturel. Son rire aussi, dont elle ponctue souvent la conservation. Lou Doillon revient avec un troisième album tout en nuances, entre ballades délicates (« All these nights »), mélancolie douloureuse (« Widows ») et élans pop (« Too much » et « Burn »). L'enjeu est de taille pour la chanteuse, dont le premier disque, « Places », en 2012, fut un triomphe surprise alors que le deuxième, « Lay low », en 2015, était passé relativement inaperçu. Souhaitons pour cette belle nature que cette année soit celle de la consécration.

Le titre de votre album utilise un mot, « Soliloque », un peu désuet. Pourquoi ?

Il l'est effectivement, en anglais comme en français. Il est associé au théâtre et cela m'allait bien : je recherchais une forme de mise en scène, de théâtralité. En me lançant dans ce projet, j'avais dans la tête l'idée d'une deuxième voix. Une voix qui soit là en qualité d'observatrice et qui révèle autant les habitudes que les incohérences de la première. C'est le reflet du travail d'écriture : il tourne autour d'une sorte de dialogue interne qui peut amener à quelque chose dépassant le personnel pour saisir ce qui nous dépasse ou nous transperce tous.

Vous savez installer des ambiances. Ici, elles sont prenantes mais dans des registres divers...

J'avais absolument ce désir de relief, car c'est ainsi qu'est la vie. Je voulais plein de choses différentes : de la simplicité, de la radicalité, de la fantaisie. J'ai cherché à tracer comme un grand trait, sorte de frontière entre le vide et le plein. Dans une chanson, on travaille autant avec le silence qu'avec le son.

Comment avez-vous procédé musicalement ?



J'ai travaillé avec trois producteurs artistiques : Benjamin Lebeau, Nicolas Subréchicot et Dan Levy. Les enregistrements se sont faits dans plusieurs studios. Les chansons ont beaucoup circulé et on y a travaillé à la manière de cadavres exquis. On les a polies, précisées, reprises, renvoyées. Les couleurs du disque viennent de là, de toute cette souplesse.

Comment abordez-vous les histoires

que vous racontez ?

Ce qui me plaît le plus, ce qui m'émeut, c'est le quotidien, les petites choses. Mais à ma manière, en montrant qu'il y a toujours deux facettes à une histoire.

Contrairement aux albums précédents, je pars des autres pour arriver vers moi. L'art est une forme de miroir.

Quelles sont vos inspirations artistiques ?

Je suis passionnée de littérature. Pour le thème de l'attente du mari, je me suis inspirée d'Ann Carlson tout en pensant beaucoup à Ulysse. On lisant la correspondance de la romancière autrichienne Ingeborg Bachman, j'ai découvert une manière de vivre à distance une histoire. Les Mémoires de Simone de Beauvoir m'ont fascinée. Son écriture est merveilleuse. Et ses relations avec Sartre sont un tel paradoxe : elle, l'incarnation du féminisme, a passé sa vie à vouloir mettre en lumière un homme. Quelle étrangeté !

Album « Soliloque » (Barclay/Universal).

Lou Doillon en concert mercredi 10 avril au Bikini de Ramonville. Tarif : de 25, 50 € à 28 €. Tél. 05 62 24 09 50.

« Le travail d'écriture, c'est un dialogue interne qui dépasse le personnel pour saisir ce qui nous transperce tous. »

Si bien au Bikini



Lou Doillon

Terminée la folk! Ce troisième album se veut beaucoup plus rock et électro. L'énergie du premier extrait, Burn (produit par Benjamin Lebeau de The Shoes) nous avait déjà séduit. Le reste de l'album a fini de nous convaincre. On aime Too much et son rythme entraînant qui reste dans la tête. Mais aussi les ballades : le côté fantasmagorique de All these Nights (produit par Dan Levy de The DØ) et It's you, mélodie tout en douceur portée par les chœurs. Les douze titres, tous en anglais, sont portés par la voix rauque et magnétique de la chanteuse. Le changement de cap est réussi. E. G. Barclay, 17

Lou, c'est bien elle !

Après « Places » en 2012, réalisé par Étienne Daho, puis « Lay Low », passé entre les mains du Canadien Taylor Kirk (Timber Timbre), Lou Doillon revient avec un troisième album studio. Un opus marquant un virage. Exit la guitare folk, place à l'électrique, aux sons organiques et autres explorations musicales. À la fois sensuel et envoûtant, intense mais aussi dansant, « Soliloquy » promet de jolis moments en live !



Lou Doillon, « Soliloquy », 16, 99€€. ■



Lou Doillon revient "plus incisive"

La chanteuse a profité d'une résidence de création à Istres pour peaufiner son retour sur scène, dès ce soir à Lille

Patrick Merle

Pendant quelques jours, Lou Doillon était à Istres, incognito. Pour la troisième fois depuis le début de sa carrière de chanteuse, en 2012, elle était en résidence de création au café-musiques l'Usine. Avec sa nouvelle bande de musiciens, dans la foulée de la sortie de l'album *Soliloquy*, le 1er février, elle a mis la dernière main à une tournée qu'elle dévoilera aujourd'hui à Lille. Avant de revenir à Istres, le 31 octobre prochain, cette fois pour un concert. Elle s'est confiée en exclusivité, en début de semaine, à *La Provence*.

Qu'ont donné ses dernières répétitions à l'Usine ?

L'idée était d'avoir un lieu où, pendant trois-quatre jours, on est en situation de travailler ce qu'on va jouer. On répète et, d'un coup, il faut aligner les enchaînements, les sons, les instruments, les paroles, la lumière. Prendre une certaine confiance dans les déplacements. C'est énormément de travail pour la petite tête. Là, on les a très engourdis (rires).

C'est important de pouvoir compter sur un lieu ami ?

Oui, surtout qu'ici, c'est la troisième fois. En plus, je trouve assez joyeux de quitter la ville d'où nous sommes, sortir de nos habitudes. Quand on est à la maison, on se fait tous rattraper par la vie, le courrier, les

enfants, les amoureux. Donc c'est bien de s'isoler un peu à "l'étranger".

Quand avez-vous débuté ce travail liminaire ?

On est non stop depuis dix jours. On a commencé à Paris, pour pouvoir retranscrire le dernier album en musique et retranscrire le premier et le deuxième avec les textures du troisième. Choisir quelles chansons. Ça m'amuse beaucoup de le dire mais, maintenant, j'ai un répertoire. Il y a 35 chansons donc on ne va pas faire un concert de 2h30. Voir comment elles évoluent les unes aux autres.

Qui va partir en tournée avec vous ?

J'ai changé de groupe. Il faut donc créer un lien avec les personnes avec qui je travaille. La scène, c'est la finition de liens qui se font hors scène. J'ai toujours été sensible aux gens qui s'aimaient sur scène. On ne peut pas tricher avec ça.

Qui sont vos musiciens ?

J'ai un super batteur, une sorte de grande puissance, qui est génial, qui s'appelle Antoine Postel. Cette fois-ci, je n'ai pas de bassiste mais deux guitaristes pour avoir le plus de son guitare électrique possible : Louis Garin, qui a 26 ans, qui nous amène sa fraîcheur et Cédric Leroux, qui a tourné avec Lescop. Puis Nicolas Subrechicot, une sorte d'homme-poulpe, qui a déjà été l'un

des trois coproducteurs de l'album et connaît les sons. Il est aux claviers, à la basse électrique, à la basse physique. Il construit tout ce qu'il y a derrière et ça me donne une liberté, par moments, d'avoir la guitare mais aussi d'être davantage dans l'interprétation et de s'approprier l'espace. Dans ce troisième album, il y a aussi quelque chose de cet ordre-là, d'une ampleur, de s'ouvrir.

Quelle est la couleur, la dominante sonore de "Soliloquy" ?

Il y a quelque chose de plus incisif et de plus nerveux. Plus rock. C'est aussi pour cela qu'il y avait un désir de se remettre en question et de changer d'équipe. J'ai commencé à l'enregistrer seule, à Paris, au studio de répétition Pigalle, que j'aime beaucoup.

Les textes, les thèmes vont dans le même sens ?

Le terme "violent" ne me correspond pas mais je peux être quelqu'un de dur. Je crois que j'ai pu m'amuser à l'être, avec une honnêteté assez aride. Vu que j'ai pu mettre plus de musique en avant et faire un album plus anglo-saxon, où ça joue, ça m'a permis d'aller encore plus loin dans les paroles. Mais c'est normal de faire partie de son temps et les temps sont étranges. On est très binaires, dans des temps saccadés, très émus, ou très immunisés, très froids. Il y a quelques années, le



côté plus folk, plus doux, faisait partie de la vie. Là, il y a quelque chose de plus violent.

Vous n'écrivez toujours pas de textes en français ?

Non mais je n'ai pas d'avis tranché. Pour l'instant, ça ne s'est jamais présenté dans ma tête. J'ai un amour immense pour les deux langues. Si je devais écrire une fiction, un livre, ce serait en français. Quand on peut développer, cette langue me plaît beaucoup.

Que favorise l'anglais ?

Vu que je suis auteur, compositeur, interprète, l'anglais, j'arrive à l'entendre comme des sonorités plus que des mots. Même si ce sont des mots, plus courts qu'en français. Plus faciles à chanter. Et ce qui m'amuse beaucoup, c'est que la langue anglaise peut ne pas être genrée. On peut chanter pendant une heure et demie des histoires d'amour, on ne saura jamais si je m'adresse à une fille ou à un garçon ou si je suis une fille ou un garçon. En français, on se dénonce très vite. On est très vite sexué et moi, j'aime bien passer de l'un à l'autre. Mais cela ne veut pas dire être asexuée. J'aime être doublement sexuée.

Sur scène, l'actrice nourrit-elle la chanteuse ?

Il y a un désir de me réapproprier toutes mes fantaisies. Quand j'ai fait le premier album, j'avais payé très cher d'être polyvalente. Pendant 15 ans, ça avait été très violent avec la

presse française, avec le public qui n'arrivait pas à comprendre. Et, sans faire de féminisme, en France, la polyvalence est tolérée chez les hommes mais pas chez les femmes. On ne demandera jamais à Souchon ou même à Aznavour s'il préférerait le cinéma ou la chanson.

Si, en musique, vous gérez tout, qu'est-ce qui vous motive à dire oui à un film ou une pièce ?

Les collaborations. Quand, en 2010, le metteur en scène Arthur Nauzyciel m'appelle pour reprendre Beckett, j'y suis allée direct. Je pense que j'ai calmé le monstre qu'il y avait en moi, après des années de dépendance de l'autre à cause du cinéma et du théâtre, de tous ces métiers où on dépend d'un désir extérieur. J'ai éprouvé le besoin d'être chef moi-même. J'ai toujours été masculine et dominante et je suis incapable de repartir pour faire un casting. J'ai fait 16 films et j'ai dû faire 300 castings. Mais si Noémie Lvovsky m'appelle demain pour un rôle, j'y vais dans la seconde ! ■

C'est fou ce que les artistes aiment le Bikini ! « J'ai un souvenir très fort de la première tournée, raconte Lou Doillon. J'ai tant aimé le public, l'ambiance, la grande générosité, la chaleur. La deuxième fois, c'était quelques jours après l'attaque du Bataclan. J'ai ressenti une telle envie d'être ensemble. ». Lou Doillon adore la scène, « ce moment magique, fait d'innocence, où les gens se saisissent de ma musique ». Elle est aussi une spectatrice assidue rayons musique et théâtre « pour la proximité avec les artistes, ce côté vivant, le fait qu'on ne sait pas ce

qui va se passer ». Parmi ses coups de cœur, elle cite les concerts de PJ Harvey (« un plaisir insensé »), King Krull (« c'était en formation quasiment jazz, une soirée merveilleuse où le groupe proposait autre chose qu'une reproduction de l'album ») et Nine Inch Nails (« un tel mélange de force et de sensibilité, de technologie et d'organique »). ■

Son nouvel album s'appelle « Soliloquy » et c'est une manière pour Lou Doillon de se parler à

Son nouvel album s'appelle « Soliloquy » et c'est une manière pour Lou Doillon de se parler à elle-même tout en s'ouvrant aux autres. « Ce qui me plaît le plus, ce qui m'émeut, c'est le quotidien, les petites choses. Mais à ma manière, en montrant qu'il y a toujours deux facettes à une histoire. Contrairement aux albums précédents, je pars des autres pour arriver vers moi. L'art est une forme de miroir » dit-elle. En toute tendresse et intimité, la chanteuse sera en concert au Bikini le **10 avril**.
Tarif s : de 25, 50 € à 28 €. Tél. 05 62 24 09 50.





Lou Doillon

En attendant l'été et Gossip, un autre retour se profile à Hérouville, celui de Lou Doillon, qu'on avait pu voir à Beauregard en 2016. La chanteuse présentera son dernier album, intitulé Soliloquy. Après l'inaugural Places (2012) confié aux soins d'Étienne Daho, puis Lay Low (2015) réalisé avec le Canadien Taylor Kirk (Timber Timbre), elle bouscule ses habitudes. On y trouve notamment trois chansons produites par Dan Levy (The Dø). Les autres titres sont réalisés par ses soins et Nicolas Subréchicot, le talentueux multi-instrumentiste qui l'accompagne sur scène.

© DR

Mardi 30 avril, à 20h, au BBC, 1 avenue du Haut Crépon, à Hérouville. Tél : 02 31 47 96 13.
TARIFS : 21 À 28 EUROS. ■



LYON RENCONTRE

Lou Doillon : « Un showcase, c'est vraiment danser sur un fil »

Lou Doillon vient ce samedi 2 mars présenter son nouvel album *Soliloquy* à la Fnac Bellecour de Lyon. Avec un mini-concert en forme d'étape entre le disque et la tournée.

On l'avait découverte avec l'album *Places*, en 2012. On la connaissait pour sa généalogie, pour sa beauté, pour ses films. Elle avait affirmé son statut de musicienne, sous la houlette d'Étienne Daho, avec un premier album qui avait connu un succès immédiat et, dans la foulée, le titre d'artiste féminine de l'année aux Victoires de la musique. Après un second disque réalisé avec Taylor Kirk, du groupe Timber Timbre, elle revient avec un disque plus personnel, plus essentiel. Un disque qui évoque les grandes figures du rock féminin, avec ce mélange de rage intérieure, de propos radical et de mélodies apaisées, comme un toboggan musical...

Votre album s'appelle *Soliloquy*. Est-ce que ça veut dire que c'est un disque introspectif ?

« J'aime beaucoup ce mot. Et puis j'ai du mal à nommer les choses, sans que ce soit de l'ordre de l'enfermement. Alors pour le nom de ce disque, j'ai pris celui de la dernière chanson enregistrée, tout simplement. *Soliloquy*, c'est un terme de théâtre qui évoque un aparté, la voix confidente d'un autre soi. Quand on écrit, la seule personne qui travaille avec vous, c'est cet autre "moi". »

Est-ce que c'est aussi une façon d'affirmer votre statut d'artiste ?

« Oui, bien sûr. J'ai souvent l'impression que les femmes dans la musique ont tendance à être considérées comme des êtres éthérés, qui écrivent un journal intime avec des mélodies. Pour les hommes, on est tout de suite sur un autre registre. »

Comment avez-vous enregistré ce disque ?

« J'ai commencé à m'enfermer en studio avec un batteur. J'avais quelques chansons et, pour chacune, j'ai pris le temps de chercher leur propre battement du cœur. Quand on enregistre juste avec une batterie, ou parfois avec un peu de guitare électrique, on cherche une vérité. C'est assez radical. À vrai dire, c'est même un enfer, mais ça permet de voir, sans le moindre doute, si la mélodie fonctionne, si elle est assez solide pour exister, sans contre-chant, ni habillage musical flatteur. »

Vous aviez pourtant des producteurs, de Benjamin Lebeau à Dan Levy...

« Le jeu, justement, c'était de leur proposer ce squelette de chanson, ce squelette avec un battement de cœur. C'est drôle parce que chacun a choisi des chansons assez différentes, il n'y a eu aucun conflit. Avec Benjamin, on a travaillé ensemble, comme un jeu de cadavre exquis. Alors que Dan a plutôt travaillé seul. »

Votre voix est encore plus puissante, expressive, sur ce disque.

« Oui, ça tient à ce travail que l'on avait fait au studio Pigalle, avec Nicolas Subréchicot et François Poggio. Ça oblige à aller à l'essentiel, à être absolument frontale. Et puis les producteurs m'ont aussi incitée à aller dans ce sens. Je me souviens de Dan Levy qui me disait, "Mais ne chante pas avec cette voix, je déteste !", ou Benjamin Lebeau qui me poussait à hurler dans le micro. Le peu de précieux qui me restait dans la voix a volé en éclat. »

Vous venez rencontrer votre public à la Fnac de Lyon, qu'attendez-vous de ce genre de rencontre et mini-concert ?

« C'est un exercice assez étrange, mais ça me plaît parce que j'aime bien sentir le pouls des gens, comment ils reçoivent les chansons. C'est très intéressant, parce que je vais entrer en résidence bientôt pour préparer la tournée. Après deux mois et demi de promo, où je n'ai fait que parler, j'ai hâte de retrouver ma guitare. Jouer devant ce genre de petit comité, c'est une formule intéressante. »

C'est comme une étape intermédiaire avant la scène ?

« Oui, parce que l'on joue en formule réduite, sans décor ni production. Être sur scène, c'est toujours danser sur un fil, mais là, le fil est vraiment tout petit... » ■



► 3 février 2019

Beats.

lou doillon. Beats. Le troisième album studio de Lou Doillon Soliloquy dans les bacs depuis vendredi marque un nouveau virage pour l'artiste qui délaisse la guitare folk pour l'électrique sur des beats organiques. Un nouveau son dansant qu'elle présente en tournée française, à Angoulême (11 avril), Clermont-Ferrand (12 avril), Printemps de Bourges (18 avril), Paris Olympia (16 mai), Dijon festival VYV Les Solidarités (8 juin)

■



MUSIQUE

Soliloquy (Pop)

Lou Doillon avait, dans ses deux premiers albums, tracé son sillon dans une chanson folk bien tenue, se donnant une vraie crédibilité. Là, elle ose se faire plus légère et moins convenue. Ce qui pourrait passer pour de la facilité donne surtout un disque fait pour continuer à explorer. Soutenue par les producteurs Dan Levy (The Dø) et Benjamin Lebeau (The Shoes), Lou Doillon, entre électro, pop et rock, s'offre même un joli duo avec Cat Power. ■



LouDoillon : "Mon karma, c'est d'avoir soit le cul entre deux chaises"

Droite dans ses bottes, droit dans les yeux: avec Soliloquy, son troisième album, **LouDoillon** signe son disque le plus conquérant, le plus audacieux. Et s'affirme comme une musicienne à part entière. Elle le précise très vite, dès le début de notre entretien : "soliloquy" n'est pas à prendre comme le discours d'une femme absorbée par son propre monde, mais comme un dialogue avec un autre aspect d'elle-même. C'est cette "autre" **LouDoillon** qui signe ce troisième album, une personnalité qui existe au côté de celle, actrice, musicienne, héritière d'une dynastie fantasmée, que l'on connaît depuis des années.

Sur la pochette, les gros plans ténébreux ont laissé place à des couleurs vives et à une robe immaculée. Sa voix rauque, si particulière, s'habille pour la première fois d'une urgence inédite, de cordes et de synthés. Occuper l'espace, l'assumer : c'est ce que **LouDoillon** nous a expliqué, un après-midi de janvier, avec passion, humour et acuité.

Soliloquy, le titre de votre album, nous semble à la limite du contresens, pour un album dont le moins que l'on puisse dire est qu'il s'avance vers nous...

Mais, pour moi, le soliloque est un terme de théâtre. Il implique une scène. Quand on soliloque un peu, et ça peut m'arriver, on dialogue avec soi-même, et cette seconde voix se rend compte des absurdités. Elle m'amuse, rien à voir avec le triste monologue, qui se prend un peu trop au sérieux.

Vous soliloquez quand ? La nuit ?

Oh non, souvent dans la rue, le jour. Sur moi-même, c'est permanent, j'écris un texte et deux secondes après, j'entends cette voix : "Eh bien voyons, encore un texte triste, comme si ça ne suffisait pas assez comme ça... ", en flagrant délit de moi-même.

(Rires.) Le soliloque, c'est un jeu de masques, et je suis juste là pour porter un masque.

C'est presque le nerf de la guerre de ce troisième album. Est-ce dû à l'influence de Richard Hawley et John Grant (singer-songwriters de génie, avec qui elle a donné des concerts l'année dernière, ndlr) ?

Eux, s'ils acceptent de travailler avec vous, cela sous-entend qu'ils estiment que vous pouvez rentrer dans ce club, très particulier, de gens capables de faire des concerts seuls à la guitare. A Paris, ça allait encore, mais dans un pub à Sheffield, mon niveau d'angoisse prenait des allures de jamais vu.

Et Richard de me dire : "Oh tu vas voir, à Sheffield, c'est hyperbinaire : ou ils te balancent des bières à la tronche, ou ils s'arrêtent pour t'écouter." Ah ? (Rires.) "Tu dois aller chercher les gens un par un." Une fois que je l'ai fait, j'ai pu commencer à avoir une conversation assez profonde avec lui, durant laquelle il est allé jusqu'à me dire : "Il y a dans ta musique une sorte de politesse que je ne comprends pas."

Il voulait la gommer ?

Il la tenait pour une façon de m'excuser d'être là. "Lou, tu viens de faire deux heures dans un pub devant le public le plus dur du monde, les gens se sont tus pour t'écouter, ce sont tes chansons, tu t'excuses de quoi ? Tu dois apprendre à dire un mot et ta vie ira nettement mieux. Ce mot, c'est fuck off." Il en sort un album enfin assumé.

Ce n'était pas le cas des deux précédents ?

Non, sur le premier, Places, je me planquais derrière Etienne Daho, qui l'a produit. Puis, il y a eu ce succès insensé mais, en même temps, des choses violentes dans ma vie privée. Alors je suis partie au Canada pour le deuxième, Lay Low, en choisissant de bosser avec un mec têtue, pas plus sympathique que ça (Taylor Kirk, de Timber Timbre, ndlr), à nouveau pour me cacher derrière

lui. Richard m'a aussi dit : "Il va falloir arrêter de jouer à la petite fille. Dans tes paroles, il n'y a pas de petite fille, ni dans ta voix..."

Il a raison : j'ai 36 ans, un môme qui va bientôt être majeur, je devrais peut-être arrêter de me planquer. L'autre soir, je regardais un doc sur le rock au Havre et un musicien qui disait que "finalement le punk, c'est d'une grande pudeur" : c'est cette pudeur qu'il faut assumer, aussi. Jusque dans la drôlerie. Moi, dans la vie, je suis quelqu'un qui ne fait jamais la gueule. Ce qui est le propre des gens plombés à l'intérieur.

On a donc tout intérêt à se marrer ?

Oui, je ne veux pas que les gens qui m'écoutent deviennent actionnaires de ma détresse. Quand je monte sur scène, je veux qu'ils puissent s'approprier les titres, danser, se rouler des pelles. J'ai longtemps pensé la phrase de Brecht : "Si l'acteur ne s'arrête pas avant l'émotion, le public n'est témoin que de l'émotion." Il faut s'arrêter un mètre avant l'émotion pour que ce soit le public qui la crée. Donc j'ai ramené de la couleur, de la lumière.

De là est venu le choix des producteurs Dan Levy (The Dø) et Benjamin Lebeau (The Shoes), et de Nicolas Subréchicot (son claviériste)...

Oui, voire de Cat Power, qui chante sur le titre It's You ! Bon, OK, Chan n'est pas connue pour être la personne la plus blagueuse de la terre. Pourtant, cette chanson a été la plus facile à faire. On se connaissait de loin, mais avec le temps, des échanges se sont créés. Elle fait ce métier depuis vingt ans, moi, je commence. Elle se retrouve sur les routes avec un petit garçon, moi, j'ai commencé comme ça, donc on se refille des plans, de rockeuse à maman... Je lui ai envoyé une démo, en lui disant de faire ce qu'elle voulait. J'y ai ajouté deux photos de Dorothea Lange où l'on voit des femmes regard caméra, hyperfortes, et je lui ai juste dit : "En aucun cas, la chanson n'est triste."

Chan est passée par des gouffres, des enfers. Ce métier exige un prix à payer. Ça vous fait peur ?

Je dirais que c'est l'inverse : j'étais déjà dans ces gouffres, la musique me permet d'en faire quelque chose. La grande solitude, elle est présente depuis toujours. Tout va mieux si cela devient de l'ordre d'une... mission. Longtemps, j'ai essayé d'appartenir à un groupe ou à un autre. Mais visiblement, ça n'est pas moi. Moi, mon karma, c'est d'avoir soit le cul entre deux chaises, soit d'être à la porte. C'est sans fin : petite, pour les Gainsbourg, je ne l'étais pas assez, pour les Doillon, j'étais un peu trop Birkin, pour les Anglais, j'étais française, pour les Françaises, j'étais anglaise.

Pour les mannequins, je ne suis pas assez belle, pour les actrices, je suis un peu trop mannequin. Dans la mode, je fais du cinéma, pour les gens du cinéma, je fais du théâtre, pour les gens du théâtre, je fais de la musique, pour les musiciens, je suis trop people : c'est une blague ! Alors, je me suis mise à décrypter le monde depuis la porte du club. J'ai vu des gens aux carrières insensées qui ne fonctionnaient pas du tout dans la vie, d'autres attendre quelque chose qui n'arrivait jamais. Quelle chance, finalement, d'avoir été mise à cet endroit, moi qui aime beaucoup l'observation.

Telle une méga-vigie ?

Oui. Très longtemps, ça a été une grande violence, car enfant, ado, on voudrait bien appartenir à quelque chose. Mais maintenant, je le prends comme une force. C'est l'écrivain Marcelle Sauvageot qui signe une phrase incroyable : "Je me suis revenue."

Aaaaahh, cette phrase... Je vais me la faire tatouer, je crois !

Dans Soliloquy, votre voix semble changée, plus affirmée. Cela vient de là aussi ?

Comme je peux être assez vicelarde avec moi-même et pas si sympa que ça, j'ai le bon instinct d'aller trouver des gens qui vont me foutre de petits coups de pied. Benjamin Lebeau passait son temps à me rentrer dedans en me disant "mais pour moi, tu es rock, punk, assume, gueule". Et Dan Levy, qui peut être d'une rare violence aussi, me disait : " Je déteste quand tu fais tes gimmicks." Il a donc fallu réapprendre à réfléchir, quand je chantais. Jusqu'à chanter de plus en plus aigu.

Parmi vos sources d'inspiration, vous citez Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Simone de Beauvoir, qui connaissent toutes un regain d'intérêt depuis le renouveau du féminisme...

Chez moi, elles ont toujours été là. Ma grand-mère, Judy Campbell, était une femme brillante et adorait la poésie. Vers 16-17 ans, elle m'a fait découvrir celle qui reste l'une de mes préférées, Dorothy Parker. Je lis beaucoup, j'adore ça. Mais des filles publiées, trouvables et intéressantes, il y en a trente, et on revient toujours aux mêmes : Carson McCullers, Flannery O'Connor... je suis toujours contente d'en découvrir de nouvelles. Là, il y a une femme de 68 ans, Anne Carson, qui écrit des poèmes sublimes... enfin une vivante ! (Rires.) Mais sinon, Sylvia Plath bien sûr, Virginia Woolf souvent, surtout Une chambre à soi, parce qu'elle y explique que la création commence par le fait de pouvoir fermer une porte. Moi, pendant longtemps, j'ai écrit dans la cuisine. J'ai conçu ma maison de façon à ne pas avoir de lieu de travail... Comme pour m'excuser d'écrire.

Dans cet argumentaire, j'ai voulu officialiser la présence de ces femmes parce que je commençais à être un peu agacée par le fait que folk + fille = on fait des chansons comme on fait du tricot le soir. Comme si ce n'est pas vraiment un travail : il y a des producteurs qui font de la vraie musique et nous, entre deux séances de shopping et une chez le psy, on a peut-être écrit deux ou trois paroles. A un moment donné, ça suffit ! Quand je lis des interviews d'hommes qui font de la musique, on ne mentionne pas toujours qui a produit l'album. Il n'y a qu'avec les filles qu'on fait la liste des hommes qui ont collaboré avec elles. Alors moi, dans la mienne, j'ai voulu mettre des filles qui, elles aussi, sont au travail.

Vous citez la phrase de Sauvageot... Faire cette boucle, s'éloigner, prendre des risques, sortir de soi, revenir en ayant fini par comprendre qui on est artiste, ça a été votre itinéraire ?

Je pense que je n'aurais pas pu faire de musique plus tôt. Ni me retrouver plus tôt. Il y avait plein d'étapes pour arriver à cet endroit. C'est troublant : il y a deux ans, j'ai fait un concert à la Réunion, et une fille avec qui j'étais à l'école est venue me dire : «C'est génial que tu fasses enfin ce que tu faisais. Chanter.» Or, moi, j'ai à peine chanté seule dans ma cuisine jusqu'à l'âge de 30 ans. Mais elle m'a rappelé qu'elle et des amis venaient chez moi et que je me mettais au piano. Mon premier agent de cinéma, Elisabeth Tanner, m'a aussi rappelé que j'avais toujours eu des Moleskine remplis de paroles sur lesquelles je mettais des mélodies.

Et Virginie Ledoyen s'est souvenue que sur le film Saint Ange, j'étais toujours avec un carnet à écrire des chansons, et à les scander en tapant dans mes mains. Mais comme j'étais convaincue qu'on m'attendait en tant qu'actrice, je le faisais sans réfléchir. Alors oui, quelle joie de me dire que, vingt ans plus tard, c'est ce que je fais, et je ne peux faire que ça. Et surtout, quel bonheur de l'avoir fait hors de toutes les projections qu'on peut avoir à l'adolescence... Je faisais déjà assez de conneries comme ça à l'époque ! (Rires.)

Vous parlez de votre métier d'actrice au passé... LouDoillon actrice, c'est fini ?

Ça l'a été. Maintenant, je peux à nouveau m'ouvrir à l'idée que je m'amuserais assez pour recommencer.

S'il était nécessaire de ne faire qu'une seule chose, actrice ou musicienne, ce serait pour vous ou pour le public ?

Faire de la musique, c'est comme se mettre dans ses couleurs. Au moment de la sortie de mon premier album, j'étais censée jouer La Mouette (de Tchekhov, ndlr), à Avignon, ce qui est une sorte de consécration dans ce métier. Trois mois avant, je me suis dit que je ne pouvais pas sortir un album et faire La Mouette en même temps.

Pourquoi ?

Parce qu'être actrice, c'est être plus ou moins malléable. Chanter, c'est accepter d'être capitaine. Et il faut sacrément l'être pour qu'il se passe des choses et qu'on les assume. Je le sais, ça fait cinq, six ans que je suis un petit monstre qui ne fait que ce qu'il veut et qui donne des ordres. (Rires.)

Avez-vous déjà fantasmé sur une sortie de cet album sans votre nom ? Vierge de toute généalogie ?

Oui... mais plus tellement. Quand je dis "I'm sick of my name" ("J'en ai marre de mon nom") dans la chanson Soliloquy, c'est au nom de tout ce qu'on y a projeté... Mais c'est notre travail à tous de sortir de ces limites-là. Et en sortir en gardant son nom et ce qu'on est, c'est une très bonne chose. C'est drôle, dans Soliloquy, il y a les trois lettres de mon prénom : j'aimais aussi ce titre pour ça. De toute façon, je ne sais pas qui est **LouDoillon**. Elle ne m'appartient pas.

Soliloquy de **LouDoillon** (Barclay/Universal). En tournée à partir d'avril et le 16 mai à l'Olympia, Paris 9e.

A lire aussi :

À pas de Lou (Doillon)

Angèle & Clara: rencontre avec deux jeunes filles modernes